

MAXIME PERRIN

AGRÉGÉ D'HISTOIRE ET GÉOGRAPHIE

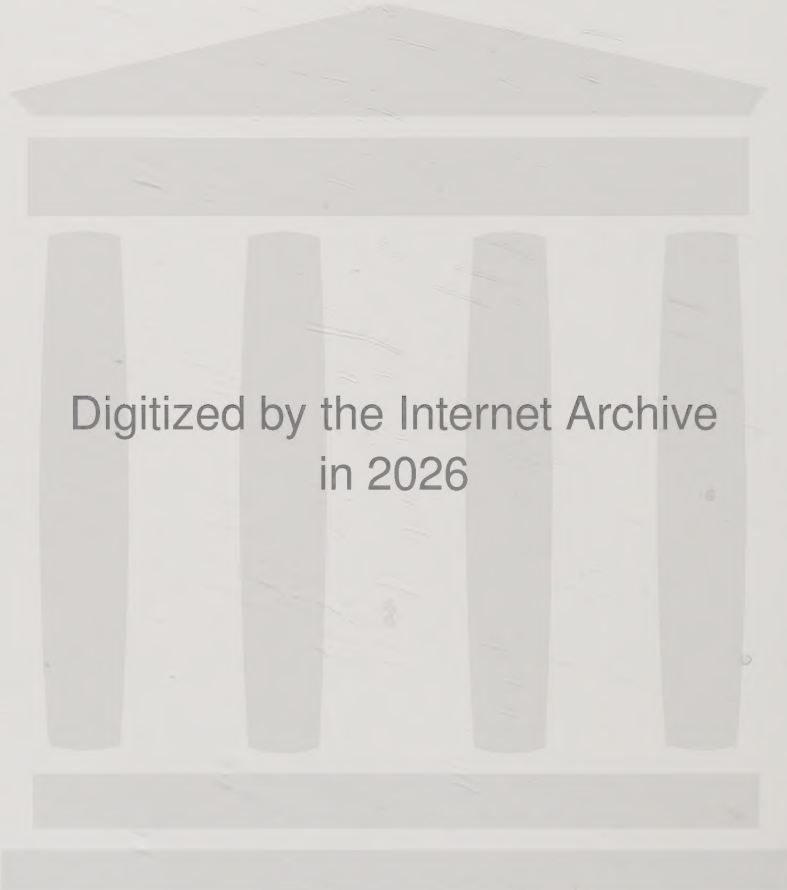
DIRECTEUR-ADJOINT DE L'ÉCOLE DES HAUTES ÉTUDES COMMERCIALES

LA POPULATION
DANS LA
RÉGION DE SAINT-ÉTIENNE
ÉTUDE DE GÉOGRAPHIE HUMAINE

*Thèse complémentaire pour le Doctorat ès Lettres présentée
à la Faculté des Lettres de l'Université de Paris*

TOURS
ARRAULT ET C^{ie}, MAÎTRES IMPRIMEURS

1937



Digitized by the Internet Archive
in 2026

LA POPULATION

DANS LA

RÉGION DE SAINT-ÉTIENNE

MAXIME PERRIN

AGRÉGÉ D'HISTOIRE ET GÉOGRAPHIE

DIRECTEUR-ADJOINT DE L'ÉCOLE DES HAUTES ÉTUDES COMMERCIALES

LA POPULATION
DANS LA
RÉGION DE SAINT-ÉTIENNE
ÉTUDE DE GÉOGRAPHIE HUMAINE

*Thèse complémentaire pour le Doctorat ès Lettres présentée
à la Faculté des Lettres de l'Université de Paris*

TOURS
ARRAULT ET C^{ie}, MAÎTRES IMPRIMEURS

1937



LA POPULATION

A la forte concentration des industries, qui caractérise la région de Saint-Étienne, correspond un rassemblement intense de population; 600.000 habitants se pressent sur une superficie inférieure à celle d'un tout petit département, — 4.200 km², — soit une densité de 142 au km², presque le double de celle de la France. Dans le seul arrondissement de Saint-Étienne, elle s'élève à 373 au km², et si l'on se borne à la zone des grandes industries, la densité atteint des chiffres que l'on a coutume de rencontrer seulement dans les puissantes agglomérations économiques.

Le peuplement prend naturellement la forme de villes; la proportion de la population urbaine atteint 58 p. 100 dans le département et 86 p. 100 dans l'arrondissement de Saint-Étienne. Une seule cité rassemble près de 200.000 habitants et résume dans ses conditions de développement et d'activité tous les aspects régionaux.

Dans les campagnes stéphanoises, la densité reste aussi plus élevée que dans les régions où les aptitudes du sol sont comparables.

C'est l'industrie qui est à la base de tous ces aspects. Selon la forte expression d'Arthur Young elle « fait pousser les hommes (1) ». Son développement réclame une main-d'œuvre sans cesse plus abondante, en même temps qu'il crée des richesses et assure la subsistance d'une plus nombreuse population. Inversement l'abondance de main-d'œuvre fait naître de nouvelles industries. L'aspect économique et l'aspect humain sont intimement liés l'un à l'autre, à la fois et alternativement causes et effets.

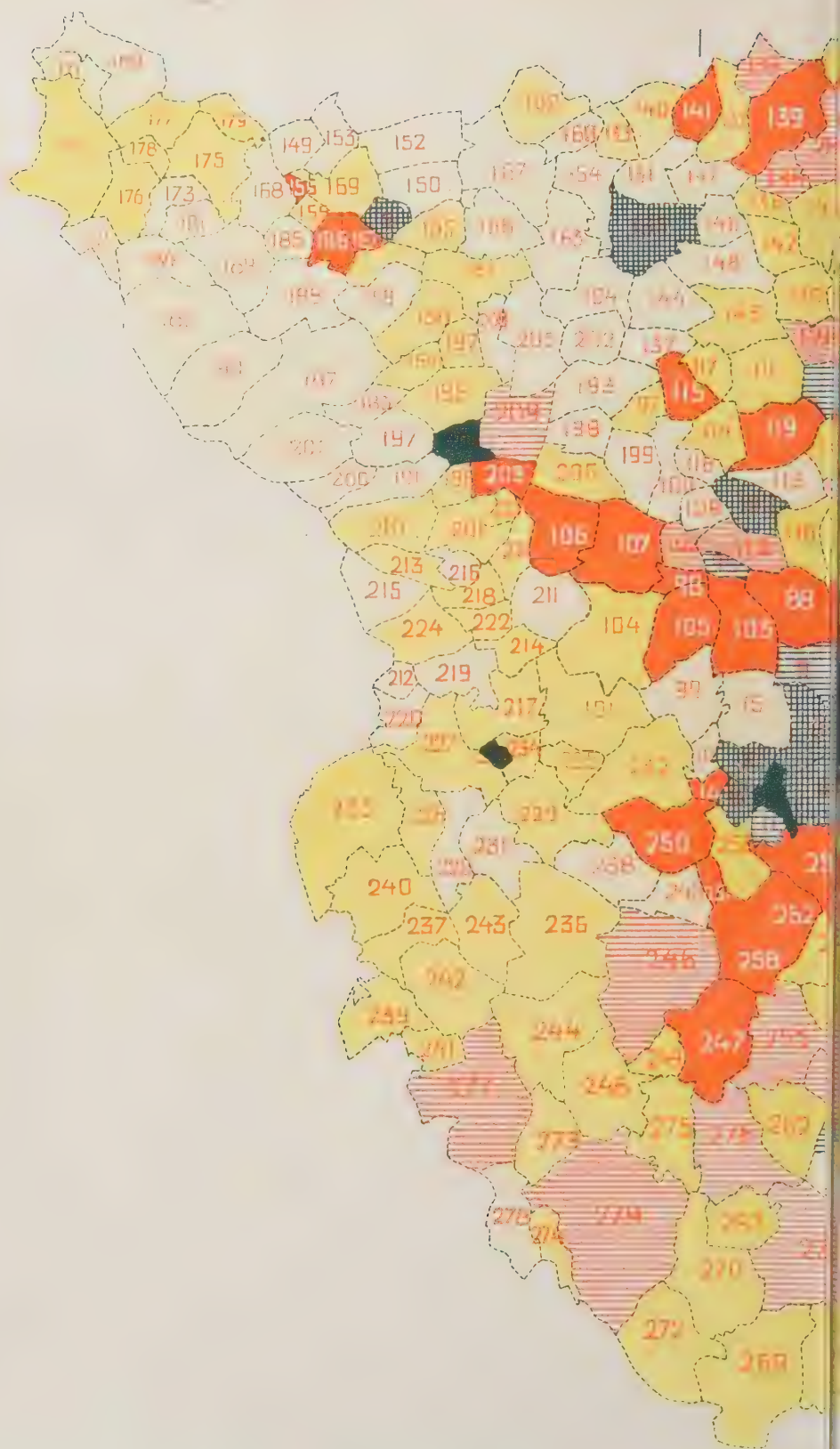
Bien que l'orientation actuelle du peuplement s'annonce déjà au XVIII^e siècle, c'est au XIX^e qu'elle s'affirme dans toute son am-

(1) Cf. Alléon DULAC : « Ce pays produit du charbon et des hommes. »

pleur; son évolution peut alors se suivre et s'expliquer dans des statistiques régulières.

L'accroissement ne se justifie pas complètement, et l'on n'en sera pas surpris, par l'excédent des naissances sur les décès. Bien que la balance démographique soit restée longtemps très favorable, c'est l'immigration qui en est surtout responsable. La guerre et l'après-guerre ont accentué l'arrivée d'étrangers, mais en très grande majorité les habitants qui ont afflué dans le bassin houiller sont venus des régions montagneuses voisines.

Aussi l'assimilation s'est-elle opérée assez complètement et, mis à part les îlots d'étrangers qui n'ont aucun lien naturel avec le pays, on saisit dans toute cette population un fond de caractères communs qui permet de parler d'un type stéphanois. Sous des différences qui tiennent au niveau social, à la profession, la région possède une âme.



DENSITÉ DE LA POPULATION EN 1936.



LÉGENDE

-  Plus de 1000 hab. au km²
-  de 500 à 1000
-  de 200 à 500
-  de 100 à 200
-  de 70 à 100
-  de 40 à 70
-  au dessous de 40

(Les chiffres renvoient à la table ci-contre.)

1. Saint-Étienne.	74
2. Saint-Jean-Bonnefonds.	75
3. Talaudière (La).	76
4. Terrenoire.	77
5. Rochetaillée.	78
6. Chambon-Feugerolles (Le).	79
7. Ricamarie (La).	80
8. Roche-la-Molière.	81
9. Saint-Genest-Lerpt.	82
	83
	84
10. Caloire.	85
11. Chazeau.	
12. Firminy.	86
13. Fraisse.	87
14. Saint-Paul-en-Cornillon.	88
15. Saint-Victor-sur-Loire.	89
16. Unieux.	90
17. Bessat (Le).	91
18. Doizieux.	92
19. Horme (L').	93
20. Izieux.	94
21. Saint-Chamond.	95
22. Saint-Julien-en-Jarez.	
23. Saint-Martin-en-Coailleux.	
24. Terrasse-sur-Dorlay (La).	96
25. Valfleury.	97
26. Valla-en-Gier (La).	98
	99
27. Cellieu.	100
28. Chagnon.	101
29. Châteauneuf.	102
30. Cula (La).	103
31. Dargoire.	104
32. Farnay.	105
33. Grand-Croix (La).	106
34. Lorette.	107
35. Pavézin.	108
36. Rive-de-Gier.	109
37. Sainte-Croix-en-Jarez.	
38. Saint-Genis-Terrenoire.	110
39. Saint-Joseph.	111
40. Saint-Martin-la-Plaine.	112
41. Saint-Paul-en-Jarez.	113
42. Saint-Romain-en-Jarez.	114
43. Tartaras.	115
	116
44. Echalas.	117
45. Givors.	118
46. Grigny.	119
47. Saint-Andéol-le-Château.	120
48. Saint-Jean-de-Touslas.	121
49. Saint-Martin-de-Cornas.	122
50. Saint-Romain-en-Gier.	123
	124
	125
51. Condrieu.	126
52. Les Haies.	127
53. Loire.	128
54. Longes.	129
55. Trèves.	130
56. Tupin et Semons.	
	131
57. Bessey.	132
58. Chapelle (La).	133
59. Chavanay.	134
60. Chuyer.	135
61. Lupé.	136
62. Maclas.	137
63. Malleval.	138
64. Pélussin.	139
65. Roizey.	140
66. Saint-Apollinard.	141
67. Saint-Michel.	142
68. Saint-Pierre-de-Bœuf.	143
69. Véranne.	144
70. Vérin.	145
71. Bourg-Argental.	146
72. Burdigues.	147
73. Colombier.	148

NES CORRESPONDANT AUX CHIFFRES DE LA CARTE

(Chefs-lieux de cantons en italique.)

Graix.	149. Ailleux.	225. Aboën.
Saint-Julien-Molin-Molette.	150. Arthun.	226. Apinac.
Saint-Sauveur-en-Rue.	151. <i>Boën</i> .	227. Estivareilles.
Thélias-la-Combe.	152. Bussy-Albieux.	228. Merle.
Versanne (La).	153. Cezay.	229. Rozier-Côtes-d'Aurec.
	154. Cleppé.	230. <i>Saint-Bonnet-le-Château</i> .
Jonzieux.	155. Débats-Rivière-d'Orpra.	231. Saint-Hilaire-Cusson-la-Valmitte.
Marlhes.	156. Hôpital-sous-Rochefort (L').	232. Saint-Maurice-en-Gourgois.
Planfoy.	157. Leigneux.	233. Saint-Nizier-de-Fornas.
<i>Saint-Genest-Malifaux</i> .	158. Marciilly-le-Pavé.	234. Tourette (La).
Saint-Régis-du-Coin.	159. Marcoux.	235. Usson.
Saint-Romain-les-Atheux.	160. Mizérieux.	
Tarentaise.	161. Montverdun.	236. <i>Bas-en-Basset</i> .
	162. Nervieux.	237. Boisset.
Etrat (L').	163. Poncins.	238. Malvalette.
Fontanès.	164. Pralong.	239. Saint-André-de-Chalencon.
Fouillouse (La).	165. Sainte-Agathe-la-Bouteresse.	240. Saint-Pal-de-Chalencon.
Marcenod.	166. Saint-Étienne-le-Molard.	241. Solignac-sous-Roche.
Saint-Christô-en-Jarez.	167. Sainte-Foy-Saint-Sulpice.	242. Tiranges.
<i>Saint-Héand</i> .	168. Saint-Laurent-Rochefort.	243. Valprivas.
Saint-Priest-en-Jarez.	169. Saint-Sixte.	
Sorbiers.	170. Trelins.	244. Beauzac.
Tour-en-Jarez (La).		245. La Chapelle-d'Aurec.
Villars.	171. Cervières.	246. <i>Monistrol</i> .
	172. Chamba (La).	247. Sainte-Sigolène.
Andrézieux.	173. Côte-en-Couzan (La).	248. Saint-Maurice-de-Lignon.
Boisset-les-Montrond.	174. <i>Noirétable</i> .	249. Les Villettes.
Bonson.	175. Saint-Didier-sur-Rochefort.	
Chambles.	176. Saint-Jean-la-Vêtre.	250. Aurec.
Craintilleux.	177. Saint-Julien-la-Vêtre.	251. Pont-Salomon.
Périgneux.	178. Saint-Priest-la-Vêtre.	252. <i>Saint-Didier-en-Velay</i> .
Saint-Cyprien.	179. Saint-Thurin.	253. Saint-Ferrol-d'Aurore.
Saint-Just-sur-Loire.	180. Salles (Les).	254. Saint-Just-Malmont.
Saint-Marcellin.	181. Valla (La).	255. Saint-Pal-de-Mons.
<i>Saint-Rambert-sur-Loire</i> .		256. Saint-Romain-la-Chalm.
Saint-Romain-le-Puy.	182. Chalmazelle.	257. Saint-Victor-Malescours.
Sury-le-Comtal.	183. Châtelneuf.	258. La Séauve-sur-Semène.
Unias.	184. Jeansagnière.	
Veauchette.	185. Palogneau.	259. Dunières.
	186. Sail-sous-Couzan.	260. <i>Montfaucon</i> .
Avezieux.	187. Saint-Bonnet-le-Courreau.	261. Montregard.
Bellegarde-en-Forez.	188. <i>Saint-Georges-en-Couzan</i> .	262. Raucoules.
Bouthéon.	189. Saint-Just-en-Bas.	263. Riotord.
Chambœuf.	190. Sauvain.	264. Saint-Bonnet-le-Froid.
Cuzieu.		265. Saint-Julien-Molhesabate.
Meylieu-Montrond.	191. Bard.	
Rivas.	192. Chalain-d'Uzore.	266. Le Chambon-sur-Lignon.
Saint-André-le-Puy.	193. Chalain-le-Comtal.	267. Chenereilles.
Saint-Bonnet-les-Oules.	194. Chambéon.	268. Le Mas de Tence.
<i>Saint-Galmier</i> .	195. Champdieu.	269. Mazet Saint-Voy.
Veauche.	196. Ecotay-l'Olme.	270. Saint-Jeures.
Châtelus.	197. Essertines-en-Châtelneuf.	271. <i>Tence</i> .
<i>Chazelles-sur-Lyon</i> .	198. Grézieux-le-Fromental.	
Chevrières.	199. Hôpital-le-Grand (L').	272. Araules.
Gimond (La).	200. Lérigneux.	273. Beaux.
Grammond.	201. Lézieux.	274. Bessamoret.
Maringes.	202. Magneux-Haute-Rive.	275. Grazac.
Saint-Denis-sur-Coise.	203. Moingt.	276. Lapte.
Saint-Médard.	204. <i>Montbrison</i> .	277. Retournac.
Viricelles.	205. Mornand.	278. Saint-Julien-du-Pinel.
Virigneux.	206. Précieux.	279. <i>Yssingeaux</i> .
	207. Roche.	
Civens.	208. Saint-Paul-d'Uzore.	280. Villechenève.
Cottance.	209. Savigneux.	281. Chambost.
Epercieux-Saint-Paul.	210. Verrières.	282. Longessaigne.
Essertines-en-Donzy.		283. Saint-Clément-les-Places.
<i>Feurs</i> .	211. Boisset-Saint-Priest.	284. Haute-Rivoire.
Jas.	212. Chapelle-en-Lafaye (La).	285. Meys.
Marclopt.	213. Chazelles-sur-Lavieu.	286. Grézieu-le-Marché.
Montchal.	214. Chenereilles.	287. Pomeys.
Panissières.	215. Gumières.	288. <i>Saint-Symphorien-sur-Coise</i> .
Pouilly-lès-Feurs.	216. Lavieu.	
Rozier-en-Donzy.	217. Luriecq.	289. Coise.
Saint-Barthélemy-Lestra.	218. Margerie-Chantagret.	290. Larajasse.
Saint-Cyr-les-Vignes.	219. Marols.	291. Sainte-Catherine-sous-Riverie.
Saint-Laurent-la-Conche.	220. Montarcher.	292. Riverie.
Saint-Martin-Lestra.	221. Saint-Georges-Haute-Ville.	293. Saint-Didier-sous-Riverie.
Saint-en-Donzy.	222. <i>Saint-Jean-Soleymieux</i> .	294. Saint-Maurice-sur-Dargoire.
Salvizinet.	223. Saint-Thomas-la-Garde.	
Valeille.	224. Soleymieux.	

CHAPITRE PREMIER

LA RÉPARTITION DE LA POPULATION

A. — LA CARTE ACTUELLE

Les 600.000 habitants que le recensement de 1936 a dénombrés dans la région de Saint-Étienne se répartissent, on le conçoit, de façon très inégale. La densité moyenne est de 142 au km², mais elle s'abaisse à moins de 20 dans quelques rares communes, pour s'approcher parfois de 10.000. Il est possible, néanmoins, de déterminer dans cette diversité plusieurs zones, où le peuplement présente le même caractère et reflète les mêmes conditions. (*Voir carte hors texte.*)

a) Les teintes qui indiquent les très fortes densités dessinent sur la carte une surface compacte. Dans un ensemble de 25 communes, le chiffre moyen se maintient à plus de 1.300 au km². Il s'élève, pour le vaste territoire de Saint-Étienne, à 5.415 et pour la commune de Saint-Chamond, aux environs de 10.000. Il descend rarement au-dessous de 400 et correspond à peu près partout à des groupements urbains.

Une telle agglomération d'hommes est en relation étroite avec la grande industrie concentrée, métallurgie, textiles, verrerie, et plus foncièrement avec l'exploitation de la houille qui la détermine. Elle épouse les contours du bassin et trouve son maximum d'intensité dans la zone d'exploitation minière; elle s'interrompt, entre Givors et Rive-de-Gier, entre Saint-Chamond et Terrenoire, là où la disparition du carbonifère supprime le paysage d'usines;

elle s'éclaircit à mesure qu'on s'éloigne du fond de la vallée et qu'on s'élève sur les versants.

C'est la zone de la grande industrie intensive.

b) Des taches dispersées dans tout le pays, mais couvrant chacune un secteur plus ou moins vaste, et au total le quart au moins de la région, représentent une densité qui s'échelonne entre 70 et 200 habitants au km².

Ce sont des campagnes, présentant tous les aspects et les travaux du milieu rural : allure générale de bocage, pratique combinée de la polyculture et de l'élevage, prédominance de l'habitat dispersé en fermes isolées, en hameaux et en bourgs. Mais partout il s'ajoute, aux occupations et aux ressources de la terre, celles que fournit l'industrie disséminée. Plusieurs régions s'y distinguent.

D'abord une zone contiguë au bassin houiller. Non pas au sud, car dans la partie du Pilat qui le surplombe immédiatement, les dispositions ne permettent qu'exceptionnellement, et seulement dans les petites vallées actives, un ample développement de ces ressources. Mais, vers le nord, une plage homogène et assez profonde constitue une sorte de banlieue aux villes de la vallée, abrite une partie de leurs populations et prolonge par son activité la région de grande industrie; la petite métallurgie domine dans le secteur de Rive-de-Gier, les moulinaages et les lacets dans celui de Saint-Chamond, l'armurerie, les cycles, les rubans dans l'orbite de Saint-Étienne.

Une autre zone continue s'étend à la bordure de la plaine du Forez, au moins dans sa moitié méridionale. Dans un paysage rural et parsemé de grosses fermes et de villas habitées temporairement, se répandent des industries variées, petite métallurgie et cycles, teinture sur les bords de la Loire, briqueteries, exploitation des eaux minérales et verreries dans leur voisinage.

Le pays du ruban sur les plateaux de la Haute-Loire, entre 800 et 1.200 m. d'altitude, occupe un secteur compact de 15 communes; la densité moyenne ne s'abaisse pas au-dessous de 80 et dépasse 130 en certaines d'entre elles. Il en est de même dans les vallées du moulinaage, autour de Bourg-Argental et de Saint-Julien-Molin-Molette.

Les industries secondaires pratiquées dans les centres spécialisés, Boen, Panissières, Chazelles, ont donné naissance à de petits groupements s'étendant sur plusieurs communes.

Il est remarquable que toutes ces régions soient situées à des altitudes comprises entre 700 et 1.200 m. qui, dans les conditions normales de sol et de climat, excluent une aussi forte densité.

Dans tous les cas, elle est le résultat d'une combinaison de genres de vie; les travaux agricoles se mêlent à l'exercice d'un métier, pratiqué à domicile, ou dans les usines des bourgs.

C'est la *zone de la petite industrie disséminée*.

c) Enfin viennent les communes où la densité se tient au-dessous de 70 habitants au kilomètre carré, inférieure à la moyenne générale de la France. Ce sont les *régions proprement agricoles*.

Mais des différences s'y affirment.

Toutes les vastes étendues qui s'étagent entre 600 et 1.000 m. dans les monts du Forez autour de Noirétable et Saint-Bonnet-le-Château, toute la zone élevée de la Haute-Loire non rubanière, les plateaux entourant Saint-Genest-Malifaux, le sud des monts du Lyonnais se rangent dans cette catégorie. Pourtant les dispositions pour la vie agricole y sont les mêmes que dans les contrées précédemment indiquées, la culture, l'élevage, l'exploitation des forêts y fournissent les mêmes ressources, d'ailleurs abondamment valorisées. Mais, soit éloignement plus grand de la vallée houillère, soit émigration de l'ancienne métallurgie, elles ne possèdent pas ou ne possèdent plus de petites industries. L'appoint n'existe pas, qui assure la subsistance d'un plus grand nombre d'hommes, et la densité de ces cantons donne la mesure du chiffre de population que le sol, réduit à ses seules productions, peut normalement porter dans un tel pays.

La densité tombe à moins de 40 dans deux catégories de campagnes qui, n'offrant aucun autre travail, sont, en outre, moins bien douées pour l'agriculture. Ce sont les parties supérieures des montagnes du Forez, du Pilat et du Vivarais, couvertes par la forêt ou les chaumes des hautes altitudes, et les communes de la plaine dont une grande surface reste occupée par les étangs, le lit de la Loire ou les territoires de chasse peuplés de fourrés et d'ajones.

Il apparaît ainsi que le rôle des conditions physiques et en particulier du relief n'est pas déterminant ou ne l'est qu'incomplètement. A la base de la répartition de la population se trouve le genre de vie et particulièrement le travail industriel, soit qu'il domine, exclusif et intensif, soit qu'il se combine avec les travaux de la terre.

Seules ont une population moins fournie les régions de ressources strictement agricoles. Encore sont-elles plus habitées que les autres pays de mêmes aptitudes, à cause de la proximité des puissantes agglomérations industrielles et de l'énormité des débouchés qu'elles offrent pour les produits de la campagne.

B. — LA POPULATION A L'AVÈNEMENT DE LA GRANDE INDUSTRIE

La première carte que l'on puisse dresser sur la base de statistiques par communes, à l'aide du recensement de 1806, présente, par comparaison, des caractères intéressants. (*Voir carte.*)

Elle indique déjà une population nombreuse et dense. La région nourrit, dans son ensemble, à peu près la moitié du nombre actuel d'habitants. Alors que la densité moyenne de la France ne dépasse pas 50, de vastes superficies ont un chiffre supérieur à 70 au kilomètre carré. Messance l'avait indiqué déjà, en soulignant le caractère prolifique des ménages et aussi le rôle des travaux industriels disséminés ⁽¹⁾.

Elle revêt dans l'ensemble une plus grande uniformité. Sans doute il existe des communes très peu peuplées, notamment les parties marécageuses et malsaines de la plaine, plutôt encore que les zones forestières. Mais sur les plateaux la densité est beaucoup plus égale, en relation avec la répartition plus générale des travaux d'appoint. L'ensemble des monts du Lyonnais, adonnés à la fabrication des clous et de la quincaillerie, les plateaux du Forez autour de Saint-Bonnet-le-Château, tout entiers occupés à l'arme et à la serrure, ceux de la Haute-Loire, domaine du ruban, la région de Pélussin avec le moulinage, constituent des zones compactes comptant 60 ou 80 habitants au kilomètre carré, chiffre très important pour l'époque.

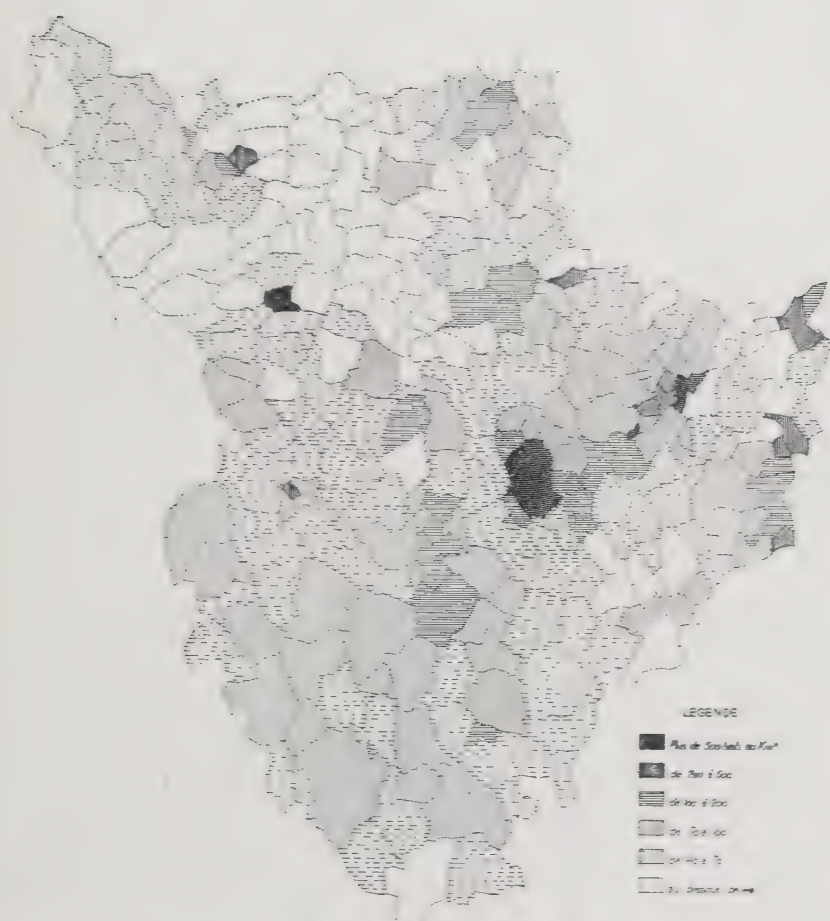
Au contraire, les fortes densités sont beaucoup moins étendues et revêtent une allure sporadique. On voit saillir les petites villes, Montbrison, la capitale, et Condrieu, en pleine activité marinière sur le Rhône. Dans le bassin houiller la teinte générale rappelle celle des plateaux, car le genre d'activité s'y révèle le même par plus d'un point. Mais déjà un afflux se marque, encore limité à Rive-de-Gier, Saint-Chamond et Saint-Étienne.

Du rapprochement des deux époques ressortent trois faits principaux :

- la concentration des habitants dans le bassin houiller;
- l'augmentation du nombre des villes et l'accroissement de leur population;
- la résistance relative des campagnes au dépeuplement signalé partout.

Chacun de ces points mérite une étude spéciale.

(1) MESSANCE, *Recherches sur la population...*



Densité de la population en 1956

L'échelle des hachures correspond à la gamme de nuances dans la carte hors texte de la densité en 1956.

CHAPITRE II

LA CONCENTRATION HUMAINE DANS LE BASSIN HOUILLER

A. — SES ÉTAPES ET SES CAUSES

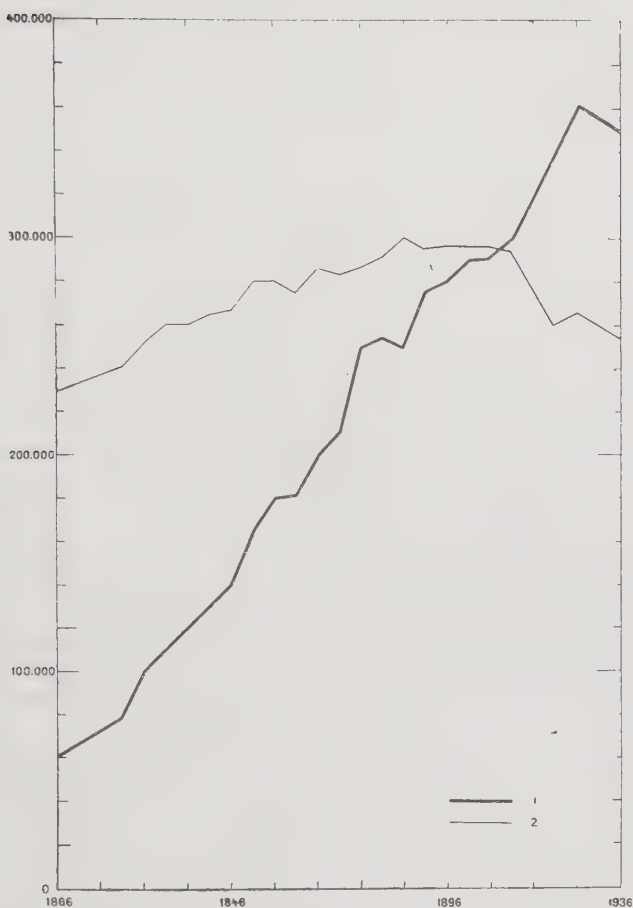
1. — LA MESURE DES ACCROISSEMENTS.

Les communes du bassin houiller comptaient au total, en 1806, 56.000 habitants; en 1936, elles en ont 350.000, après avoir atteint, en 1926, le chiffre de 362.000 (fig.).

A Saint-Chamond et Rive-de-Gier la population a triplé, à Villars et Saint-Priest, plus que quadruplé, à Saint-Genest-Lerpt elle a été multipliée par 5, à Izieux par 6, à Unieux par 7, à Roche-la-Molière et à Fraisses par 8. Le Chambon, qui avait moins de 1.000 habitants sur l'étendue actuelle de son territoire communal, en a maintenant 15.000; à Firminy le chiffre est passé de 1.821 à 21.000 et à Saint-Étienne de 16.600 à près de 200.000.

Dans la durée d'une génération la physionomie du pays s'est transformée. De vastes étendues, naguère encore recouvertes par les prés et les cultures, ont été submergées par le flot des maisons et des usines. La comparaison entre la première édition de la carte d'État-Major, dont les levés ont été terminés en 1843, et la dernière mise à jour, est particulièrement édifiante. Dans la vallée de l'Ondaine où les bourgs étaient petits, bien délimités et séparés par de longs intervalles non bâtis, la zone des établissements humains est maintenant dense et presque ininterrompue (cartes).

Le rapprochement entre les recensements souligne les mêmes



Mouvement de la population dans le bassin houiller (1)
et dans les communes agricoles (2).

faits. La commune de Roche-la-Molière, par exemple, comptait au bourg :

en 1846 : 94 maisons, 120 ménages et 537 habitants;
en 1931 : 319 — 1.404 — 4.640 —

et dans les écarts :

en 1846 : 173 maisons, 213 ménages et 1.212 habitants;
en 1931 : 416 — 1.206 — 5.018 —

Rien n'existait sur l'emplacement de la cité de Beaulieu, qui groupe actuellement, autour de l'église et de l'école, 142 maisons, 396 ménages, 1.140 habitants.

Dans la vallée du Gier, l'agglomération de Lorette comptait



La vallée de l'Ondaine en 1845.

(Extrait de la carte d'État-Major.)

aux deux époques envisagées respectivement 20 et 333 maisons, 30 et 1.277 ménages, 153 et 3.864 habitants, et celle de l'Horme 13 et 275 maisons, 53 et 1.155 ménages, 225 et 3.361 habitants.

Dans un pays d'ancienne civilisation, seul le développement intensif de l'industrie peut rendre compte d'une telle rapidité dans la concentration.

2. — LES PÉRIODES DE LA CONCENTRATION.

Les courbes qui représentent l'accroissement pour chaque commune prennent une allure rapidement ascendante et parfois presque verticale. Pourtant un ralentissement, un léger recul

en certains cas s'y marque aux mêmes époques, soulignant ainsi une étape dans le peuplement.

On peut distinguer ainsi quatre périodes :

1^o Une première phase de progression continue, régulière et



La vallée de l'Ondaine en 1935.
(Extrait de la carte d'État-Major.)

générale, s'étend du début du siècle aux approches de 1880 ⁽¹⁾.

2^o Une courte durée de ralentissement ou de régression s'étend ensuite au plus sur deux recensements.

3^o A partir de 1881 ou 1886, des différences sensibles s'affirment entre les communes. Pour les unes la reprise qui suit la crise est sans lendemain et le déclin se poursuit. Pour d'autres, le chiffre de la population se maintient sans progrès sérieux. Les dernières enfin reprennent leur marche ascendante et rapide

(1) Il est à noter que pour la France entière l'arrêt se marque en 1851 (Comité national de Géographie : Atlas de France).

et les recensements continuent à montrer des chiffres croissants jusqu'en 1926.

4^o Depuis 10 ans, le nombre des habitants diminue et le chiffre de 1936 est plus faible dans presque toutes les communes que celui de 1926.

a) Du début du siècle à la crise de 1880. — Pendant les trois premiers quarts du XIX^e siècle, les communes du bassin houiller ont connu une croissance forte et régulière. Dans leur totalité, elles comptaient 56.000 habitants en 1806 et 264.000 en 1881, soit une augmentation de 208.000 habitants. La population a presque quadruplé en 75 ans. L'accroissement a été régulier entre les deux dates, le doublement de la population de 1806 s'opère vers 1840 et l'intervalle entre deux recensements consécutifs se marque par une progression de 10 à 15 p. 100 ⁽¹⁾.

Les causes de ce développement doivent être à peu près toutes recherchées dans l'ordre économique. La période considérée est celle de la grande prospérité du bassin de la Loire.

Les richesses minérales, sûres d'amples débouchés, sont exploitées au maximum, les méthodes modernes rendent l'extraction plus facile, moins coûteuse, moins dangereuse. Les avantages de situation sont mis en valeur : la Loire descend à chaque saison des flottilles de bateaux charbonniers vers les villes du cours moyen, Nantes et Paris; les routes créées ou aménagées favorisent l'accès du charbon au fleuve et rendent plus intenses les échanges

(1) L'accroissement rapide de la population pose toutes sortes de problèmes, de voirie, de police, d'alimentation, d'adduction d'eau. Dans certaines communes, le peuplement est homogène sur tout le territoire ou à peu près (Roche-la-Molière). Dans d'autres, c'est seulement la partie comprise dans la vallée, à proximité de la route et du charbon, qui reçoit, autour des usines, tout l'afflux. Les solutions à apporter aux problèmes administratifs sont différents aux yeux des ruraux et des nouveaux venus accumulés dans les zones industrielles. Des conflits locaux se produisent.

Aussi, malgré la résistance des préfets et du Gouvernement qui redoute la dissémination des ressources, l'aggravation des charges et aussi la difficulté de composer des administrations locales compétentes, plusieurs grandes communes sont scindées pour former de nouvelles circonscriptions, généralement de faible étendue — moins de 400 ha. — Ainsi ont été créées la Ricamarie, Lorette, la Grand-Croix, Terrenoire, la Talaudière, l'Étrat. Au contraire, la puissante agglomération de population qui s'étendait autour de Saint-Étienne sur 4 communes a été réunie en une seule ville en 1856, à l'instar de ce qui s'était fait pour d'autres grandes villes, Lyon, Marseille.

Ces remaniements, où les considérations déterminantes n'ont pas toutes été d'ordre économique ou démographique, donne actuellement un ensemble constitué de communes d'assez grande étendue sur les versants supérieurs de la vallée et sur les plateaux, et, à l'exception de Saint-Étienne, un semis de petites circonscriptions dans le fond sur la houille.

avec Lyon; le port de Givors est longtemps alimenté à plein rendement par son canal. La construction des premiers chemins de fer complète ces sources de puissante vitalité.

Les nouveaux emplois du combustible dans la machine à vapeur et dans la métallurgie font naître d'autres industries, hauts fourneaux, aciéries qui s'égrènent tout le long de la vallée. L'armurerie et les multiples branches de la quincaillerie en reçoivent un brillant essor, tandis que se développent les nouvelles fabrications de la petite métallurgie. La rubannerie, elle aussi, connaît une longue période de prospérité facilitée par l'extension des métiers mécaniques et l'invention de Jacquard. L'industrie appelle l'industrie et la main-d'œuvre est attirée par la variété des travaux et le taux des salaires.

Les courbes représentant l'évolution de la population, la production de la houille, la production métallurgique ont un parallélisme suffisamment éloquent. Dans l'intervalle considéré, 75 ans, l'extraction minière passe de 240.000 tonnes à 3.500.000 et la fabrication de l'acier s'élève à 116.000 tonnes.

Pourtant les différences déjà signalées au XVIII^e siècle se remarquent encore entre l'est et l'ouest du bassin. Rive-de-Gier, Saint-Chamond et leurs environs triplent seulement leur population; Saint-Étienne a la sienne multipliée par 7, ainsi que les communes de la vallée de l'Ondaine et du plateau de Roche-la-Molière. La vallée du Gier présente une courbe rapidement croissante dès le début, mais coupée de quelques dents de scie. Le Chambon et surtout Firminy sont plus lents à prendre leur départ, mais leur ascension est plus rapide et leur allure presque constante.

C'est que, au début du siècle, la vallée du Gier a de l'avance : l'exploitation des mines y est plus moderne, les établissements métallurgiques s'y installent plus nombreux, ainsi que les verreries, qui exigent un abondant personnel. Aussi, la courbe de population, pour le secteur de Rive-de-Gier, partant d'un chiffre déjà élevé, monte rapidement jusqu'en 1856. Une chute s'y remarque alors : le canal est abandonné, le charbon s'épuise, le chemin de fer avantage Saint-Étienne, des usines ralentissent leur marche, d'autres se ferment. La population tombe entre 1856 et 1872 de 6 p. 100. Mais l'Exposition de 1878, les travaux du plan Freycinet amènent un nouvel accroissement et le recensement de 1881 révèle le chiffre le plus élevé atteint jusque-là.

Le canton de Saint-Chamond, qui était au début du siècle un secteur déjà actif et peuplé, reçoit, à partir de 1826, une vive impulsion : l'établissement qui devait devenir la Compagnie des

Aciéries de la Marine prend son essor. Un recul non moins brusque se produit ensuite, causé par l'exode de la rubanerie à Saint-Étienne. Mais de nouvelles industries textiles, l'épanouissement de la grande métallurgie, attirent de nouveau un puissant afflux d'habitants qui, à l'étroit dans les limites municipales, accroissent la population des communes voisines.

Vers l'ouest les progrès sont plus réguliers. Sans parler de Saint-Étienne, qui bénéficie de tous les avantages et dans la plus grande mesure, la commune de Terrenoire, issue de Saint-Jean-Bonnefonds, augmente son effectif de 30 p. 100 en 15 ans grâce à ses puissantes forges et fonderies. La vallée de l'Ondaine développe son activité minière et sa métallurgie, grosse et petite, en fortes usines et en ateliers moins importants, mais très nombreux. Le mouvement gagne de proche en proche et la montée devient sensible dès 1851 à Fraisses et à Unieux, situées tout à l'extrémité du bassin.

b) **La crise de 1880.** — Aux environs de 1880 toutes les courbes présentent une solution de continuité dans leur allure générale. Alors que la population du bassin augmentait régulièrement de 10 à 15 p. 100 tous les 5 ans, elle ne s'accroît plus que de 3 p. 100 entre 1876 et 1881, et perd plus de 3.600 habitants entre 1881 et 1886.

Pour que les recensements traduisent ainsi une dépression ⁽¹⁾, il lui faut une gravité et une extension exceptionnelles. La main-d'œuvre est, en effet, de tous les éléments d'une industrie, celui qui se déplace le plus difficilement. Pendant la crise, l'ouvrier s'ingénie à chercher en dehors de sa profession normale un autre moyen d'existence, ou un appoint à son salaire devenu insuffisant. Il est rare que toutes les industries de la région, dans leur grande variété, soient frappées à la fois, et l'on a vu le passementier se faire charretier ou mineur, le métallurgiste descendre au puits ou devenir terrassier pour traverser la période difficile. Il est exceptionnel que dans une famille tous les membres souffrent en même temps du chômage. Peu nombreux sont les ménages — sauf peut-être à Saint-Étienne — qui ne cultivent pas un peu de terre ou ne pratiquent pas un petit élevage. A la campagne, ces revenus accessoires sont la règle. Aussi l'ouvrier, surtout l'ouvrier

(1) Ce chiffre est loin, d'ailleurs, de révéler toute l'âpreté de la crise et la grandeur de la misère, car dans l'intervalle entre deux recensements, la situation peut se rétablir en partie, et aussi parce que toutes les communes ne furent pas atteintes en même temps et que certaines étaient en voie de rétablissement lorsque d'autres ont commencé à fléchir.

marié et chargé de famille, ne quitte-t-il qu'à la dernière extrémité le sol auquel il est attaché et où il a la volonté de vivre.

En 1880-1885, l'intensité de la dépression motive l'envoi dans la région d'une Commission d'enquête parlementaire. « Toutes les industries de la Loire, rubanerie et auxiliaires, extraction de la houille, métallurgie, armurerie, verrerie, subissent une crise simultanée ⁽¹⁾ ».

Les causes en sont d'abord le malaise général qui pèse sur le monde entier et aussi des causes particulières à chaque industrie; par un hasard malheureux, elles se trouvent coïncider, arrêt de la fabrication des armes, marasme de la rubanerie dû à la mode, révolution créée dans la métallurgie par les découvertes techniques, et, par voie de conséquence, ralentissement de l'activité minière ⁽²⁾.

Le recul dans le chiffre de la population se fait sentir d'abord et revêt la plus grande amplitude dans les centres urbains, où l'augmentation avait été la plus importante pendant la période précédente et où vivaient en grand nombre des éléments non encore assimilés, ouvriers immigrés de fraîche date, célibataires.

D'après l'enquête parlementaire, Saint-Étienne se dépeuple de 25.000 habitants en deux ans, malgré le caractère souvent complémentaire de ses industries et la variété des ressources que peut offrir la grande ville. Les chiffres du recensement de 1886 ne marquent pourtant sur ceux de 1876 qu'une diminution de 8.200, soit une perte de 6 p. 100. Givors décroît de 9 p. 100 dans l'intervalle 1876-1891.

Les chutes les plus sévères sont ressenties à Rive-de-Gier, déjà ébranlée dans son organisation et qui ne perd pas moins de 22 p. 100 de ses habitants entre 1881 et 1891, et surtout à Terre-noire, où la fermeture des forges et fonderies, le plus puissant producteur en France de rails et d'aciers courants, tourne au désastre et amène l'exode de 40 p. 100 de la population. Heureusement la Compagnie résiste pendant plusieurs années, au prix des plus grands efforts, et lorsque la fermeture devient inéluctable, la reprise des affaires s'est affirmée dans les communes voisines et la main-d'œuvre ne quitte pas le bassin houiller.

Dans les secteurs plus tranquilles, la population reste station-

(1) Rapport de M. de Lanessan, *Journal officiel*, 24 juin 1885. Documents parlementaires Chambre 2189. Voir Arch. Nat., F¹² 4.511 B.

(2) Sur les 66.000 ouvriers occupés à Saint-Étienne dans toutes les industries, 10.000 sont sans travail, 6.000 seulement conservent leur activité régulière et 50.000 sont en chômage partiel. L'octroi donne 170.000 francs de moins et le budget est en déficit d'un million.

naire ou s'accroît à un rythme ralenti. Les industries y sont moins touchées et surtout la situation des usines en milieu encore rural et le caractère mixte du genre de vie sont les plus efficaces des défenses. Saint-Paul-en-Jarez, Izieux ont une forte population d'artisans à domicile qui ont pu subsister quelques années sur les produits de la terre. Fraisses, Unieux, Firminy eurent leur métallurgie moins éprouvée et sont directement bordées de campagnes fertiles.

c) **De 1886 à la crise actuelle.** — Au recensement de 1891 la reprise se manifeste par un accroissement de 6 p. 100 en 5 ans dans le chiffre total des habitants.

Depuis cette époque jusqu'en 1926, où la population industrielle atteint son maximum, l'essor a été magnifique et l'augmentation voisine de 50 p. 100 en 45 ans.

La région a repris son équilibre, s'est adaptée aux nouvelles conditions et progresse hardiment.

Jusqu'en 1911 l'ascension est plus douce : en 25 ans, 55.000 habitants sont gagnés, soit 23 p. 100. Un gros afflux s'est affirmé en 1901, qui s'est progressivement étalé dans la suite.

Une croissance rapide se produit pendant la guerre et l'après-guerre. En 1918, près de 380.000 personnes habitent la région houillère, devenue le plus puissant arsenal de la France envahie. Les hostilités terminées, un important contingent de réfugiés du Nord et de l'Est, d'ouvriers libres ou mobilisés dans les usines quitte immédiatement le pays, résorbant ainsi une inflation due à des circonstances exceptionnelles.

Pourtant une grande partie de l'ardeur persiste : la grandeur de l'œuvre à accomplir pour la réparation des dommages causés par la guerre, la nécessité de reconstituer les stocks, conservent une puissante activité à toutes les industries et spécialement aux industries lourdes. Après la terrible épreuve, la vie et le luxe reprennent leurs droits et le ruban connaît, lui aussi, de fort belles campagnes. La mise en application de la loi de 8 heures accroît l'effectif du personnel dans les usines et les administrations. Ces conditions réunies augmentent en 15 ans, de 1911 à 1926, le chiffre des habitants de 60.000, soit plus de 20 p. 100.

Tous les secteurs n'y participent pas également. La crise de 1880-1885 n'a pas eu, en effet, que des causes occasionnelles. Elle a été la pierre de touche qui a révélé, dans certaines parties, une adaptation moins parfaite qu'autrefois aux conditions générales

et toute l'ingéniosité, tout l'esprit d'invention des habitants ne peuvent parfois en conjurer les effets (carte).

Dans la basse vallée du Gier, la vive reprise de 1890 ne s'est pas poursuivie; une lente décroissance se traduit par une perte de 12 à 15 p. 100 en 50 ans pour le canton de Rive-de-Gier. Désormais sans charbon et sans canal, la métallurgie perd une partie de ses puissantes fabrications et quelques verreries émigrent sur Givors ou près des sources d'eaux minérales.



Mouvement de la population dans le bassin houiller de 1881 à 1926.

1. Gains de 1 à 1.000 hab. — 2. De 1.000 à 5.000 hab. — 3. De 5.000 à 10.000 hab. — 4. Plus de 10.000 hab. — 5. Pertes de 1 à 100 hab. — 6. De 100 à 1.000 hab. — 7. De plus de 1.000 hab.

La région de Saint-Chamond s'est beaucoup mieux comportée. Ville et banlieue ont gagné 9.000 habitants, soit 30 p. 100. Les industries, métallurgie, constructions mécaniques, matériel de guerre et de marine, la fabrication des tresses et lacets ont connu des périodes brillantes.

C'est surtout au delà du col de Terrenoire que la progression est importante. Le canton de Saint-Étienne gagne plus de 70.000 habitants, soit 55 p. 100 et 1.950 par kilomètre carré de superficie. Le canton du Chambon acquiert 18.000 habitants,

soit 80 au kilomètre carré et la commune de Roche-la-Molière augmente sa population de 150 p. 100.

Cette région est aujourd'hui la plus vivante du bassin houiller, celle qui dispose des champs de houille les plus riches. Avec l'exploitation minière, l'industrie la plus importante dans la vallée de l'Ondaine est la métallurgie sous toutes ses formes. Elle présente les plus grandes chances d'avenir. Dans le secteur de Saint-Étienne il s'y joint les industries textiles et toute la multiplicité variée des travaux de la grande ville.

d) **La crise actuelle.** — Entre le recensement de 1916 et celui de 1936, la région économique a perdu 12.800 habitants, soit 3,5 p. 100 et la proportion des diminutions varie de 2 p. 100 à Saint-Étienne, 3 au Chambon, 4 à Firminy, 5 à Saint-Chamond et 7 à Rive-de-Gier. La vallée du Gier est encore la plus atteinte.

La crise a été durement ressentie. La production de la houille a diminué de 500.000 tonnes, celle de l'acier de 80.000 tonnes, soit des 2/5. Le chiffre d'affaires de la rubanerie enregistre une perte de 275 millions, soit de 60 p. 100, celui de la verrerie une perte de 40 millions, 60 p. 100 également.

Dans le domaine des transports, les gares situées dans la circonscription de la Chambre de Commerce de Saint-Étienne voient le nombre de voyageurs passer de 4.631.000 à 3.549.000, et le tonnage total des marchandises de 7.625.000 à 3.549.000 tonnes.

Le produit de l'impôt sur les bénéfices industriels et commerciaux tombe de 40 millions de francs à 18 millions (1).

En même temps, la nécessité de lutter contre la concurrence étrangère contraint à comprimer les prix de revient et à réduire dans la mesure du possible les effectifs du personnel. Il en résulte un chômage intense à certaines périodes (2) et l'appauvrissement de la région en habitants.

La situation semble aujourd'hui rétablie. Des conditions plus favorables pour l'industrie ont résorbé à peu près complètement le chômage : la métallurgie travaille avec intensité, en particulier au programme d'armement et entraîne l'extraction de la houille, assurée par ailleurs de débouchés stables grâce aux ententes nationales. Les industries exportatrices ont reçu des encouragements, momentanés peut-être, du fait de l'alignement du franc sur les autres monnaies. La mode est devenue plus favorable

(1) Statistiques extraites des *Bulletins* de la Chambre de Commerce.

(2) 7.532 chômeurs dans le département de la Loire au 1^{er} janvier 1934.

à la rubanerie, qui connaît à la veille du couronnement des souverains anglais et de l'Exposition internationale de Paris une activité du meilleur aloi.

La loi instituant la semaine de 40 heures dans certaines industries et dans les chemins de fer commence à provoquer de nouveau l'afflux des campagnes vers les usines et les administrations régionales. Le chiffre de population du bassin a dépassé actuellement le point le plus bas de la crise et la courbe reprend son allure ascendante.

B. — L'ORIGINE DE LA POPULATION

Dans cet accroissement si important, quelle est la part de la force interne et de l'afflux extérieur, de l'excédent des naissances sur les décès et de l'excédent des immigrations sur les émigrations ?

1. — LA VITALITÉ DE LA POPULATION RÉGIONALE (1).

a) **La natalité.** — Le département de la Loire, pris dans son ensemble, a vu le nombre moyen annuel des naissances augmenter progressivement jusqu'en 1883; le taux de la natalité, compte tenu de l'accroissement de la population pendant cette période, après avoir connu le chiffre particulièrement élevé de 377 naissances pour 10.000 habitants dans la décade 1821-1830, se maintenait encore à cette date aux environs de 300 (fig.).

A partir de 1884, alors que la population totale augmente sans cesse, le nombre absolu des naissances diminue; une seule exception, de caractère général, s'y remarque, en 1920, en relation avec les nombreux mariages d'après-guerre; le taux descend à 169 pour 10.000 habitants dans l'intervalle 1926-1930.

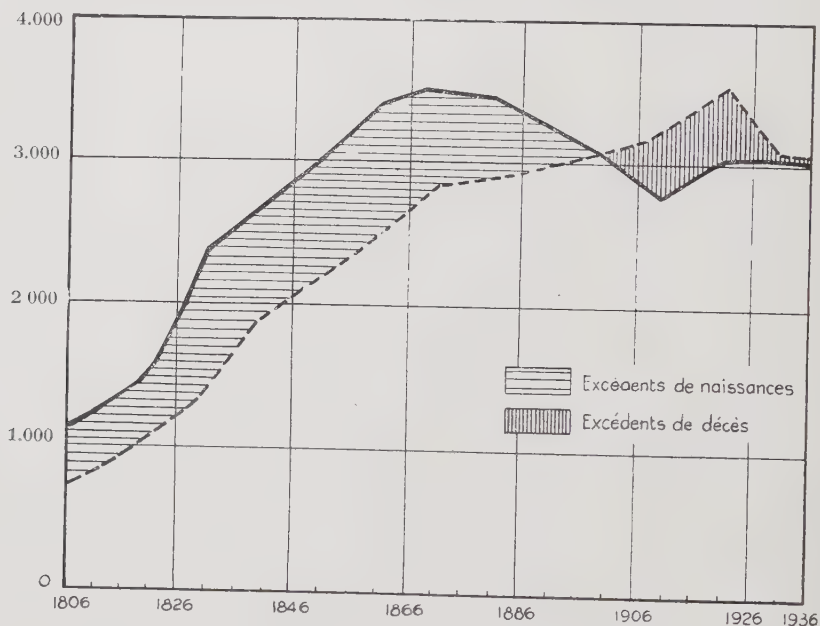
En d'autres termes, la population du département a doublé, mais le nombre global des naissances reste pratiquement le même en 1929 qu'en 1804, et le taux de la natalité, nettement supérieur à la moyenne de la France dans tout le cours du XIX^e siècle, lui est devenu inférieur depuis 1901.

Mais l'allure n'est pas la même si, à l'intérieur du département, l'on considère une région agricole, l'arrondissement de Montbrison,

(1) Voir CALLON, *Le mouvement de la population dans le département de la Loire au cours de la période 1821-1920 et depuis la fin de cette période, 1933*, et LEBOULANGER, *Rapport à la Commission départementale, 1934*.

où le taux de la natalité est passé de 320 pour 10.000 en 1806, à 160 en 1930, et le bassin houiller et industriel.

Pour la ville de Saint-Étienne ⁽¹⁾, qui en reflète avec exactitude la physionomie démographique, la courbe qui représente le chiffre absolu des naissances est rapidement et régulièrement ascendante jusqu'en 1869, où elle atteint son maximum; le taux, qui était représenté par le chiffre énorme de 392 pour 10.000 dans la décade



Chiffres des naissances et des décès à Saint-Étienne.

1801-1810, se maintient à 382 dans la décade 1851-1860. C'est la période de brillante expansion industrielle, le travail est abondant, il attire dans le bassin des populations ouvrières jeunes et de belle énergie créatrice.

Après un temps d'arrêt et de recul correspondant à la crise économique, une nouvelle période de prospérité règne depuis les lendemains de 1870 jusqu'en 1880. Le coefficient s'établit à 260. Les familles nombreuses sont encore en très forte proportion ⁽²⁾. Elles se rencontrent dans toutes les classes de la popu-

(1) Docteur FLEURY, *Compte rendu du Bureau municipal d'Hygiène et de Statistique de Saint-Étienne*, 7 volumes, 1881 à 1911.

(2) Sur 35.471 familles dont le nombre des enfants est connu : 7.589 n'ont pas d'enfant vivant;

lation ; pourtant leur fréquence est plus élevée chez les ouvriers et particulièrement chez les mineurs.

De 1880 jusqu'à la Grande Guerre, la courbe présente une allure saccadée, mais de direction générale descendante. Cette diminution de la natalité, qui s'est produite ici avec un certain retard sur beaucoup d'autres régions, est malheureusement un fait à peu près général et les causes en ont été maintes fois indiquées, dans l'ordre moral, comme dans l'ordre matériel, législatif et fiscal. Dans l'ensemble, dans les civilisations avancées et surtout les civilisations démocratiques, la natalité tend à diminuer. Les ménages de mineurs eux-mêmes, jadis renommés pour leur fécondité, deviennent moins prolifiques.

Mais après la Grande Guerre, alors que le mouvement de décroissance s'accroît dans les arrondissements agricoles, la courbe redevient ascendante dans l'arrondissement de Saint-Étienne et dans quelques communes industrielles de la plaine. En 1930, le taux de natalité y est de 27 pour 10.000, supérieur de 11 à la moyenne générale de la France et à celle des autres arrondissements de la Loire.

Cette anomalie s'explique par l'importante proportion dans le bassin houiller d'une population étrangère prolifique, d'origine espagnole, italienne et polonaise surtout, où prédominent les éléments en âge de procréer et dont la composition est essentiellement prolétarienne. Le coefficient de natalité qui, pour les familles françaises de l'arrondissement, se tient aux environs de 16, comme ailleurs, passe à 34 pour les familles étrangères. Ainsi, sur 100 enfants qui naissent dans la région industrielle, 10 sont de parents étrangers. Certaines années même, la proportion s'est trouvée plus élevée, elle a dépassé 14 p. 100 en 1926 ⁽¹⁾. Elle est encore

10.634	ont	1	enfant vivant ;
7.492	—	2	—
4.568	—	3	—
2.611	—	4	—
1.410	—	5	—
655	—	6	—
512	—	7	—
			ou plus.

Si l'on considère seulement les 21.701 familles où les conjoints ont plus de 10 ans de mariage :

3.519	n'ont	pas d'enfant vivant ;
5.704	ont	1 enfant vivant ;
4.836	—	2 —
3.332	—	3 —
2.077	—	4 —
1.200	—	5 —
582	—	6 —
446	—	7 —
		et au-dessus.

(1) 1.021 naissances étrangères sur 7.061 au total.

plus importante dans quelques cantons considérés isolément : 17 p. 100 à Saint-Chamond, 33 p. 100 à Rive-de-Gier, à Rochella-Molière et dans la plaine, à Saint-Romain-le-Puy, où sont installées des verreries.

« Une si forte proportion de naissances étrangères ne manque pas d'être angoissante, malgré la faculté d'absorption attribuée peut-être d'une façon excessive à la population française et elle risque de modifier profondément, en peu d'années, le caractère ethnique et moral d'un trop grand nombre de nos laborieuses cités ⁽¹⁾.

b) La mortalité. — Ces considérations sur les chiffres des naissances ne prennent toute leur valeur que si on les rapproche des chiffres des décès aux mêmes périodes.

Il existe entre les deux séries un parallélisme relatif qui ne se rompt qu'à partir de 1880 environ; alors les courbes se rapprochent, et parfois même celle des décès passe momentanément au-dessus de celle des naissances.

Dans le cadre du département, le taux de la mortalité, qui était en 1804 de 320 pour 10.000 habitants, a commencé par descendre à 285 dans la décade 1821-1830 et 239 en 1841-1845. Il a ensuite tantôt augmenté, tantôt diminué jusqu'en 1880, où il est encore au chiffre de 226. Il a de nouveau baissé sans arrêt jusqu'au chiffre de 175, avant la guerre, puis, à partir de 1920, jusqu'à 150 en 1932.

Jusqu'en 1880 et depuis 1920, cette moyenne est supérieure à la moyenne générale de la France.

Pour l'arrondissement de Saint-Étienne, le coefficient de mortalité s'est longtemps maintenu sensiblement moins élevé. Il était en 1804 de 240 (au lieu de 320); après s'être progressivement abaissé, il est actuellement à son point le plus bas, 150 pour 10.000 habitants, avec des inégalités assez importantes suivant les lieux.

Pour la ville même de Saint-Étienne, la courbe des décès montre, en chiffres absolus, une allure bien plus irrégulière que celle des naissances : les années d'épidémies et de catastrophes industrielles y sont soulignées.

Des causes particulières s'ajoutent, en effet, aux causes générales, qui tendent à augmenter ici la mortalité par rapport aux campagnes ou aux petites villes. Souvent d'abord, les conditions antihygiéniques de l'habitat, l'entassement d'un grand nombre de personnes dans des logements étroits et insalubres : on a

(1) LEBOULANGER, *op. cit.*

depuis longtemps signalé que les quartiers où l'air et la lumière font défaut, où l'encombrement est à son maximum, sont ceux où les maladies sont les plus fréquentes et la mortalité la plus élevée ⁽¹⁾.

En outre, le travail industriel comporte des risques, qui, autrefois, étaient souvent graves. Il y a un demi-siècle, le docteur Fleury avait recherché leur influence et calculé l'âge moyen de la mort pour chacune des trois grandes professions stéphanoises : d'après lui cet âge était alors de 57 ans 4 mois chez les passementiers, 49 ans 2 mois chez les armuriers, 43 ans 11 mois chez les mineurs, et, si l'on faisait abstraction des morts violentes par accidents, 52 ans et 6 mois.

Naturellement les progrès remarquables réalisés dans l'organisation et la réglementation du travail industriel, soit par l'initiative privée, soit par voie législative, ont amélioré dans une mesure considérable la sécurité et l'hygiène à l'atelier ou aux chantiers, et la mortalité résultant de causes professionnelles n'est pas plus élevée — au contraire — que dans une foule d'autres activités ou d'autres régions.

c) **Les excédents de naissances.** — La confrontation des deux séries de chiffres de natalité et de mortalité nous donne la part qui revient, dans l'augmentation de la population, à cette énergie créatrice des habitants.

Dans la ville de Saint-Étienne, les excédents de naissance ont été substantiels pendant tout le ^{xix}^e siècle. Deux années seulement ont présenté un excédent de décès, 1871 à cause des pertes dues à la guerre et de la mobilisation de la plupart des hommes jeunes, et 1887 où il y eut, en plus, 119 décès, attribués en grande partie à une catastrophe minière.

Jusque vers 1870 les gains, calculés par décades, étaient supérieurs à 10 pour 1.000 habitants; dans la suite leur amplitude s'est trouvée réduite pour devenir très faible en 1899.

Il n'en reste pas moins que, par la seule supériorité du nombre des naissances sur le nombre des décès, la ville de Saint-Étienne a gagné de 1801 à 1860, 40.721 habitants; de 1801 à 1880, 56.097 et dans le cours entier du ^{xix}^e siècle, 61.792 habitants; constatation un peu exceptionnelle dans l'histoire des villes industrielles, considérées le plus souvent, et avec trop de raison, comme des dévoreuses d'hommes, dont elles vident leurs environs.

Mais dans le courant du ^{xx}^e siècle la situation s'est modifiée :

(1) Docteur FLEURY, 1900, p. 141. Carte de la mortalité par quartiers.

la physionomie démographique du département, dans son ensemble, s'est, jusqu'à la guerre, sensiblement rapprochée de celle de la France entière, et depuis 1920, le chiffre des naissances est à peu près égal à celui des décès, ou en excédent à peine sensible.

Pour Saint-Étienne même, la décade 1900-1910 se marque par un excédent moyen annuel de 80 décès. Depuis la guerre, la diminution constante de la mortalité, grâce aux efforts qui ont été signalés, et l'accroissement de la natalité dû à la population étrangère ont rétabli la situation : de 1921 à 1930, pour un accroissement de population de 28.900 habitants, l'excédent des naissances a compté pour 2.500 (1).

Quelque minime qu'apparaisse cet apport, l'indication en est précieuse. Encore maintenant, livrées à leurs propres ressources, la ville de Saint-Étienne et sa région industrielle comblent leurs vides et ne se dépeuplent pas.

Mais cette vitalité intense, si importante qu'elle ait parfois été, reste insuffisante à rendre compte de ce prodigieux accroissement de population : il est le fait, aussi et surtout, de l'afflux extérieur.

2. — LES ÉCHANGES DE POPULATION.

L'immigration assure non seulement l'accroissement de la population, mais elle compense aussi les départs vers d'autres pays.

a) Ceux qui partent. — Il est impossible d'évaluer le nombre des habitants de la région industrielle qui, aux différentes époques, l'ont quittée, soit temporairement, soit définitivement.

La statistique de la France indique bien, pour chaque département, le nombre de ses habitants qui sont originaires du département de la Loire. Mais ce renseignement ne saurait présenter une valeur décisive pour l'objet qui nous occupe. La région houillère ne coïncide pas avec le département et, dans ce domaine, se comporte d'une façon toute différente des cantons agricoles ou montagneux. La statistique, en outre, ne tient aucun compte des échanges de population qui se produisent à l'intérieur du département, ni des Stéphanois qui peuvent quitter le territoire français.

Une élite de fortes et belles individualités, soldats, marins,

(1) Depuis la crise les décès sont en léger excédent.

missionnaires, a attaché la gloire de la petite patrie aux terres lointaines, étrangères et coloniales. Des gens appartenant à toutes les classes et à toutes les professions se sont répandus dans tous les coins de France ⁽¹⁾, et en particulier dans toutes nos grandes administrations.

Mais ce sont surtout des techniciens, ingénieurs, personnel de maîtrise, ouvriers, que fournit le pays. L'École des Mines, dont le recrutement est longtemps resté surtout régional, a donné des ingénieurs aux nations les plus diverses et à toutes les contrées industrielles de France; l'Annuaire des Anciens Élèves montre l'étendue glorieuse de leur rayonnement : ils ont organisé en grande partie l'industrie extractive dans nos colonies, l'Indo-Chine particulièrement, et ont joué leur rôle dans les pays de développement récent, surtout Russie, Pologne, Amérique du Sud.

La population ouvrière locale est généralement stable; pourtant dans sa masse une certaine proportion de départs est inévitable. Ils ont lieu surtout lors des crises économiques. Le caractère bon enfant du Stéphanois, son aptitude à s'adapter, lui permettent de s'installer partout. Ses qualités techniques le font souvent rechercher.

Les mineurs vont aux bassins houillers du Centre et du Midi, avec lesquels les échanges de main-d'œuvre sont continuels, sinon de grande ampleur; ils se dirigent plus rarement vers le Nord ou la Lorraine, où l'ambiance est différente.

Les métallurgistes, réputés pour leur habileté professionnelle, forment des groupes denses dans les usines de la région parisienne et du secteur lyonnais : les industries de l'automobile et de l'aviation surtout les ont attirés, ainsi que les arsenaux et les chantiers navals. Lorsque ces usines se sont créées, lorsqu'elles ont eu besoin d'un renfort de main-d'œuvre, elles n'ont pas manqué de le faire savoir dans la région par les annonces des journaux, ou directement dans les ateliers ou les cafés par des recruteurs bien choisis, souvent des émigrés de fraîche date. Parfois l'usine n'est qu'une étape l'esprit débrouillard du Stéphanois, qui, foncièrement est un artisan, ami du travail bien fait, le conduit à fonder une petite boutique, de cycles, d'armes, ou de petite mécanique, où il réussit souvent fort bien.

C'est vers Lyon et les usines textiles régionales que se sont dirigés les ouvriers en soie : les départs ont été nombreux dans

(1) Paris, notamment, en possède un noyau important, qui se groupe en sociétés d'originaires.

les premiers temps de la distribution à domicile de la force électrique; le travail devenant moins pénible et pouvant être effectué par des femmes, les compagnons jusqu'alors occupés par le chef d'atelier familial sont devenus inutiles.

Un autre groupe de partants est constitué par les retraités.

Beaucoup sans doute restent dans la région industrielle; ils y ont leurs habitudes, leurs souvenirs, leurs enfants. Les passementiers, par exemple, restent volontiers avec eux : ils sont souvent propriétaires de leur maison, assez grande pour deux ménages; ils s'y rendent utiles soit en surveillant le métier, soit en s'occupant du jardinet ou du lopin de terre qui entoure la maison.

Mais pour les autres corps de métier la situation est différente : mineurs, ouvriers d'usines ou de manufactures ont été, pour la plupart, locataires pendant toute leur vie dans un logement souvent peu confortable et qui devient cher. Leurs enfants habitent parfois dans la même ville, mais pas sous le même toit; comme ils n'ont pas leur travail à la maison, les vieux ne peuvent guère leur rendre de services directs. D'un autre point de vue, leur retraite, souvent légère pour continuer à vivre en ville, est suffisante pour la campagne. Aussi, beaucoup parmi ceux qui ont conservé des attaches dans le village de leur jeunesse, aiment à venir s'y réfugier, et ce fait devient plus fréquent à mesure que l'existence devient plus chère et les communications plus faciles.

Il est naturellement impossible de chiffrer l'importance de ces courants, qui doivent varier, d'ailleurs, avec les époques et les conditions économiques.

b) Ceux qui arrivent. — La venue incessante de nouvelles figures compense tous les départs.

Le mouvement a été très anciennement reconnu. Dès le ^{xvii}^e siècle l'abbé Chapelon signale le départ massif pour Saint-Étienne des paysans du Vivarais, du Velay et du Haut-Forez et il s'en inquiète. Tous les écrivains locaux en ont été frappés comme lui. Messance a noté pour certaines paroisses de l'Élection de Saint-Étienne les migrations vers le chef-lieu.

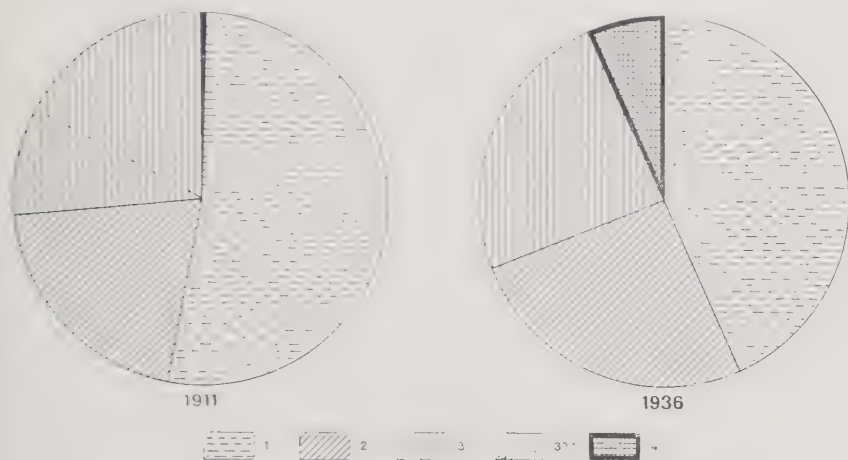
Pour le ^{xix}^e et le ^{xx}^e siècles, la documentation est plus précise et l'indication, à partir de 1891, du lieu de naissance dans les feuilles de recensement permet d'arriver à des comparaisons mieux fondées.

On a rassemblé les résultats relatifs à Saint-Étienne pour les recensements antérieurs à la Grande Guerre ⁽¹⁾. En raison de

(1) Docteur FLEURY, *Compte rendu des travaux du Bureau municipal d'Hygiène*.

l'importance de la ville et de la variété infinie de son activité, ils sont caractéristiques de la physionomie régionale. On relève peu de changements dans l'allure des apports extérieurs d'un lustre à l'autre, et le recensement de 1911 peut servir de base.

Voici ses résultats :



Origine de la population de Saint-Etienne.

1. — Nés dans la commune de Saint-Etienne;
2. — Nés dans une autre commune du département;
3. — Nés dans un autre département;
- 3 bis. — Nés dans le département de la Haute-Loire (1911);
4. — Etrangers.

Population totale en 1911	148.778 habitants
Habitants nés en France ou dans les colonies ...	147.095 —

dont :

Nés dans la commune de Saint-Étienne...	78.304	soit	52,63 p. 100
Dans une autre commune du département.	29.890	—	20,09 —
Dans un autre département	38.901	—	26,15 —
Etrangers	1.683		

Les résultats du recensement de 1936 peuvent se comparer à eux :

Population ayant fourni des renseignements suffisamment précis sur le lieu de naissance	186.326 habitants
Habitants nés en France ou dans les colonies	174.180 —

dont :

Nés dans la commune de Saint-Étienne..	80.380	soit	43,14 p. 100
Nés dans une autre commune du département	48.616	—	26,09 —
Nés dans un autre département	45.186	—	24,25 —
Etrangers	12.144	—	6,52 —

Ainsi plus de la moitié de la population d'avant-guerre est née à Saint-Étienne même, et la diminution qui se marque en 1936 dans cette proportion, correspond à la période déficitaire en naissances que nous avons signalée et qui s'est terminée en 1920. Il y a tout lieu de croire que le chiffre de 50 p. 100 puisse être retrouvé.

En compensation partielle s'affirme un accroissement de la proportion des habitants nés dans les autres communes de la Loire, cette proportion passe de 20 à 26 p. 100; ainsi 72 p. 100 en 1911, 69 p. 100 en 1936 ont leur origine dans le pays même, et encore ne fait-on pas état des originaires de la Haute-Loire, qui est aux portes du bassin houiller.

Abstraction faite des étrangers, dont l'étude sera entreprise plus loin, les autres habitants proviennent de tous les départements français. Ce fait, dans son ampleur, est sans doute propre dans la région entière à la seule ville de Saint-Étienne qui, dans ses professions libérales, dans ses administrations, dans sa garnison, est susceptible de recevoir les apports des contrées les plus reculées.

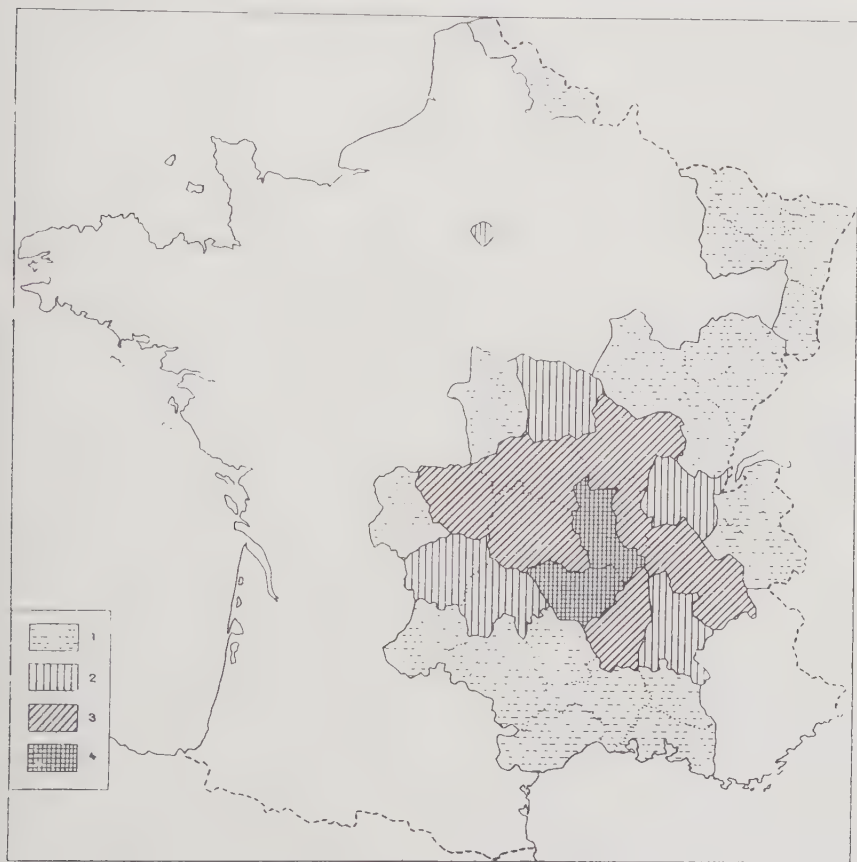
Si l'on figure sur une carte les départements qui ont fourni plus de 100 habitants recensés en 1911 à Saint-Étienne, rares sont les départements éloignés. La Seine, les Bouches-du-Rhône, en raison de leurs grandes villes, envoient ici comme dans toute la France, fonctionnaires, soldats, ouvriers et les pupilles de l'Assistance publique. Le contingent du Nord et de Meurthe-et-Moselle s'explique par les similitudes des industries.

Mais la presque totalité des immigrants provient d'une zone compacte de départements, dont la Loire occupe le centre et qui s'étend sur le Massif Central, la Bourgogne, la Franche-Comté, le Dauphiné. Les plus lointains fournissent un moindre contingent : l'émigration vers Saint-Étienne apparaît ainsi, et c'est normal, comme étant en raison inverse de l'éloignement.

Le *Rhône* vient naturellement en très bonne place, à cause de sa proximité, de l'importance de Lyon, des communications faciles, des rapports étroits entre ses genres d'activité et ceux de la Loire, source de relations personnelles. L'Ain, l'Isère, la Drôme ont des industries textiles similaires.

Mais les apports les plus massifs viennent des régions montagneuses du Plateau Central : elles ont fourni près de 80 p. 100 des individus nés hors de la Loire : les petits bassins houillers et métallurgiques de Saône-et-Loire, de l'Allier, du Gard, de l'Hérault, de l'Aveyron ont envoyé des spécialistes. La Creuse,

le Cantal, la Corrèze, des ouvriers du bâtiment, maçons et terrassiers; les montagnes du Puy-de-Dôme, de l'Ardèche, de la Haute-Loire, avec quelques ouvriers qualifiés en petite métal-



Origine de la population de Saint-Etienne.

Départements ayant fourni en 1911 :

1. — De 100 à 500 habitants;
2. — De 500 à 1.000 habitants;
3. — Au-dessus de 1.000 habitants;
4. — Loire et Haute-Loire.

lurgie ou dans le textile, des bataillons de manœuvres ou d'ouvriers non qualifiés. Notons aussi le très grand nombre de femmes ou de jeunes filles qui viennent de ces régions.

C'est surtout la *Haute-Loire* qui est la grande pourvoyeuse. En 1911, ses originaires comptaient pour 9 p. 100 dans la popu-

lation totale de Saint-Étienne, 33 p. 100 dans la population immigrée et cette proportion est certainement plus importante dans la vallée de l'Ondaine. Rien n'est plus normal si l'on considère la proximité du Velay, aux confins mêmes du bassin houiller, la direction des courants de circulation, la permanence des échanges, les conditions de l'existence, en particulier dans la région montagneuse qui domine au sud la vallée industrielle et qui est proprement son prolongement.

Ainsi en 1911, plus de 80 p. 100 de la population de Saint-Étienne est d'une origine qu'on peut qualifier de locale, et en 1936 cette proportion n'a sans doute pas varié dans une large mesure.

Nous nous trouvons là en présence d'un élément capital dans la vie actuelle et dans l'avenir de la région. Ses habitants, sa main-d'œuvre sont intimement enracinés à leur terroir et présentent une stabilité qu'on chercherait en vain avec cette ampleur dans la population d'une foule de grandes villes ou de grandes régions industrielles. Leur origine commune leur confère une grande homogénéité, dans leurs défauts comme dans leurs qualités, qui, dans le domaine technique l'emportent et de beaucoup. La continuité des courants d'immigration ⁽¹⁾, l'attrait permanent exercé sur les habitants prolifiques de ces campagnes voisines par ceux des leurs qui sont installés dans le bassin industriel et qui y réussissent, assurent pour l'avenir une alimentation régulière et sans surprise aux activités diverses des pays stéphanois.

c) **La population étrangère** ⁽²⁾. — Comme dans toutes les régions françaises de forte population et d'industries développées, une proportion importante des habitants est constituée par des étrangers.

On perçoit leur influence déjà dans le paysage humain : les agglomérations ouvrières résonnent d'accents et de langues qui ne sont pas les nôtres, portent des affiches et des enseignes en caractères étrangers variés. Les jours de fête, des hommes et des femmes arborent leurs vêtements nationaux. Dans certains quartiers et dans les cités ouvrières spécialement construites pour eux, le nombre des enfants et leurs physionomies constituent une originalité sur notre sol.

	1891	1901	1911
(1) Apports de la Haute-Loire :	11.361	12.792	13.104
(2) Voir MAUCO, <i>les Étrangers en France</i> .			

Les étrangers n'ont été recensés qu'à partir du dénombrement de 1851; auparavant il en existait, certes, mais en moins grande quantité et ils n'étaient pas comptés à part de la population française.

En 1851, on en a dénombré dans le département de la Loire tout entier 1.063, soit 22 pour 10.000 habitants. Leur effectif s'est accru jusqu'en 1876, où il atteignait 4.731. Puis, après des fluctuations dans les deux sens, où les points extrêmes sont marqués par les chiffres de 2.795 et 6.294, il était de 5.287 en 1911.

Depuis la guerre, leur nombre et leur proportion dans la population se sont multipliés : 18.961 en 1921, soit 298 pour 10.000 habitants, 34.038 en 1926, 38.953 et 586 pour 10.000, chiffres maxima, en 1931, pour se replier à 31.121 en 1936, soit 478 pour 10.000 habitants. Dans l'arrondissement industriel de Saint-Étienne, où leur contingent est de beaucoup le plus compact, il était en 1931 de 32.267, soit 896 pour 10.000 habitants, et en 1936, 25.988, soit encore un taux de 672.

La guerre a marqué, comme partout, un changement dans l'importance de cette immigration, son aspect et ses caractères.

1. — L'IMMIGRATION ANCIENNE. La présence d'étrangers dans le bassin de Saint-Étienne est signalée depuis des époques lointaines. Les immigrants d'alors étaient surtout d'habiles techniciens, peu nombreux, qui venaient dans la région pour y fabriquer des articles nouveaux, y importer des procédés ignorés et faire l'éducation professionnelle de la main-d'œuvre locale, alors surabondante. Le mouvement recevait tous les encouragements des Pouvoirs publics.

Ainsi, grâce au voisinage de Lyon, déjà cosmopolite, et à la proximité de l'Italie, de nombreux Italiens étaient arrivés dès le ^{xvi}^e siècle : Gayotti et sa famille avaient introduit le moulinage de la soie, les Capponi, les Gadagne et autres banquiers florentins de Lyon avaient acheté des propriétés dans la région. Ainsi encore, pour l'exploitation des mines métalliques du Forez, l'Allemand Blumenstein avait obtenu en 1728 un privilège exclusif et favorisait la venue de ses compatriotes. L'Anglais Jackson, apportant les procédés de métallurgie au coke, venait accompagné de sa nombreuse famille et de plusieurs compagnons. De même Beaunier, Bessy, Jars, avaient ramené de leurs voyages en Angleterre et dans les pays allemands des ouvriers habiles dans le travail du métal et du verre.

Leur arrivée était irrégulière, inorganisée; les uns quittaient

notre pays après un séjour de quelques années; d'autres s'y fixaient et se fondaient assez vite dans la population française. Leur petit nombre rendait très facile leur assimilation; elle fut rapide surtout pour les Italiens, qui présentaient avec les habitants de grandes analogies de tempérament, de langage, de genre de vie. Les noms se francisèrent, Gayotti devint Gayot. De même aussi les enfants de Jackson entrèrent par leur mariage dans des familles régionales.

Le développement des industries et des villes dans le cours du xix^e siècle attire un contingent rapidement croissant, toujours constitué par des ouvriers qualifiés, dans la métallurgie ⁽¹⁾, ou la verrerie, le bâtiment ou le vêtement. L'immigration, restée libre d'abord, est organisée depuis 1906, mais sa composition varie peu et la répartition par pays d'origine en 1911 en donne bien l'aspect.

Les étrangers ne sont encore que 8 pour 1.000 habitants; leur presque totalité appartient à un petit nombre de nationalités. Les Italiens ont la plus forte proportion, 65 p. 100, à cause de la proximité de la frontière et de la prospérité qui règne dans les industries du bâtiment et du vêtement. Puis viennent les Suisses, 10 p. 100; les Allemands 7 p. 100; les Espagnols 7 p. 100; les Belges 3; les Grecs 2; les Russes et les Britanniques 1 p. 100.

2. — L'IMMIGRATION DEPUIS LA GUERRE. Au xx^e siècle et surtout depuis la guerre, l'immigration devient massive : elle est constituée toujours par de la main-d'œuvre, mais une main-d'œuvre non qualifiée pour la plus grande partie, et sa composition par nationalité est différente.

Les causes. — On en sait la raison ⁽²⁾ : l'activité accrue des industries existantes, les reconstructions à effectuer dans tous les domaines à la suite de la guerre, réclament un effectif multiplié d'ouvriers. Alors que les énormes pertes d'hommes adultes ont créé un déséquilibre dangereux, l'afflux des campagnes vers les villes subit un ralentissement et ne suffit plus à pourvoir aux besoins normaux. Par un mouvement de montée sociale bien connu, la main-d'œuvre française se tourne vers les travaux les plus faciles et les mieux rémunérés, se spécialise dans les rôles

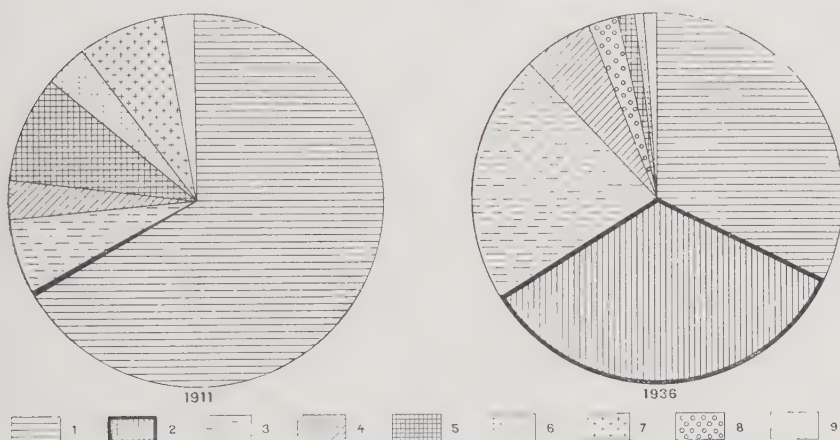
(1) Par exemple en 1891, 38 Norvégiens viennent exploiter une industrie nouvelle dans la région, celle des clous à ferrer les chevaux.

(2) Voir Mauco, *les Étrangers en France*.

de cadres. Il en résulte un appel massif, réglementé par des contrats et des traités, aux pays où la population ouvrière est surabondante et en chômage.

Le résultat s'en traduit dans l'effectif des étrangers dans l'arrondissement industriel de Saint-Étienne: il a sextuplé et passe à 32.262 en 1926, pour revenir à 26.000 en 1931 et 1936.

Les nationalités. — Un changement profond s'opère dans la répartition des nationalités. En 1911, les Italiens fournissaient les



Répartition des nationalités dans la population étrangère :

- | | |
|-----------------|-----------------|
| 1. — Italiens; | 6. — Belges; |
| 2. — Slaves; | 7. — Allemands; |
| 3. — Ibériques; | 8. — Marocains; |
| 4. — Orientaux; | 9. — Divers. |
| 5. — Suisses; | |

2/3 et la plus grande partie du reste était en provenance des pays limitrophes : Allemagne, Belgique, Suisse, Espagne (fig.).

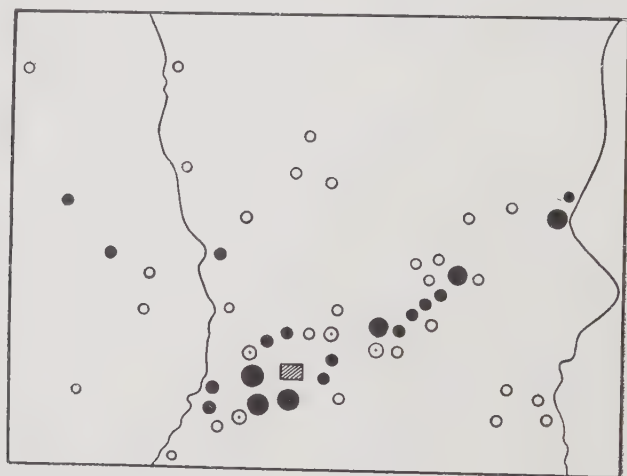
En 1936, trois groupes d'importance comparable forment la plus grande partie de l'ensemble.

Les Italiens sont 10.379 et comptent environ pour 33 p. 100; ils gardent encore la première place, mais ont perdu beaucoup de leur supériorité relative.

Le groupe slave suit de très près, avec une proportion de 32 p. 100 dans le total et un chiffre de 9.790 ressortissants, surtout Polonais (8.875); les Tchécoslovaques (350); les Yougoslaves (300) et les Russes émigrés (250) complètent le total.

Le groupe ibérique, avec 5.444 Espagnols et 738 Portugais, représente environ 17 p. 100. Puis viennent les Orientaux (7 p. 100)

1.243 Arméniens et 725 Grecs; les Marocains, qui étaient 4.727 en 1926 et sont tombés à 953 (6 p. 100) en 1936; enfin, seulement 580 Suisses et 333 Belges; il y a très peu d'Asiatiques et d'Américains.



○ 1 ● 2 ○ 3 ● 4 ■ 5

Population étrangère dans la région stéphanoise :

1. — De	20 à	100 étrangers dans la commune.	—	—
2. — De	100 à	500	—	—
3. — De	500 à	1.000	—	—
4. — De	1.000 à	10.000	—	—
5. — Plus de	10.000	—	—	—

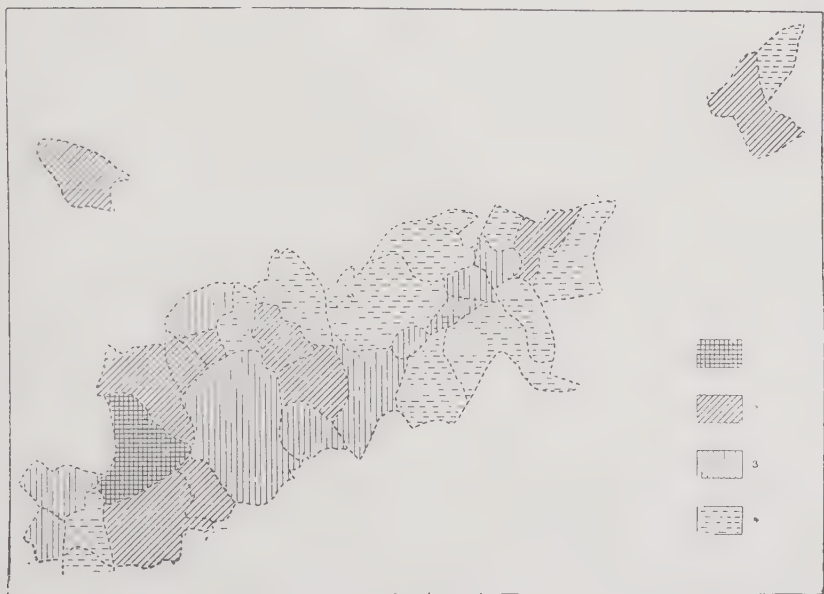
La physionomie s'est donc complètement transformée par l'afflux massif des Slaves, surtout Polonais, qui ont pris une place importante, occupée autrefois par les Italiens, — et par la résorption presque complète des éléments germaniques.

La localisation. — Il existe, comme partout, des individus dispersés ou de petits groupes dans quelques villes de la plaine, mais la presque totalité des étrangers est recensée dans les communes les plus industrielles du bassin houiller (fig.).

Ils sont au nombre de 4.500 dans la vallée du Gier, de plus de 7.000 dans la vallée de l'Ondaine et le plateau de Roche-la-Molière, et de 13.500 dans le canton de Saint-Étienne.

En chiffres absolus, les villes les plus abondamment pourvues se classent de la manière suivante :

Saint-Étienne.....	12.209
Givors	2.593
Roche-la-Molière	2.184
Le Chambon	1.706
Rive-de-Gier.....	1.567
La Ricamarie	1.381
Saint-Chamond	1.043
Firminy.....	761
Saint-Genest-l'Erpt....	582
Izieu	530
La Talaudière	518 ⁽¹⁾



Proportion des étrangers dans la population totale du bassin houiller.

1. — 25 p. 100 de la population totale.
2. — 10 à 20 p. 100 de la population totale.
3. — 5 à 10 p. 100 de la population totale.
4. — Moins de 5 p. 100 de la population totale.

La proportion dans la population totale est de 67 p. 1.000 pour l'arrondissement tout entier; mais la répartition est assez variable et certaines communes ont une proportion beaucoup plus grande, Roche-la-Molière 25 p. 100; Givors 19 p. 100;

(1) Viennent ensuite : Saint-Jean-Bonnefonds 401, Terrenoire 386, Lorette 346, Unieux 332, Villars 295, Saint-Priest 260, l'Horme 212, Fraisses 195, La Grand' Croix 179, Saint-Julien 134.

la Talaudière 15 p. 100; Saint-Genest-l'Erpt, la Ricamarie 14 p. 100 (fig.).

Les professions exercées. — Cette localisation est, on le voit, en relations directes avec les professions exercées. Les groupements massifs d'étrangers se trouvent surtout dans les communes d'industrie houillère, chimique, verrière, métallurgique où ils assument les travaux rudes, salissants et simples qui n'exigent pas une formation technique préalable.

Ce sont les mines qui en occupent le plus grand nombre : 6.971 en 1930, 6.148 en 1931 et encore 4.778 en 1935, soit respectivement une proportion de 31,5, 29,7 et 37,5 p. 100 du personnel inscrit. Ils constituaient 37 p. 100 des ouvriers du fond aux houillères de Saint-Étienne et 28 p. 100 à Roche-la-Molière. Les Polonais comptent pour la moitié environ, puis viennent Marocains, Italiens, Espagnols, Grecs et Portugais. Les Polonais et les Marocains constituent une très bonne main-d'œuvre qui s'est fort bien adaptée aux conditions de gisement et de travail et se montre disciplinée, les Méditerranéens n'ont pas une valeur comparable.

Les industries chimiques en employaient naguère encore une forte proportion; soit les industries dont le charbon fournit la matière première (cokeries et traitement des sous-produits), soit les usines de soie artificielle d'Izieux et les teintureries. La crise a amené une résorption importante.

La verrerie les a utilisés depuis longtemps et Rive-de-Gier en comptait très anciennement jusqu'à 60 p. 100, installés dans le pays. Aujourd'hui ils forment la moitié de l'effectif dans toutes les verreries de la Loire, les manœuvres, astreints aux travaux pénibles et salissants sont surtout des Italiens et des Espagnols; quelques ouvriers qualifiés viennent de Belgique et de Tchécoslovaquie.

Dans la métallurgie, le nombre et la proportion des étrangers sont beaucoup moins forts. Bien différente des industries qui élaborent de puissants tonnages de minerai, dans l'Est par exemple, la métallurgie de la Loire est surtout de la mécanique, qui exige moins de force que d'habileté, d'intelligence, de délicatesse dans l'exécution; le travail n'y a pas un caractère rebutant, les salaires sont assez rémunérateurs. Les étrangers effectuent les travaux de manœuvres, seulement dans les entreprises importantes. C'est dans cette branche surtout que la crise a produit une diminution sensible; les cantons de Rive-de-Gier et de Firminy, surtout métallurgiques, ont subi un déchet bien

plus important et de grandes usines, qui occupaient, en 1926, 18 p. 100 d'étrangers n'en ont pratiquement plus aujourd'hui.

Naturellement, il existe dans la région comme partout et surtout dans les villes une certaine population d'étrangers en dehors de l'industrie. Ils exercent les petits métiers, notamment les Italiens dans les professions du bâtiment et du vêtement, les Espagnols dans le commerce des fruits et des primeurs. Ils y réussissent généralement, parce qu'ils sont très travailleurs, qu'ils ont un grand pouvoir d'épargne, et nombre d'entre eux sont parvenus à de belles situations.

Les caractères démographiques. — Au 31 décembre 1935, l'effectif de la population étrangère comprenait 13.834 hommes, 7.541 femmes et 9.814 enfants. C'est dire que la population des étrangers qui vivent en famille, soit qu'ils aient immigré ainsi ⁽¹⁾, soit qu'ils aient fondé un foyer depuis leur arrivée en France, est très importante.

Cette proportion est sensiblement la même pour toutes les nationalités, à l'exception pourtant des Russes et des Nord-Africains, qui, eux, sont à peu près tous célibataires.

Cette composition familiale de la population est une garantie de stabilité, très appréciée des industriels. Elle comporte en retour, de la part des entreprises, des obligations parfois très onéreuses. C'est ainsi qu'elles ont dû participer parfois pour 60 p. 100 aux frais de voyage et qu'elles ont été amenées à s'occuper du logement et de tous les services motivés par cette concentration de population : ravitaillement, voirie, soins médicaux, distractions. Pour les houillères, par exemple, ces dépenses sont comparables aux frais de percement des puits et d'outillage du sous-sol.

Entre 1929 et 1935, l'effectif des étrangers s'est réduit de 5.500 unités, soit dans une proportion de 15 p. 100. En réalité, le nombre des départs, qui portent surtout sur les célibataires, a été plus élevé, car le chiffre des enfants nés entre ces deux dates est très important ⁽²⁾. Cette population, on l'a vu, est composée d'éléments jeunes et prolifiques et sa fécondité est le double de celle des Français.

(1) L'Administration exige pour autoriser les demandes de main-d'œuvre de certaines nationalités que la proportion d'ouvriers venant avec leurs familles ou d'ouvriers mariés et susceptibles d'être rejoints par les leurs, soit au moins égale à 25 p. 100.

(2) Au recensement de 1931, 3.216 étrangers habitant dans la Loire y étaient nés.

CHAPITRE III

LES VILLES

Le département de la Loire, considéré dans son ensemble, a 58 p. 100 de ses habitants comptés dans la population urbaine et se classe au 8^e rang des départements français. Pour la région économique de Saint-Étienne, cette proportion s'élève à 70 p. 100, et dans le bassin houiller, elle atteint presque 100 p. 100; 330.000 individus, soit 55 p. 100, sont réunis dans 15 villes de plus de 5.000 habitants et l'une d'elles rassemble à elle seule le tiers du chiffre total.

Cette ampleur du peuplement urbain apparaît comme assez récente. Au recensement de 1806, dans la région considérée, la population urbaine comptait pour 20 p. 100 dans le total; une vingtaine de communes seulement avaient plus de 2.000 habitants et 6 en abritaient plus de 5.000; compte tenu des écarts, on avait l'impression, à quelques exceptions près, de bourgades plutôt que de villes.

La cause de cette transformation est le développement de la grande industrie.

1. — LEUR SITUATION GÉOGRAPHIQUE.

Elle apparaît déjà dans la localisation des villes. Aux époques anciennes, leur zone d'élection est la plaine du Forez. C'est là qu'elles rencontrent, dans un cercle d'environs très étendus qui les nourrissent de leur sève, les conditions jugées les plus favorables.

Les Romains recherchent surtout la situation centrale, avantageuse au commerce et à l'administration. Leur capitale est Feurs, commandant le passage de la Loire, à la grande croisée des routes du Forez; les découvertes des fouilles nous disent toute son importance. D'autres agglomérations, luxueuses sans nul doute, étaient nées près des sources thermales, peut-être Saint-Galmier, certainement Moingt.

Au Moyen Age c'est le souci de défense qui devient primordial. Auguste Bernard a relevé en Forez l'existence au ^{xiv}^e siècle de 40 villes closes et d'autant de bourgades ⁽¹⁾; mais si nous nous reportons aux dessins qu'en a fidèlement tracés un siècle plus tard Guillaume Revel dans son Armorial du Forez ⁽²⁾, la définition de la ville à cette époque diffère sensiblement de la nôtre : le critérium paraît en être alors son enceinte, mais à l'intérieur ne vit, la plupart du temps, qu'une population peu nombreuse et s'occupant surtout aux travaux de la terre. Toutes sont fortement situées et Montbrison, solidement adossée aux monts du Forez sur une butte idéale pour la défense, devient la capitale du pays.

Au ^{xvi}^e siècle, les auteurs signalent à chaque instant les 13 villes du Forez : c'étaient, mises à part celles du Roannais, les vieilles villes féodales, postées aux passages importants sur la Loire (Feurs, Saint-Rambert), au débouché des vallées dans la plaine (Montbrison, Sury-le-Comtal, Boen, Saint-Galmier), ou à la tête de ces vallées (Cervières, Saint-Bonnet), ainsi que Bourg-Argental, au sud du Pilat.

Mais à côté d'elles apparaît Saint-Étienne; les conditions économiques affirment dès lors leur prépondérance. Il faudrait ajouter à la liste Saint-Chamond et Rive-de-Gier, qui sont, elles aussi, villes fortes et cités industrielles, mais situées en Lyonnais. C'est dans cette catégorie d'agglomérations que, maintenant, va fermenter la vie et se hâter la croissance.

Avec les progrès des grandes industries et l'importance conférée à la houille, l'axe du développement urbain se déplace. Les villes anciennes se figent et toute la vigueur passe aux villes du charbon : elles poussent vite et simultanément, groupées, jointives, de taille différente, mais conservant toutes un air de famille, comme après une pluie d'été, une colonie de champignons sur un terreau propice.

Aujourd'hui, deux seulement des villes de plus de 5.000 habi-

(1) A. BERNARD, *Histoire du Forez*.

(2) Bibl. Nat. Coll. Gagnières. N° 2.896.

tants sont en dehors du bassin minier, et ne réunissent pas ensemble 15.000 âmes; toutes les autres vivent de l'industrie et en comptent plus de 300.000.

2. — LES VILLES ANCIENNES.

L'évolution est bien connue, elle a été signalée dans toutes les régions industrielles, houillères particulièrement, et le contraste a été maintes fois décrit, qui oppose les deux types d'agglomérations. L'exemple classique est fourni par le rapprochement des villes historiques de la Old Merry England et des cités manufacturières de la Black Country ⁽¹⁾. Sur une échelle moins grandiose, les mêmes différences existent ici.

Montbrison, avec ses 8.000 habitants, est le type de ces villes anciennes, paisibles et propres, souvent coquettes, fières de leur passé lointain. « Les anciens comtes de Forez en ont fait leur plus ordinaire séjour et ont tellement mis en elle leur complaisance, qu'ils l'ont rendue la principale, la capitale et la maîtresse ville de leur comté. Elle est devenue la Cour du pays forézien, le lieu des Assemblées générales de ses trois États, le siège de ce Chapitre insigne, d'où sont sortis tant de prélats, archevêques, évêques, comtes de Saint-Jean de Lyon ⁽²⁾. »

À la faveur dont l'avaient honorée les comtes de Forez, les ducs de Bourbon et leurs femmes, à l'éclat qui rejaillissait sur la ville de ces résidences princières, succéda l'avantage d'être au xvi^e siècle le siège d'un baillage du roi, puis, pour un temps, d'une préfecture, c'est-à-dire un chef-lieu administratif et judiciaire de province, au lieu d'une capitale. De sa gloire et de ses fonctions, elle conserve un bel ensemble de monuments, sa collégiale du xiii^e siècle, la salle si curieuse de la Diana avec ses mille blasons, son Palais de Justice comme toutes les préfectures de Napoléon, les hôtels parfois solennels de son ancienne aristocratie et de ses robins.

« Les tribunaux et les bureaux étaient ses industries. » Loin des routes importantes, longtemps à l'écart des chemins de fer, bien que préfecture, elle est restée longtemps étrangère au commerce et aux manufactures. « Ce n'est pas là, d'ailleurs, le génie du pays ⁽³⁾. » Aussi sa vie s'écoule-t-elle égale et paisible, somnolente, troublée seulement par ses conflits avec Saint-Étienne pour la

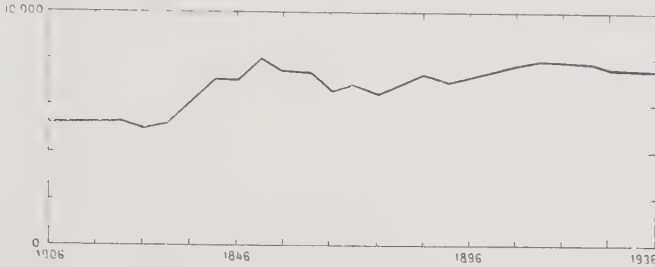
(1) DEMANGEON, *les Îles britanniques*.

(2) LA MURE, *Histoire ecclésiastique du diocèse de Lyon*, 1678.

(3) SONYER DU LAC, 1781.

primauté administrative, et la courbe de sa population ne marque aucune précipitation (fig.).

Mais l'activité renaît. En outre de ses marchés et de ses foires, toujours abondamment achalandés, l'industrie vient y essaimer :



Population de Montbrison, ville de la plaine.

elle y traite les ressources agricoles de la plaine, dans ses minoteries, ses féculeries, sa fabrique de chapeaux de paille, mais aussi elle procède des travaux de Saint-Étienne; la métallurgie y est représentée par des ateliers de décolletage, des fabriques d'outils, de fermetures métalliques et des constructions mécaniques venues de Saint-Chamond; le textile y possède des fabriques de soieries et de rubans, de bas et de bonneterie. La ville se développe à nouveau, et, s'éloignant de son site primitif de défense ⁽¹⁾, pousse ses usines et ses quartiers tout neufs vers la ligne du chemin de fer. Cette activité fixe la population, maintient sur place une main-d'œuvre de qualité, précieux élément pour la décentralisation des grandes industries.

3. — LES VILLES INDUSTRIELLES.

Le bassin houiller possédait une vocation urbaine. Tout s'y combinait pour y réunir les hommes : la nature du carrefour et la circulation facile entre deux grands fleuves, un réseau de vallées pénétrant au cœur des campagnes voisines, l'excellence des conditions déterminantes de l'industrie, la commodité des emplacements largement déblayés par l'érosion, l'abondance sur place ou dans les environs immédiats des matériaux de construction, granit, gneiss, grès houiller pour la pierre de taille, chaux, sable, argile de la plaine, bois des montagnes voisines, plus tard fer,

(1) Sur l'emplacement des anciens fossés ont été créés de larges boulevards plantés de deux rangées d'arbres qui font à la ville une agréable ceinture de verdure.

sans compter les facilités d'approvisionnement de toutes sortes dans la région.

La route a exercé d'abord son influence. Toutes les villes actuelles sont situées au fond des vallées, quelques-unes ont existé et prospéré même avant l'exploitation minière et leur origine remonte au moyen âge. Comme partout, le souci de défense a été déterminant dans le choix du site, et Rive-de-Gier, Saint-Chamond ont eu comme embryon un château-fort assis sur une butte du terrain houiller et commandant la vallée. Une étoile de chemins secondaires s'en éloignait pour rayonner sur les plateaux voisins, ou pour gagner, par les vallées affluentes, les cols du Pilat et du Lyonnais. Les relations faciles avec le voisinage en ont fait des lieux d'échanges avant l'éclosion de toute fonction industrielle.

Mais c'est l'exploitation de la houille et le développement des industries qu'elle alimente et à qui elle fournit la force motrice, qui explique leur évolution dans sa phase moderne, ainsi que la naissance et la floraison des autres villes. On en a vu les caractères et les étapes dans le chapitre précédent.

Les courbes de population depuis 1806, montrent entre elles des différences importantes dans l'évolution et dans les possibilités d'avenir. Rive-de-Gier bénéficiait au début du XIX^e siècle, avec ses 5.000 habitants, d'une avance sérieuse, de fraîche date d'ailleurs : c'était l'effet du canal de Givors et de l'exploitation intensive des mines. Ces deux avantages ont disparu et depuis le milieu du siècle la décroissance se poursuit, lente, mais continue. Le renouveau peut venir de l'aménagement des transports (fig.).

A Saint-Chamond, l'allure est différente. Si la courbe de la ville elle-même, après un essor brillant, ne fait que se maintenir depuis 60 ans, la cause en est dans l'exiguïté du territoire communal — moins de 150 ha. — qui est saturé d'habitants puisque la densité y atteint 10.000 au kilomètre carré. Mais si l'on considère l'agglomération compacte dont elle occupe le cœur, on en voit la population s'accroître régulièrement de 11.000 en 1806 à 23.000 en 1866 et s'approcher aujourd'hui de 40.000 : phénomène classique dans les grandes villes, où le centre reste stationnaire et parfois même décline, tandis que l'extension s'opère dans les faubourgs. Ce secteur de la vallée du Gier est animé d'une puissante vitalité, reposant sur des éléments solides et un complexe d'industries complémentaires bien adaptées et bien conduites (fig.).

Dans la vallée de l'Ondaine, il n'existait en 1806 que des bourgs.



1. — FEURS, CAPITALE ROMAINE (Cliché du Service géographique de l'Armée).

A gauche, lit de la Loire, bancs de sable.

La grande croisée du Forez : route bleue de Paris à Nice, route de Lyon à Bordeaux.

Plan globulaire de la vieille ville.

Attraction à l'est vers la voie ferrée. Large avenue de la Gare, bordée d'arbres.

Au-dessous, quartier industriel récent; au delà du chemin de fer, quartiers en formation.

A gauche, hippodrome, la région est un centre d'élevage du cheval de selle.

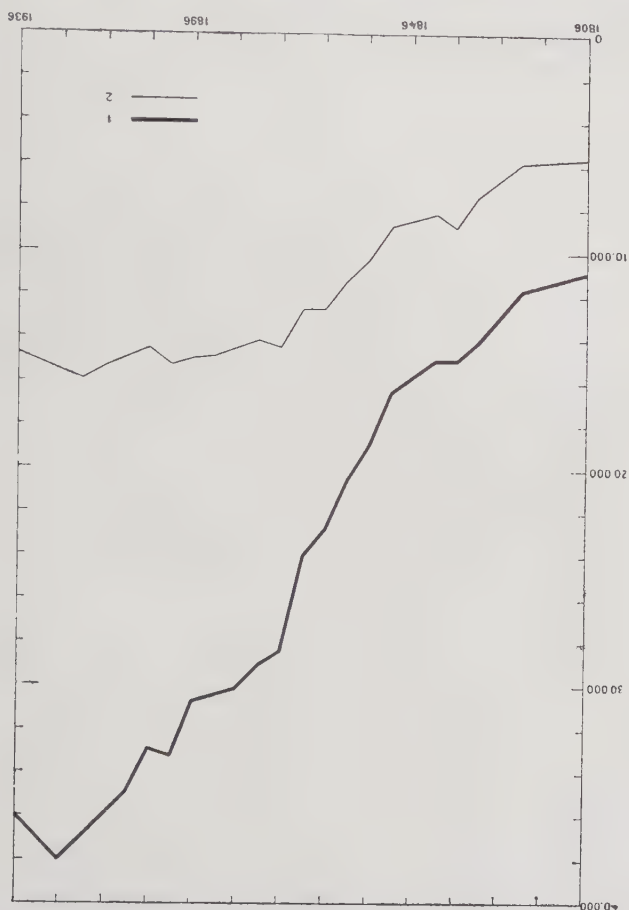


2. — MONTBRISON, CAPITALE FÉODALE (Cliché du Service géographique de l'Armée).

Château du moyen âge sur la butte. Encinte de remparts, aujourd'hui boulevard circulaire.

Faubourgs. Attraction vers la voie ferrée. Usines modernes près du chemin de fer.

Ils ont grandi rapidement et sans aucune défaillance; la principale agglomération est Firminy, qui a abrité 40.000 âmes pendant la guerre, en renferme 20.000 aujourd'hui dans ses limites



Population dans la commune (2) et dans l'agglomération (1) de Saint-Chamond.

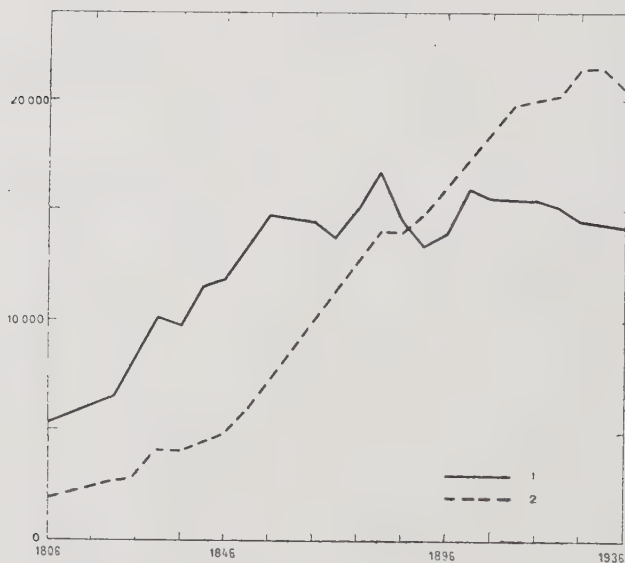
municipales et dépasse 30.000 avec ses faubourgs, qui ne font qu'un avec elle. Le Chambon-Feugerolles et La Ricamarie présentent les mêmes caractères. Là encore la richesse reconnue du sous-sol et les bases puissantes de la métallurgie actuelle sont les meilleures garanties de l'avenir (fig.).

On a souvent décrit, parfois avec un excès de couleurs sombres,

l'aspect de ces villes que l'industrie enveloppe d'une même brume fumeuse.

Leur plan est déterminé par le profil de la vallée : on les voit s'étirer le long de la rivière et de la route nationale qui constitue leur artère axiale, souvent bien étroite.

La topographie de Rive-de-Gier est caractéristique : la ville



Population de Rive-de-Gier et de Firminy

1. — Rive-de-Gier; 2. --- Firminy.

s'épanouit dans deux petits bassins séparés par un étranglement rocheux; la place est si mesurée dans la partie centrale, que le chemin de fer passe en tunnel sous l'éperon, avec une gare de chaque côté, et que le pied des maisons borde directement la rivière sans la moindre largeur de quai.

Dans la partie supérieure de la vallée, la plus grande ampleur des plateaux offre à Saint-Chamond un emplacement plus harmonieux et l'agglomération, de forme encore linéaire à l'Horme, prend une allure globulaire dans la partie centrale.

Les monuments qui font la gloire des villes anciennes sont rares ici et presque tous utilitaires, hôtels de ville, écoles, hôpitaux, d'architecture banale, avec quelques statues qui rappellent le souvenir des fondateurs d'industries ou d'une célébrité locale. Seule, Saint-Chamond possède ses églises du ^{xvi}^e siècle, son

hôtel de ville et quelques belles maisons bourgeoises entre cour et jardin.

Les véritables curiosités sont les usines qui couvrent parfois les deux tiers de la superficie bâtie, édifices sans grâce, même dans les pavillons où sont installés les bureaux. Les plus anciennes se mêlent aux maisons d'habitation ; les modernes élèvent à l'écart leurs halls immenses en briques et en verre ou leurs puissants vaisseaux de ciment.

Les rues sont étroites, pavées, en raison du trafic pesant qu'elles supportent et de la friabilité du terrain carbonifère. Aucune lacune n'interrompt leurs bordures de maisons aux façades tristes et sans style. Le grès houiller, de couleur grise, en constitue le matériau le plus ordinaire et bien qu'il s'exfolie facilement, n'est pas toujours recouvert d'un enduit. Les rez-de-chaussée sont presque tous occupés par des commerces de détail, et plus spécialement des magasins d'alimentation. Les devantures plus pimpantes, mieux éclairées le soir, signalent les magasins de chaussures, de confections, ainsi que les cinémas, plus nombreux que partout ailleurs. L'animation varie suivant les heures de la journée ; longtemps sans grande vie, les rues se remplissent subitement de la foule pressée des ouvriers à la rentrée ou à la sortie des usines.

SAINT-ÉTIENNE

La ville de Saint-Étienne résume et synthétise tout le développement et toute l'activité du bassin dont elle est l'animatrice. Apparue tard dans l'histoire, restée longtemps une bourgade sans éclat à l'ombre des petites villes voisines, c'est seulement à une époque rapprochée de nous qu'elle s'est élevée au rang de grande cité et qu'elle est devenue la capitale économique et administrative de la région industrielle.

L'existence, à une aussi faible distance de Lyon, d'un puissant organisme de 200.000 habitants ne peut s'expliquer que par un concours exceptionnel d'éléments favorables.

A. — LE SITE DE SAINT-ÉTIENNE

1. — LA SITUATION GÉNÉRALE.

Dans la zone propice qu'offrait le bassin houiller à la floraison urbaine, plusieurs emplacements ont successivement mesuré leurs aptitudes à fournir la métropole.

Certains secteurs pourtant ne pouvaient pas aspirer à lui donner naissance. La vallée de l'Ondaine, par exemple, malgré l'excellence de ses dispositions pour l'industrie, se trouvait trop à l'écart des grands axes de circulation et mal reliée à la plaine. La vallée du Gier, au contraire, était beaucoup plus favorisée et c'est là en effet que grandirent les premières villes du bassin.

Le site de Rive-de-Gier présentait des avantages. A proximité du Rhône, les routes y convergent en un carrefour important et bien défendu. Mais le voisinage de Lyon risquait d'entraîner une mise en tutelle étroite, l'éloignement du Forez enlevait de l'intérêt, l'emplacement était trop réduit et si les richesses minérales

furent exploitées de bonne heure, elles étaient aussi moins abondantes et furent bientôt menacées d'épuisement. L'avance prise par la ville fut rapidement perdue.

La position de Saint-Chamond était bien meilleure. En haut de la vallée, près de la limite des versants atlantique et méditerranéen, elle commandait les deux routes qui, par les cols de Sorbiers et de Terrenoire gagnent la Loire moyenne et la Loire supérieure et tout le rayonnement des chemins vers les campagnes voisines. L'emplacement était illimité, les horizons bien dégagés, le site plaisant. Les dispositions pour l'industrie s'y rencontreraient excellentes, affleurements de bon charbon, cours d'eau rapides et riches d'énergie.

La fortune se révéla rapidement brillante pour le château, accroché sur une butte, et l'agglomération qui l'entoura dès le x^e siècle. Promue capitale du Jarez, ses seigneurs élevés au rang de marquis, la petite ville attira de grandes familles de l'aristocratie, en même temps qu'une bourgeoisie active s'enrichissait dans l'industrie et que la main-d'œuvre affluait des environs.

Au xvii^e siècle, Saint-Chamond, deuxième ville du Lyonnais, était en pleine prospérité et soutenait avec éclat, dans tout le royaume, la renommée de ses illustres seigneurs et celle de ses fabrications, rubans et velours, ancres et matériel pour la Marine et les Armées.

C'est alors, en plein essor, qu'elle fût dépassée par Saint-Étienne.

Non pas que la vallée du Furan offrit de meilleures relations; le carrefour local est moins important, le Rhône plus éloigné et l'altitude plus élevée. Non pas que le site fût plus vaste ou plus avantageux; il est, au contraire, tourmenté ou marécageux, plus exposé aux vents d'ouest et du nord, plus froid, plus fréquent aussi en pluies et en brumes. Les ressources des cours d'eau sont comparables et si la richesse en houille s'est révélée plus grande, elle a influé surtout sur le développement de la très grande ville et non sur ses premiers siècles.

Mais deux conditions, relevant de la géographie humaine, ont été déterminantes. Depuis le partage de 1173 entre le comte de Forez et l'archevêque de Lyon, Saint-Chamond est en Lyonnais, inféodé à la politique de sa capitale, Saint-Étienne est en Forez, à l'écart de l'emprise lyonnaise. La réglementation compliquée et souvent tracassière imposée par les maîtrises et les jurandes pèse sur l'activité de Saint-Chamond; à Saint-Étienne

le régime corporatif n'existe pas, ce qui explique la floraison prodigieuse aux ^{xvi}^e et ^{xvii}^e siècles des industries si diverses et toutes pratiquées à domicile ou dans de petits ateliers.

En outre, Saint-Étienne, plus enfoncé dans le Massif Central, se trouve à proximité du puissant réservoir d'hommes que constituent les plateaux et les montagnes du Velay et du Forez; c'est là que se recrute continuellement l'armée de ces artisans, qui, soit dans leurs campagnes, soit dans la ville qui les attire, fournissent une main-d'œuvre excellente et inépuisable aux industries stéphanoises.

La supériorité s'affirme en 1629 par le transfert à Saint-Étienne du siège de l'Élection. Elle devient écrasante au ^{xix}^e siècle : la richesse du bassin houiller y développe l'exploitation minière et la grande métallurgie; l'industrie appelle l'industrie et une foule d'autres suivent. La construction du chemin de fer précipite l'évolution et y concentre la rubanerie. Le transfert de la Préfecture consolide définitivement sa prépondérance dans la région.

2. — LE SITE LOCAL.

Saint-Étienne s'allonge dans la vallée du Furan; du Crêt de Saint-Priest ou des hauteurs de Guizey, situés au nord et au sud de la ville dans le prolongement de son axe, l'œil suit cet axe tracé avec une rectitude impressionnante et sans aucune déviation sur 7 km.; c'est la grande artère, dont les Stéphanois sont si fiers. Tout le long, de chaque côté, maisons et rues se pressent, parfois étagées, lorsque la vallée se resserre, parfois épanouies en larges quartiers dans des bassins amplement déblayés.

Mais l'allure linéaire de ville de vallée devient de moins en moins nette : un épanouissement latéral très prononcé prend naissance vers le milieu de la grande artère dans la direction de Lyon; rapidement les quartiers nouveaux s'étendent dans les espaces découverts du sud-est et montent à l'assaut des collines bordières.

Primitivement assise le long de la rivière dans sa traversée du bassin houiller, la ville tend maintenant à occuper tout son site de plateaux tourmentés qui s'étendent du Pilat au Lyonnais, entre les collines qui séparent le Furan de l'Ondaine et du bassin du Rhône. Sillon hercynien entre les deux massifs et cours du Furan sont les deux faits d'ordre physique, dont la combinaison a déterminé ce site (fig.).

a) **Le sillon hercynien.** — Les contreforts du Pilat dominant



Site de Saint-Étienne.

On a figuré la grande croisée des routes qui marque le centre de la ville.

directement au sud les quartiers hauts de la ville. Les montagnes de Rochetaillée et de Guizey sont encore aux environs de 1.000 m. d'altitude; leur bordure s'aligne en front de faille rectiligne, découpé en larges facettes par les cours d'eau. Brusquement à leur pied commence l'emplacement de Saint-Étienne, aux environs de 600 m.; aucune limite ne peut se marquer avec plus de netteté.

A l'opposé, l'autre bord de la dépression est beaucoup moins précisément dessiné. C'est que les monts du Lyonnais, abaissent leur ligne de faite dans cette région voisine de la plaine forézienne et s'écartent vers le nord; c'est qu'ensuite les brèches de base du houiller, qui reposent directement sur le socle cristallin, présentent elles-mêmes une assez grande résistance à l'érosion et ont donné naissance à des reliefs importants; le mont Reynaud, la butte de Saint-Priest, constitués par du houiller, se distinguent mal de la montagne de la Tour-en-Jarez où commence le cristallin. Ce sont eux et non les monts du Lyonnais qui marquent vers le nord la limite naturelle du site urbain.

Entre les deux lignes de hauteurs s'étale le plateau stéphanois, en pente vers le nord, sur une largeur de 8 ou 10 km., il est constitué en grande partie par les étages successifs du carbonifère (1).

Les sommets les plus élevés sont à 700 m., et se relient au plateau de Roche-la-Molière à l'ouest (2).

b) **Le Furan.** — C'est le Furan qui a dirigé le mouvement d'affouillement. Il débouche du Pilat, où il prend sa source 10 km. à l'amont, par des gorges creusées en traits de scie dans les terrains anciens; sa pente y est rapide; au moment des crues il s'y élevait autrefois de plusieurs mètres, emportant tout devant lui et roulant des blocs de rochers.

Arrivé dans le houiller, il s'y distingue par son tracé original : au lieu d'épouser la direction synclinale et de s'orienter vers le Rhône ou au sud-ouest vers la Loire, il conserve sa direction conséquente vers le nord-ouest, coulant sur des compartiments laissés en surplomb, peut-être par le jeu des failles et des voussoirs dans l'épaisseur du terrain houiller. Vers le nord, il rencontre la brèche de base et le substratum cristallin du Lyonnais, où il

(1) La couverture de permien ne subsiste dans l'intérieur de Saint-Étienne qu'au Jardin des Plantes, facile à reconnaître grâce à ses sables rouges ou lie de vin.

(2) Leur facies détritique, la mollesse de leur relief, la planité de leur surface font songer à un fragment de pénéplaine effondré le long de la faille du Pilat, l'arête du Lyonnais faisant charnière.

s'étrangle et s'encaisse de nouveau, de l'Étrat jusqu'à Saint-Just.

A ces changements dans l'allure de la vallée, correspondent des aspects différents du profil en long. La pente, forte dans la région montagneuse, s'atténue dans la traversée du bassin houiller. Même, au nord, l'allure du terrain, son caractère marécageux au pied de Saint-Priest, font penser à un fond de lac récemment vidé, c'est le quartier du Marais. Dans toute cette partie se sont déposés les cailloux de taille diverse, les boues et les graviers, qui recouvrent le houiller d'une pellicule ou d'une nappe plus ou moins épaisse, suivant la pente et l'encaissement de la rivière.

Le Furan, et les petits affluents qu'il reçoit, ont activement affouillé le terrain carbonifère, déchaussant les alignements de grès et de conglomérats, déblayant les parties plus tendres. Entre les cours d'eau, les parties restées en surplomb prennent la forme de langues montagneuses ou de dômes allongés, dont la pente diminue vers l'aval. Ainsi se présentent les collines de la Mulatière, de Valbenoite, du Crêt de Roch. Les bords de la vallée sont dissymétriques; du côté de l'ouest, le plateau de Rochella-Molière est tranché en reliefs abrupts qui forment une ligne continue jusqu'au Bois Monzil; vers l'est la pente se relève insensiblement jusqu'au niveau moins élevé — 520-600 m. — des cols de Terrenoire et de Sorbiers et des hauteurs de Côte-Thiollière.

Les portions déblayées ont parfois l'allure étroite de couloirs (entre Valbenoite et la Croix de Mission); parfois, elles s'épanouissent en plaines assez larges, au sud la plaine de Champagne, couverte de galets, au nord et au nord-est la plaine du Soleil, de Méons, du Marais, beaucoup plus vaste, où le drainage reste encore imparfait.

Les petits affluents du Furan, avec l'aide des cours d'eau voisins, ont déterminé, dans les hauteurs limitant le bassin à l'est et à l'ouest, des abaissements de la ligne de faite, des cols de flancs, intéressants pour les communications.

Il se présentait donc là un vaste emplacement largement déblayé, en pente faible vers le nord; des collines le dominant, entre lesquelles se glissent des passages naturels; et des vallées pénètrent ou conduisent de là dans les régions voisines.

Ce secteur correspond géologiquement à la partie la plus large et la plus profonde des dépôts carbonifères, celle où les couches de charbon sont les plus épaisses et les plus riches. L'érosion avait mis au jour de nombreux affleurements, qui appelaient l'exploitation et la rendaient facile.



Les étapes de la croissance de Saint-Étienne.

1. La ville du xv^e siècle. — 2. Accroissements du xv^e au xviii^e siècle. — 3. Accroissements pendant le xix^e siècle. — 4. Extension au xx^e siècle.

Le Furan et ses affluents présentaient une réelle valeur économique, sources de force motrice, réservoirs d'eau pure pour l'alimentation et les industries de teinture, et à une température excellente pour le travail des aciers.

C'était un faisceau de conditions des plus favorables, mais qui n'ont pas reçu toutes à la même époque leur utilisation, n'ont pas eu le même rôle, ni la même importance dans la naissance et la croissance de la cité. C'est peu à peu, l'une après l'autre qu'elles ont été mises en valeur. Actuellement la ville n'occupe pas tout son site et l'on peut s'étonner de voir qu'elle ne se soit pas installée dès l'abord dans des parties qui nous paraissent aujourd'hui les plus avantageuses. On en trouve, parfois, l'explication dans les conditions économiques et historiques qui régnaient aux différentes étapes de son évolution.

B. — L'ÉVOLUTION URBAINE

1. — LES ORIGINES DE LA VILLE ET SES DÉBUTS JUSQU'AU XVI^e SIÈCLE.

En l'état actuel des connaissances archéologiques et historiques, tout ce qui a été écrit sur la ville de Saint-Étienne pour les périodes antérieures à la fin du XII^e siècle, est du domaine de l'hypothèse. Il y eut sans doute avant cette époque des habitants fixés sur ce sol et vivant peut-être de l'extraction de la houille ou du travail de la forge; mais il ne reste aucun document de ces temps primitifs, aucune trace même du nom qu'aurait pu porter cette petite agglomération.

La première mention de Saint-Étienne de Furan, qui n'est pas indiquée comme paroisse en 1173, date de 1195 ⁽¹⁾. Mais sur son territoire et dans ses environs existaient déjà le château de Saint-Priest et l'Abbaye de Valbenoite.

De bonne heure la butte de Saint-Priest, si puissamment défendue et si avantageusement située à un carrefour important de routes, fut couronnée d'un château-fort, qui formait sur le versant de la Loire le pendant du château de Saint-Chamond sur le versant du Rhône. Sa valeur fut encore accrue après la

(1) C'est une charte de Guy II, comte de Forez, où il est question dans une donation à l'abbaye de Valbenoite d'un champ de l'Orme, situé dans la paroisse de Saint-Étienne-de-Furan.

transaction de 1173 entre le comte de Forez et l'archevêque de Lyon; il gardait alors la frontière entre le royaume de France et les pays dans la mouvance de l'Empire. La puissante famille de ses seigneurs venait au deuxième rang dans le comté de Forez, immédiatement après le comte.

A quelques kilomètres vers le sud, dans la haute vallée du Furan, peu après sa sortie de l'étreinte montagneuse, les Bénédictins avaient fondé, au début du XII^e siècle, l'abbaye de Valbenoite, à proximité du chemin de Lyon au Puy par la vallée de l'Ondaine. Un petit hameau de laboureurs et d'artisans se groupa sous sa protection.

Entre Saint-Priest et Valbenoite, la colline Sainte-Barbe porta le premier noyau de l'agglomération stéphanoise. Dans les vues et sous la dépendance du château, elle avait son pied baigné par les eaux de la rivière, le long de laquelle s'établirent moulins et artifices; un bief, détourné pour alimenter d'autres roues, déterminait avec lui une île : le passage à gué s'en trouvait facilité qui, un peu plus tard, fut emprunté par une variante de la route de Lyon en Velay, par le col du Devey. Au-dessus de la zone des inondations et des marécages, la colline offrait des avantages; terrain sûr et sain, roc solide de grès houiller et, aussi, larges affleurements de charbon.

Le peu d'importance du village primitif a été souvent souligné. Rien ne permettait de le distinguer dans l'archiprêtré de Jarez. Malgré sa superficie considérable, comprenant, au delà du territoire actuel, des parcelles sur le plateau des Grands Bois (Planfoy) et dans la vallée de l'Ondaine (la Ricamarie), la paroisse était plus pauvre que ses voisines, et payait des dîmes moins élevées. Les chemins fréquentés l'évitaient.

Les renseignements sont rares sur les premiers siècles de la petite bourgade. Au temps de la guerre de Cent Ans, elle obtint du roi Charles VII l'autorisation de se clore d'une enceinte, dont le dessin se retrouve dans le tracé actuel de certaines rues. Des terriers de l'époque habilement dépouillés ont fourni aussi des indications précieuses.

En particulier, ils ont permis de reconstituer, maison par maison, la petite agglomération du x^v^e siècle, entourée de sa muraille, son vintain, d'un fossé et d'un chemin de ronde extérieur; 510 m. de clôture limitant un territoire d'un hectare et demi. La « ville » se dispose sur deux rues parallèles, bordées d'habitations et reliées par des rues transverses; à côté de ses 136 maisons, de son église et du cimetière, on y voit des espaces vides

des étables, des granges, l'emplacement du four du seigneur, du pressoir; en dehors de la clôture s'étendent les vergers, les prés, les bois. Aux deux portes principales, on pressent l'extension; quelques bâtiments apparaissent à l'est en direction de Lyon, le long du Pré-de-la-Foire et, à l'ouest, sur le chemin du Puy, une série de 17 maisons, noyau du faubourg de Roannel. Le Furan est enjambé par trois ponts.

« Et si l'on ajoute, ce qui n'est pas hypothétique non plus, la beauté du jour, on peut entrevoir, sans grande précision peut-être, le Saint-Étienne du milieu du ^{xv}^e, les dernières pentes d'une colline verte, un petit paquet de maisons grises dans une clôture de tuiles au soleil, des fumées, et, autour, les magnificences que juin répand dans les jardins et les vergers (1). »

Une curieuse reconstitution en a été faite (2), conservée à la Bibliothèque de Saint-Étienne, on y retrouve la physionomie des petites villes médiévales, nombreuses dans la plaine du Forez et les plateaux voisins, dessinées dans l'Armorial de Guillaumé Revel (1450) et dont quelques-unes ont somnolé jusqu'à nous.

Mais 50 ans plus tard, un terrier de 1515 nous montre la bourgade en pleine fièvre de croissance; l'enceinte disparaît peu à peu derrière les demeures qui s'y adossent, et à l'extérieur du vingtain et de ses tours, des rangées de maisons s'allongent, vers l'ouest et vers l'est au delà du Furan.

Les terriers nous découvrent aussi l'activité de la ville. Sans doute les données ne s'en rapportent qu'aux propriétaires, grands et petits, de maisons et de terres et il existe d'autres habitants, logés à loyer et tirant leurs ressources d'occupations qu'on aimerait à connaître mieux.

Cette réserve faite, le Saint-Étienne de 1460 apparaît encore surtout comme un petit village paysan. Mais au terrier de 1515, les aptitudes industrielles s'y révèlent. L'extraction du charbon y est peu signalée, c'est le fait de petites gens; mais l'on sait par ailleurs qu'il était abondamment employé dans la forge et peut-être dans les foyers. Le penchant vers les métiers du fer y est déjà marqué et l'on trouve mentionnés une soixantaine de forgeurs (3) sans indication d'une spécialité, des couteliers et des taillandiers, ainsi qu'une demi-douzaine de javelinaires et

(1) J.-B. GALLEY, *Catalogue de la Bibliothèque de la ville de Saint-Étienne : Introduction*.

(2) Par La Tour de Varan (voir la photographie.)

(3) Faber, qu'on traduit « faure ». C'est le nom encore porté par plus de 300 familles de Saint-Étienne.

d'arbalétriers. On y entend parler aussi de certains métiers de la soie, qui, de Lyon, se répandent dans le pays de Jarez, et un rubanier figure inscrit dans un terrier de 1519. Il convient d'y ajouter des tisserands et un tondeur de draps, ainsi qu'une abondance relative de cordonniers.

Déjà se dessinent, en ce début du xvi^e siècle, la vocation industrielle de la ville et la fortune rapide que cette vocation doit lui assurer.

2. — LA VILLE AUX xvii^e ET xviii^e SIÈCLES.

Saint-Étienne conserve encore quelque temps sa physionomie semi-agreste, notée, au début du xvii^e, par Marcellin Allard qui nous la représente « tout de son beau long estendue comme une grenouille qui nage sur l'esmail bigarrée d'une belle prairie, chamarée à bastons rompus de plusieurs argentins ruisseaux, couverts et ombragés de trembles et de saules verts (1605) ».

a) **L'essor industriel.** — L'industrie y prend rapidement la place dominante, favorisée par tant d'avantages naturels, et lui confère une richesse déjà signalée (1). Les affleurements de charbon, dont certains étaient en feu, étaient exploités par les petits propriétaires et l'usage de la houille couvrait déjà les maisons d'une patine noire. L'extraction prend des proportions importantes et reçoit un encouragement au début du xviii^e par l'ouverture de la navigation sur la Loire. On se rappelle que la consommation locale dut être protégée par l'octroi d'une Réserve.

Les travaux de la forge ont progressé. En 1516, François I^{er}, qui a traversé le pays pour se rendre en Italie, envoie l'ingénieur Virgile pour organiser la Fabrique royale d'armes. Et depuis lors, s'accroît dans la ville et les hameaux voisins le nombre des forgerons qui, à longueur de journée, frappent sur l'enclume pour fabriquer armes blanches et arquebuses et aussi les clous, les couteaux et les mille objets de clincaille.

(1) « La ville de Saint-Étienne, assise sur la rivière du Furan dont elle prend son surnom, y joignant les faubourgs qui valent mieux six fois que la ville, est la plus grande, la plus marchande et la plus peuplée du Forez, à cause du grand nombre d'artisans travaillant en toutes sortes d'armes, pour avoir toute la commodité qu'ils peuvent désirer tant du charbon que de la trempe mieulx qu'en aultre lieu de ce royaume. Cette ville a encore, à ses environs, une grande quantité de pierre de taille grise des plus belles et des meilleures qui soient en France. Elle despand de Saint-Priest, seconde baronnie de ce païs qui, par le moyen de ceste ville, est la plus revenante terre qui y soit... »

Anne d'URFÉ in Aug. BERNARD, *les d'Urfé*, p. 441.

Leur dispersion dans le pays, la variété des fabrications auraient rendus illusoire toute réglementation et tout contrôle. L'éloignement relatif de Lyon, la situation dans une autre circonscription administrative favorisaient cette liberté du travail, grâce à laquelle le nombre des artisans du fer se multiplie. Les guerres de religion, les guerres de Louis XIV et de Louis XV favorisent cette industrie et Saint-Étienne prend le rang de premier arsenal du royaume, assurant l'approvisionnement des armées et des flottes.

La même liberté avait attiré et développé les industries de la soie. On a vu comment Saint-Étienne, beaucoup moins importante pour la rubanerie pendant longtemps que Lyon, Saint-Didier et Saint-Chamond, avait supplanté l'un après l'autre tous ces centres et était devenue la capitale incontestée du ruban. Le contrôle de la Fabrique Lyonnaise ne s'y exerçait pas⁽¹⁾.

Saint-Étienne se trouvait aussi de beaucoup la mieux placée pour exploiter la main-d'œuvre si nombreuse des plateaux de la Haute-Loire et du Forez. Tous les villages et toutes les fermes se mirent à travailler pour les fabricants stéphanois et les artisans arrivèrent en bataillons serrés dans les ateliers de la ville. L'existence reconnue de plusieurs « doueurs », qui préparent les fils d'or et d'argent, est la preuve que l'industrie du ruban de luxe est en faveur.

L'essor commercial va de pair. Dans une partie de la ville seulement, 63 marchands sont recensés en 1582. La création de services publics de voitures sur Lyon et le Puy, l'ouverture de la route de Lyon, la navigation sur la Loire, multiplient le chiffre et la variété du commerce.

Dès cette époque, Saint-Étienne s'affirme comme une ville en croissance rapide et prospère. L'existence en 1582 de 15 notaires laisse présumer l'importance des affaires, de même que l'élan des familles bourgeoises vers les fonctions royales, et la noblesse souligne leurs résultats lucratifs. La foule des artisans acquiert par le travail une petite aisance, dont la preuve est donnée par l'abondance des maisons bien bâties des faubourgs.

b) La population. — La population s'accroît, vite et régulièrement, malgré les pestes qui provoquent des désastres dans ces

(1) « En la ville de Saint-Étienne, chacun exerce tel mestier que bon luy semble; que s'il fallait recevoir et admettre des maistres viseurs en l'art de rubanderie, il faudrait de nécessité en admettre aux aultres mestiers, notamment en ceulx où l'on fabrique des armes qui sont de beaucoup plus d'importance puisqu'on les fait pour le service de l'État et les rubans ne servent qu'au luxe et à la vanité » (Mémoire cité par GALLEY, *les Féodaux au pays de Saint-Étienne*, p. 192).

agglomérations sans hygiène et vouées à l'infection, malgré aussi les périodes troubles et les guerres.

Un aménagement administratif, important par ses conséquences sur l'évolution de la ville, s'était produit. Autrefois, le territoire de la commune ne formait qu'une seule circonscription, immense en étendue. Lorsque le bourg devint petite ville, les tenanciers de la culture, les ruraux, voulurent gérer eux-mêmes leurs intérêts propres, en dehors des tenanciers urbains, occupés aux travaux de l'industrie et du négoce. Autour de la ville furent créées 5 parcelles, rompant ainsi pour des siècles l'unité communale, et créant des complications et des retards sérieux à l'œuvre d'urbanisme.

En 1515, on évalue la population à 3.700 habitants dans 314 maisons, à raison de trois feux par maison et 4 personnes par feu, ce qui paraît un peu exagéré. Au début du XVII^e siècle, les chiffres officiels fournis par l'intendant correspondent à 10.000 ou 12.000 habitants pour toute l'ancienne circonscription, et 5.568 ou 6.960 pour le seul secteur urbain. A la fin du siècle, après les famines et les épidémies, la ville aurait compté 14.000 âmes, soit un accroissement de vaste amplitude ⁽¹⁾. Les calculs de Messance donnent pour l'ensemble, parcelles comprises, les évaluations suivantes ⁽²⁾ :

Années 1700-1709	837 baptêmes	23.436 habitants
— 1748-1757	838 —	23.464 —
— 1771-1780	982 —	27.496 —
— 1776-1785	1.000 —	28.140 —

C'est ce dernier chiffre qu'indique, en 1790, le procès-verbal de constitution du département du Rhône-et-Loire.

Le premier recensement des habitants, individuellement dénombrés, donne, en 1790, pour la ville seule, sans les parcelles, le chiffre de 13.836 ⁽³⁾. La tentative des échevins de reconstituer à ce moment la grande commune échoue devant la résistance des parcelles; pourtant certaines durent abandonner leurs quartiers urbains, et la population, exactement comptée, de l'agglomération stéphanoise, est alors de 16.671 habitants.

(1) « A Saint-Étienne (parcelles comprises) on y a vu à ce qu'on prétend, jusques à seize mille âmes. Ce nombre est diminué d'environ deux mille. » (Mémoire de LAMBERT D'HERBIGNY, 1697).

(2) On connaît sa méthode; il relève pour les diverses périodes décennales le nombre des baptêmes et multiplie cette moyenne par un coefficient jugé expérimentalement aussi exact que possible, dans le cas présent 28. Ce procédé ne peut permettre la distinction de Saint-Étienne et des parcelles puisque les baptêmes se confondent dans les registres des deux paroisses.

(3) Délibération de l'échevinage, 23 janvier 1790.

Il est intéressant de noter, dans cette vaste commune de Saint Étienne, la part respective de l'agglomération urbaine et des parcelles, comme on peut distinguer aujourd'hui la part du centre et de la banlieue. Toutes réserves faites, la comparaison du rôle des tailles, en 1638 et 1788, permet d'arriver au tableau suivant ⁽¹⁾ :

	1638	1788
Saint-Étienne.....	75 p. 100	65 p. 100
Montaud.....	10 —	14 —
Outrefuran.....	5 —	9 —
Valbenoite.....	2,5 —	5 —
Furet-La-Valette.....	5 —	5 —
La Métare.....	2,5 —	2 —

L'importance relative du centre décroît déjà au profit des parcelles les plus voisines. C'est sur leur territoire que passent les routes de Lyon, du Puy, de Montbrison, que se développent les exploitations de mines et que s'installent les industries.

Il convient de noter aussi que, contrairement à ce qui a été quelquefois écrit, Saint-Étienne n'était à cette époque, ni une grande ville, occupant déjà en France le rang d'aujourd'hui, ni un petit village, qui se serait complètement transformé pendant le ^{xix}^e siècle. La vérité est qu'elle pouvait compter parmi les principales localités de 3^e ordre du royaume et qu'elle était la 2^e, après Lyon, dans la Généralité. Sans doute la grande industrie a, dans sa fortune, une part considérable qui sera étudiée plus loin, mais déjà avant la Révolution politique et industrielle de la fin du ^{xviii}^e siècle, la petite industrie, si variée et si active, lui avait valu une prospérité réelle.

Cette importance dans la région avait déjà, d'ailleurs, été officiellement reconnue. Dès le milieu du ^{xvii}^e siècle, le roi avait accordé au pays et fixé à Saint-Étienne ses rouages les plus importants dans le domaine financier et judiciaire, en constituant une Élection (1631) et une Sénéchaussée, qui fut longue à s'établir (1645 à 1667). Leur juridiction, rendue distincte de celles de Lyon et de Montbrison, s'étendait sur un territoire comparable à l'arrondissement actuel.

c) **L'extension de la ville.** — Depuis le ^{xvi}^e siècle, l'agglomération s'était singulièrement agrandie. Au milieu du ^{xviii}^e siècle,

(1) D'après GALLEY, *l'Élection de Saint-Étienne*.

elle possède 8 places, 35 rues, 1.100 maisons, 2 églises paroissiales, 9 autres églises.

Un trait important est son orientation suivant un axe est-ouest, le long de la route de Lyon au Puy, qui coupe perpendiculairement la vallée du Furan.

Un autre fait allait l'obliger à conserver pendant 150 ans cette orientation et limiter son extension. Dans le premier tiers du ^{xvii}^e siècle, le mouvement de contre-réforme, qui suivit les guerres de religion, amena l'établissement autour de la ville d'une foule d'ordres religieux et de maisons conventuelles; les Minimes en 1608, les Dames de Sainte-Catherine en 1610, les Capucins en 1619, les Visitandines en 1622, les Ursulines en 1636, les Pénitents en 1624. Il y avait déjà, dès le ^{xv}^e siècle, les Prêtres Sociétaires de la Grand'Église. Les biens de ces communautés, ceux de la Charité et de l'Hôpital, vastes et inaliénables, formaient autour de l'agglomération une ceinture étroite et lui barraient l'accès de la plaine du Furan, où elle aurait pu se développer, où elle se développera plus tard.

L'extension s'opéra ainsi dans les seuls terrains disponibles, à l'est, vers le vieux hameau de l'Heurton; les armuriers vinrent s'y fixer en grand nombre près du Magasin d'armes pour le roi, qui deviendra en 1764 la Manufacture royale. Dès 1669, une 2^e paroisse y fut fondée, déplaçant ainsi le centre de la ville, qui se trouva fixé, pour près de deux siècles, à l'actuelle place du Peuple.

Pendant le ^{xviii}^e siècle, les vides se comblent; maisons et ateliers se serrent dans les espaces libres entre les propriétés monacales et prennent de la hauteur. La lecture des terriers révèle un morcellement intense de la terre, qui est allotie en places à bâtir.

La physionomie de la ville nous est bien connue par le plan terrier de 1767. Elle est nettement orientée de l'est à l'ouest, complètement indifférente à la vallée du Furan et axée sur le chemin tortueux de Lyon au Puy.

D'une extrémité à l'autre elle s'étire sur 1.500 m.; mais sur une grande longueur l'agglomération n'est constituée que par une rangée de maisons en bordure de la route, parfois d'un seul côté; c'est au centre seulement qu'elle forme une masse compacte d'environ 500 mètres sur 600, couvrant 25 ou 30 hectares et comptant, en 1790, 16.671 habitants.

La description en a été faite par Alléon Dulac et dans une délibération de l'échevinage. Elle ressemble à beaucoup de villes de cette époque où les services publics étaient encore insuffi-

sants. « Ce n'est pas ici qu'il faut venir pour étudier les vrais principes de l'architecture ⁽¹⁾. »

3. — LA CROISSANCE DE LA VILLE DEPUIS LA FIN DU XVIII^e SIÈCLE.

La Révolution et l'Empire apportent dans la physionomie de Saint-Étienne des bouleversements rapides et décisifs; la grande industrie, qui s'y développe ensuite à la faveur des progrès techniques, en accélère la croissance et en fait l'une des premières villes de France.

a) **L'orientation nouvelle dans le dessin de la ville.** — En décembre 1789, la Constituante décide la mise à la disposition de la nation des biens de mainmorte; tous les grands domaines conventuels, qui entouraient la ville du XVIII^e siècle, sont mis en vente, aux enchères publiques, parfois à crédit; ils sont morcelés en une quantité de petits lots, prés, terres, vignes, et acquis à faible prix par une foule de petits propriétaires ⁽²⁾. Comme dans maintes autres villes, ils fournissent l'emplacement de nouveaux quartiers et l'on se hâte de bâtir dans ces zones qui constituent aujourd'hui les parties centrales de Saint-Étienne.

En particulier, le Furan est mis sur toute sa longueur à la disposition des manufacturiers et les parties situées dans les enclos des couvents et jusqu'alors presque inutilisées par l'industrie, sont rapidement équipées d'une série de moulins et d'artifices; ainsi s'amorce l'expansion de la ville dans la direction tracée par la vallée. Le décret impérial, qui ordonne l'ouverture de la route de Roanne au Rhône, rend définitive cette orientation; remontant le long du Furan depuis son embouchure jusqu'à la région de ses sources, cette route, la grande artère, va devenir l'axe de la ville, qui s'allonge dès lors en droite ligne du nord au sud.

Ainsi se présente le cadre nouveau et presque illimité à l'accroissement que détermine la révolution industrielle.

(1) Bien que l'on forgeât et que l'on limât partout, les quartiers étaient déjà relativement spécialisés dans leur activité: Polignais était le domaine des mineurs, quincailliers et serruriers. Le Clapier, celui des tailleurs de pierre dans le voisinage de la carrière. Les hauteurs de la Pareille et de la Sabière portaient les maisons des passementiers. Les foulons étaient au quartier des Gaux, les forgers, armuriers et émouleurs à l'Heurton, le marché à Chavanel. Le centre rassemblait le commerce, tout le long du Furan se trouvaient moulins, aiguilleries et teintureries.

(2) Il y eut au moins 650 ventes et plusieurs lots furent encore divisés dans la suite: le couvent de Sainte-Catherine, par exemple, et les terrains qui l'entouraient furent achetés par la commune et morcelés en 31 lots.

b) **Le développement économique.** — On sait quelle grande activité régna dans Saint-Étienne pendant les guerres de la Révolution et de l'Empire. Ses mines alimentaient toutes les usines et les arsenaux établis dans le royaume et en particulier le long de la Loire et de la Seine jusqu'à Paris. Ses ateliers forgèrent sans arrêt les armes pour les troupes et le matériel pour la Marine. Des décrets furent pris par les Assemblées du Gouvernement pour surexciter la production et éviter tout ce qui aurait pu la détourner de son but ⁽¹⁾; une main-d'œuvre anormalement nombreuse fut ainsi rassemblée et qu'il fallut loger.

A la paix, l'activité se ralentit à peine. On a vu comment la grande industrie, née 40 ans plus tôt en Angleterre, était passée sur le continent et se développait d'abord dans le bassin de la Loire et, en particulier, à Saint-Étienne. La fièvre des affaires, signalée partout sous la Restauration et la Monarchie de Juillet, atteint ici son plus haut degré. Le commerce suit la progression de l'industrie; son importance est consacrée par la création, en 1805, d'une Chambre consultative des Arts et Manufactures, qui sera transformée le 1^{er} avril 1833 en Chambre de Commerce, par l'ouverture, en 1836, d'une succursale de la Banque de France, dont le chiffre des opérations s'avéra très élevé dès le début et s'enfla rapidement, par la création, en 1842, d'un entrepôt réel des douanes.

S'appuyant sur des avantages solides et durables, l'élan était pris. Il en résulta l'accroissement rapide et continu de la population, et l'extension de la ville sur un emplacement vaste et libéré de ses obstacles.

c) **L'accroissement de la population.** — En l'an III, l'agglomération de Saint-Étienne comptait 4.162 familles et 16.680 habitants. Mais il convient de noter qu'elle ne couvrait que la partie centrale de la ville actuelle et que, dans de vastes environs, s'étendait une banlieue peuplée, parsemée de hameaux et de maisons isolées.

En revanche, les chiffres de 24.342 habitants et de 26.070 habitants, dénombrés en 1801 et 1806, s'appliquent à une superficie plus ample que le Saint-Étienne d'aujourd'hui, puisque des portions en ont été détachées pour contribuer à former les communes de Planfoy et de la Ricamarie.

On doit peu s'éloigner de la vérité en évaluant à 22.000 ou

(1) « Pour faire de notre commune l'arsenal le plus redoutable de l'Europe » (Lettre au C. S. P. GALLEY, Élection).

24.000 l'ensemble des habitants vivant au début du siècle à l'intérieur des limites municipales actuelles; et parmi eux 18.035 sont groupés dans la commune d'alors, qui paraît correspondre à l'agglomération.

Au recensement de 1936, la commune de Saint-Étienne compte 190.236 habitants, après avoir atteint, en 1918, le chiffre de 212.000. Sans faire état d'une banlieue où la densité est particulièrement forte et qui rassemble près de 30.000 habitants, elle est la 10^e ville de France, après avoir occupé, avant la crise, le 7^e rang.

La population a donc décuplé dans l'intervalle d'un siècle et quart, ce qui constitue une augmentation très importante certes, mais loin d'être anormale pour une cité industrielle; des exemples de croissance beaucoup plus rapides ont été notés dans les pays neufs.

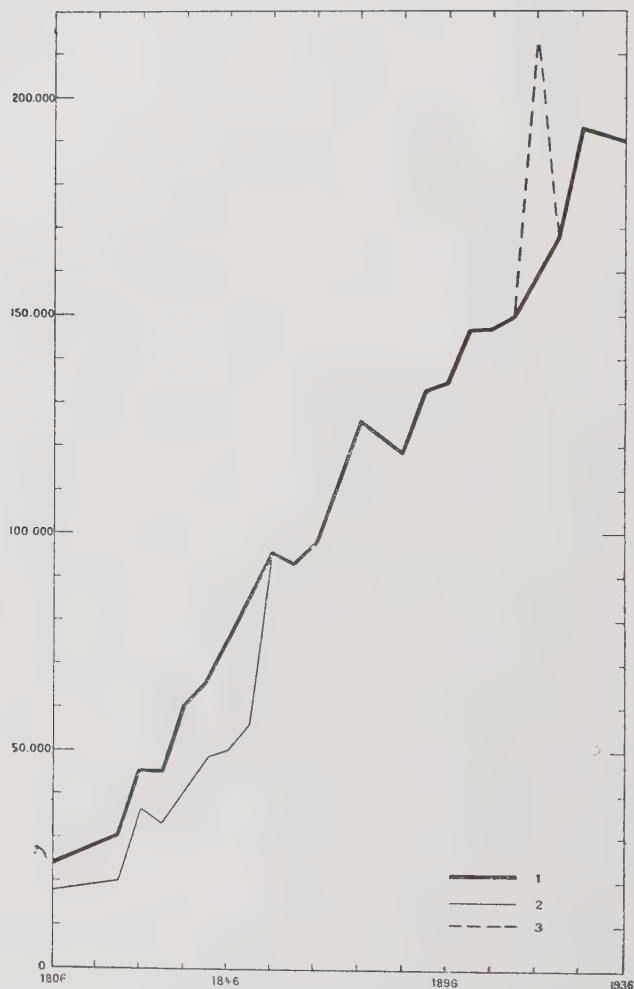
Le trait caractéristique dans cette courbe de croissance est la grande égalité de son allure générale. Les accidents y présentent une amplitude relativement faible, la chute la plus grave, entre 1876 et 1886, ne compte que pour 7 p. 100 dans le chiffre total des habitants.

Cette régularité tient sans aucun doute aux conditions particulières à la région : variété des industries stéphanoises, caractère complémentaire qu'elles présentent entre elles et qui fait qu'elles se trouvent rarement atteintes en même temps; recrutement local ou dans les environs de la plus grande partie de cette population; existence d'une classe nombreuse d'ouvriers ou d'artisans, qui sont en même temps propriétaires de leur maison ou d'un petit bien foncier. Ainsi sont créées des attaches au sol plus étroites et plus puissantes qu'en tout autre pays. La population stéphanoise est éminemment stable pour une population de grande ville.

Toutefois, les indentations de la courbe traduisent les grands événements de l'histoire économique de la région. Un mouvement de plus grande accélération y indique les époques de prospérité générale; un ralentissement, un recul garde le souvenir des crises : physionomie commune à toutes les villes manufacturières, qui sont sensibles aux accidents survenant dans l'ordre politique et l'ordre économique.

C'est d'abord la lente montée jusqu'en 1820, freinée par les guerres de l'Empire et les premières années de la Restauration, puis l'essor brillant qui correspond au premier développement de

la grande industrie; les événements politiques de 1830 y marquent leur place, suivie par une ascension rapide au temps de Guizot et dans la première moitié du Second Empire. La concu-



Population de Saint-Étienne.

1. — Population habitant à l'intérieur des limites municipales actuelles.
2. — Population de l'ancienne commune de Saint-Étienne.
3. — Population pendant la guerre.

rence née des traités de 1860, la guerre de Sécession en Amérique provoquent un ralentissement. Après une ère exceptionnellement prospère où l'ambiance générale s'ajoute aux causes particulières pour favoriser toutes les activités, sévit la crise de 1881-

1886, où la misère fut si profonde et si prolongée; mais la vitalité s'affirme de nouveau plus intense, vers 1900, que dans les années qui précéderont immédiatement la Guerre.

Entre 1911 et 1921, près de 20.000 habitants sont acquis, reliquat important de l'énorme accumulation d'ouvriers travaillant entre 1914 et 1918 aux usines d'armement. La croissance se poursuit jusqu'en 1926 à la faveur de la prospérité générale et des lois sociales qui obligent à augmenter les effectifs de la main-d'œuvre. La crise actuelle a provoqué un arrêt plutôt qu'un recul. En 10 ans, le chiffre a diminué de 3.500 habitants, moins de 2 p. 100. Ce n'est pas là une indication qui vaille pour l'avenir et les conditions nouvelles de l'industrie, comme de la législation sociale, sont susceptibles d'accélérer bientôt la reprise de la croissance.

Une cause, toutefois, est susceptible de la ralentir. En raison des lourdes charges qui frappent les contribuables des grandes villes, et profitant de la commodité des transports, une part importante des gens qui y travaillent va s'établir dans les banlieues. Le fait est général.

Ici la marée montante gagne sans solution de continuité les communes de la Ricamarie, Terrenoire, Saint-Jean-Bonnefonds, l'Etrat, Saint-Priest, Saint-Genest-l'Erpt. Leur population s'est accrue de 4.000 habitants depuis le début du siècle et la marge de progrès reste vaste.

d) L'extension de l'agglomération. — La ville prend rapidement possession de son site naturel, la vallée du Furan gagne les vallées affluentes, leurs versants de collines et les plateaux qui remontent lentement vers l'est jusqu'au seuil de Terrenoire.

La fièvre de construction sévit dans les périodes prospères, mais revêt des aspects différents suivant les industries animatrices.

L'ouverture d'un puits de mine, à l'écart de la zone des habitations, provoque dans ses environs immédiats la naissance d'un hameau ou d'un quartier isolé, avec de grandes bâtisses du type caserne, rapidement lézardées et noircies, ou, plus près de nous, la naissance d'une cité. La création d'usines métallurgiques a souvent les mêmes résultats et ainsi l'extension s'effectue par un semis de petits noyaux dans les parties basses du site plus propices à l'établissement des communications ⁽¹⁾; ils seront

(1) Ce facies correspond, à l'échelle de la ville, à l'appellation de nébuleuse, employée déjà pour le village.

soudés ensuite à la ville par des constructions intercalaires. Les époques favorables au ruban ont vu se morceler les collines bien exposées en une poussière de petits tènements, au milieu desquels se sont édifiées les maisons de passementiers. Dans la période contemporaine, les extensions ont été plus strictement réglementées, ont procédé par amples lotissements de caractère officiel et pourvus des avantages requis pour l'hygiène et le confort.

La Révolution et l'Empire furent marqués par une vigoureuse poussée d'urbanisme. L'opération maîtresse fut l'ouverture de la route de Roanne, qu'on se hâta de tracer à travers les anciens biens d'Église; sur cet axe se dessinent les premiers linéaments de la ville moderne. C'est d'abord une vaste place, comprenant les places Marengo (Jean-Jaurès) et de l'Hôtel-de-Ville, ainsi que ce dernier monument. On y fait aboutir la principale voie est-ouest, qui forme, avec la « grande artère », la grande croisée de Saint-Étienne.

C'est le centre de la nouvelle ville. Le lit du Furan y est redressé et couvert. Le long des rues, qui se coupent à angle droit, s'édifient les hautes maisons d'habitation et de commerce qui les font paraître encore plus étroites : le rez-de-chaussée est occupé par des magasins à larges devantures et les étages par des appartements ou les locaux de la Fabrique ⁽¹⁾. Pendant les 30 années qui précèdent la Révolution, il ne s'était construit que 8 ou 10 maisons, tandis que dans les 30 ans qui l'ont suivie il s'en est élevé environ 600, dans cette « nouvelle Salente » ⁽²⁾.

Encore n'était-ce là qu'une partie d'un vaste programme de travaux d'édilité, tracé par la Municipalité, et comprenant l'ouverture et le prolongement d'un bien plus grand nombre de rues, la création de places, la construction de ponts, d'égouts et de fontaines, l'édification de monuments publics, hôtel de ville, tribunal, prison, théâtre, bourse, établissements d'instruction, la construction d'un barrage à Rochetaillée. Le dessin de la ville est tracé d'ensemble pour l'avenir et sera réalisé, dans la suite, au fur et à mesure des besoins.

(1) L'abondance de la pierre et la proximité de la carrière permettent de bâtir de vastes édifices sans employer le pisé. L'art de la taille est plus perfectionné à Saint-Étienne que dans le reste du département et les maisons qui bordent déjà les nouvelles rues, élevées de 4 et 5 étages, quelquefois surmontées d'un attique, produisent un agréable coup d'œil. Aussi les rubaniers qui ont besoin du grand jour, abandonnent les anciens quartiers étroits et enfermés pour venir habiter les vastes maisons dont nous parlons » (DUPLESSY, 1818).

(2) Rapport du Préfet, M. de Nonneville, 1818.

Certains travaux furent ajournés faute de ressources. Mais aussi des entraves étaient apportées par le morcellement du site naturel de Saint-Étienne entre 6 administrations communales. En effet, de nouvelles démarches faites en 1790 pour regrouper en une seule circonscription l'ensemble de la vaste paroisse primitive avaient encore échoué, et les intérêts ruraux, opposés aux intérêts urbains, avaient obtenu l'érection des 5 anciennes parcelles au rang de communes distinctes. Seules leurs parties reliées sans solution de continuité à la ville de Saint-Étienne furent réunies dans sa circonscription.

Cette division, si elle retarda l'exécution du plan d'urbanisme, n'empêcha pourtant pas l'expansion de l'agglomération par delà les limites municipales et, en maints endroits, la ville continua de dévorer à larges portions ce qui était, quelques années plus tôt, sa banlieue. Aussi dut-on encore, en 1822, rattacher à l'administration stéphanoise de nouveaux faubourgs.

C'est en 1856 que fut accomplie la réunion à Saint-Étienne de l'ensemble des communes suburbaines et que fut groupé, sous une seule municipalité, tout le territoire constituant le site naturel de l'agglomération. Possédant ainsi son unité d'administration, de budget et d'octroi, la grande commune, — dont la population s'augmenta soudain de 20.000 âmes, — peut poursuivre l'exécution de grands travaux : achèvement, construction ou réfection de la caserne d'infanterie, de l'Hôtel de Ville dont le dôme date de 1860, de la Préfecture, du Palais de Justice, de l'École des Beaux-Arts, du Palais des Arts, de nombreuses églises; — création de grandes avenues et de larges percées; cours Fauriel, cours Victor-Hugo; — couverture du Furan sur presque toute la longueur de la ville et transformation des quartiers qu'il baigne, construction successive de deux barrages dans sa vallée supérieure pour sa régularisation et l'alimentation en eau.

C'est l'époque où les grandes villes de France se transforment sous l'impulsion de leurs préfets, Haussmann à Paris, Vaisse à Lyon. L'œuvre d'embellissement fut beaucoup moins réussie à Saint-Étienne. En dehors des causes géographiques, couleur grise du grès houiller provenant des carrières locales, cherté des transports pour amener des matériaux plus beaux, dissémination dans tous les quartiers d'usines qui mêlent leurs fumées à celles des foyers domestiques, il y eut des causes nées de la psychologie locale : la bourgeoisie stéphanoise était encore de fraîche date, issue du peuple, économe et travailleuse, nullement

dépendsière. A Saint-Étienne, le préfet poussait aux transformations, mais la municipalité résistait pour ne pas endetter la ville.

C'est donc sans embellissements dispendieux et suivant une allure utilitaire que les quartiers s'allongent dans la vallée; le quadrillage des rues gagne dans chaque sens les parties planes; sur les hauteurs on construit moins rapidement et en ordre dispersé. La Manufacture nationale d'armes, commencée en 1860, attire autour d'elle toute une importante agglomération. La gare de Châteaureux s'établit, à cause du relief, à l'écart de la ville d'alors, dans la plaine du Soleil où l'on accède directement du col de Terrenoire et de la basse vallée du Furan : situation incommode pour les habitants et pour les voitures qui doivent gravir une forte rampe. Tout un quartier naît presque immédiatement dans les environs. Dans la plaine de Champagne, s'étale celui de Bellevue.

Après 1880 l'agglomération se rapproche de la limite de son site au nord, où se construisent la caserne de cavalerie et les nouveaux abattoirs, et au sud, dans la ville haute, où le quartier de la Badouillère comble un espace vide et où l'hôpital de Bellevue étage ses pavillons sur les pentes montagneuses qui dominent la ville. Au pied du Jardin des Plantes s'élèvent le Lycée de garçons et l'École professionnelle. L'édification toute moderne de la Manufacture française d'armes et de cycles provoque autour d'elle le peuplement du cours Fauriel et du Rond-Point.

Depuis la Guerre marche de pair une œuvre double, d'aménagement et d'assainissement dans les quartiers anciens, et d'extension à la périphérie. Les voies, dont le tracé reste toujours géométrique, là où la topographie le permet, sont plus larges, les maisons plus élevées; en maints quartiers s'édifient des cités plus gaies, moins sévères de façade, construites par des sociétés industrielles pour leur personnel ou par des offices spécialisés.

Au cœur même de la ville, de vastes secteurs du XVIII^e siècle, devenus des îlots insalubres et délabrés par le travail des mines, sont éventrés par mesure d'hygiène et de nécessité. A leur place s'ouvrent les vastes percées exigées par la circulation actuelle et les puissants immeubles modernes.

Comme partout aussi, l'invasion des quartiers du centre par les locaux commerciaux ou administratifs, l'enchérissement des terrains et des loyers, la commodité des transports, incitent les gens à rechercher les secteurs de la périphérie. Actuellement, si

les usines nouvelles s'installent surtout encore dans les parties basses, les quartiers d'habitation montent plutôt à l'assaut des collines dominantes; des services d'autobus en facilitent l'accès et l'atmosphère y est meilleure et plus saine.

Contrairement à la majorité des villes, c'est très peu vers l'ouest que Saint-Étienne poursuit son extension : de ce côté la ville est bordée par une zone d'exploitation houillère intense que domine en tranche abrupte le plateau de Roche-la-Molière. Le quartier de Côte-Chaude, que les passementiers habitent en un site agréable, à la bordure du plateau, apparaît comme isolé de l'agglomération.

Elle gagne plus volontiers au nord, s'empare des collines de Bel-Air et du Bois-Monzil et, dépassant les limites municipales, pousse ses avances sur les communes de Saint-Priest et de l'Étrat.

La vaste plaine qui s'étend au nord-est de la ville n'attire pas les maisons; elle est vouée aux travaux des compagnies minières, qui ont acquis presque toute la surface pour faciliter leur exploitation profonde, et aux établissements de la grosse métallurgie.

Mais dès que, vers l'est, les pentes des collines succèdent à la plaine, recommence le flux des maisons et des petits ateliers. Les constructions denses s'étendent sur la route de Lyon et rejoignent Terrenoire. C'est surtout au sud-est et au sud que l'extension est, aujourd'hui, la plus rapide. Les collines de Villebœuf, de Beaulieu, de Solaure, ont été alloties et se couvrent rapidement de maisons d'habitation, individuelles ou collectives. D'un an à l'autre leur physionomie change et bientôt ne subsistera plus, dans ce secteur, comme étendue libre, que l'altière croupe boisée du Jardin des Plantes.

C. — LES FONCTIONS DE SAINT-ÉTIENNE

Saint-Étienne est à la fois une usine immense, variée, et le cœur, le cerveau de tout l'organisme économique régional. Les grandes villes sont d'ordinaire plutôt portées au négoce; ici la fonction commerciale est primée de très haut par la fonction industrielle.

Son activité, sa croissance hardie, en ont fait la capitale aussi dans le domaine administratif et parfois intellectuel; mais en cette matière l'évolution n'est pas complète, par suite de la jeunesse de sa promotion au rang de grande cité, en raison aussi de la proximité de Lyon, dont la puissance d'attraction et de rayonnement est vraiment exceptionnelle.

1. — SAINT-ÉTIENNE, VILLE D'INDUSTRIES.

L'importance et l'activité des industries stéphanoises rappellent et résument toute la physionomie du travail dans la région, l'accumulation des grandes exploitations concentrées, la poussière des petits ateliers et des métiers à domicile et l'étroite solidarité qui les unit.

C'est la *mine* qui s'impose à l'œil lorsque l'on arrive : la gare est envahie de wagons de charbon ; à la sortie se dresse le puits Jabin et les collines qui dominant la ville sont couronnées de machines d'extraction.

Trois des plus importantes compagnies du bassin étendent leurs concessions sous les quartiers urbains. Pour éviter ou limiter les répercussions de l'exploitation sur la surface bâtie, des conditions restrictives leur sont imposées : zones « d'investisons », c'est-à-dire sous lesquelles l'interdiction d'exploiter est absolue, — ailleurs obligation d'employer des procédés atténuant ou dirigeant les mouvements de surface, servitudes spéciales pour le remblayage, etc. Malgré ces précautions, plusieurs quartiers présentent les stigmates de l'activité souterraine, murs lézardés, maisons étayées de bâtis de bois ou cerclées de fer. L'importance des dégâts, qui a motivé la cessation de l'exploitation pour la Société des Mines de Villebœuf, diminue très nettement depuis quelques années.

Les sièges d'extraction et les installations pour la préparation et la transformation des charbons sont situés surtout à la périphérie de la ville actuelle ; au nord-est, dans la plaine du Marais et le quartier du Soleil, à l'ouest sur toute la longueur et particulièrement dans la région de la gare du Clapier, au sud à la Béraudière. Leurs batteries de fours à coke avec leurs gazomètres et leurs centrales électriques fournissent le gaz et l'énergie à toute l'agglomération. Les mineurs constituent la population presque entière des quartiers voisins.

La *métallurgie* revêt là tous ses aspects. Les grandes aciéries fabriquent les métaux fins, les grosses pièces moulées et forgées, les machines... Elles sont localisées, avec les établissements de constructions mécaniques, dans la partie basse et plane de la ville, dans les quartiers du Marais, de l'Étivalière, de la Béraudière ; de vastes emplacements y étaient disponibles, on l'a vu,

à l'époque de leur fondation, à proximité de l'exploitation houillère et des meilleures communications.

La petite métallurgie est moins assujettie aux conditions de transport et beaucoup plus dispersée : boulonneries, fabriques d'instruments de pesage, de chauffage, d'objets de quincaillerie sont disséminés par toute la ville, sauf dans les quartiers du centre. Toutes les tailles sont représentées, depuis la grande usine, jusqu'à l'atelier situé au fond d'une cour, où le patron travaille avec un apprenti.

La presque-totalité des armes et des cycles est fabriquée dans la ville même de Saint-Étienne, qui groupe ainsi la plus grande partie de la main-d'œuvre. Les établissements de cycles se localisent de préférence dans le haut de la ville, dans la plaine de Champagne, les quartiers de Valbenoîte et de Bellevue. Les armuriers sont plus volontiers à la Mulatière, à Chavanelle et Villebeuf, près du Banc d'Épreuve des Armes, géré par la Chambre de Commerce, et cours Fauriel. La Manufacture française d'Armes et Cycles, à elle seule, occupe en période normale 4.000 ouvriers ou employés.

La Manufacture nationale d'armes, qui appartient à l'État, étend ses vastes ateliers, loin de là, dans le quartier du sud-est, à proximité des grandes aciéries.

Dans le domaine du *textile*, tous les fabricants de rubans, tissus élastiques, étoffes, ont leurs bureaux rassemblés dans le centre de la ville, autour de la place de l'Hôtel-de-Ville et dans les rues qui y aboutissent ou conduisent à la place Jacquard. La Condition des Soies y est aussi installée, ainsi que le siège de la Chambre syndicale des Tissus. C'est dans ce quartier que se centralise tout le mouvement des matières premières et des produits finis; il lui donne une grande animation.

Les passementiers à domicile sont répartis surtout sur les hauteurs, le Crêt-de-Roch, Valbenoîte, Montaud, Côte-Chaude. Ce sont, on l'a vu, surtout les spécialistes des produits de qualité. Plusieurs usines battent dans le quartier Jacquard et à Bellevue. La teinturerie est localisée surtout dans le haut de la ville, sur les bords du Furan à son débouché de la montagne.

Il convient d'y ajouter les *industries alimentaires*, grands moulins de Saint-Étienne, chocolateries du Pont-de-l'Ane, de Châteaureux, fabriques de conserves, et toutes les activités dispersées dans le domaine du bâtiment, du vêtement, inséparables des grandes villes.

2. — SAINT-ÉTIENNE, VILLE COMMERÇANTE.

Le rôle commercial est beaucoup moins important. Le mouvement des échanges s'applique surtout, en effet, à l'approvisionnement des industries et à l'écoulement de leurs produits; dans les autres matières, ils ne dépassent guère, en général, ceux qui sont normaux, pour la vie d'une grande ville et de la région située dans sa sphère d'influence.

a) L'outillage commercial — Les moyens de transport. — En l'absence du canal, dont le port était prévu au bas de la ville, à Ratarieux, le mode principal de transport est le chemin de fer. Saint-Étienne, on le sait, est situé sur la ligne de Paris à Lyon par le Bourbonnais; il vient s'y greffer des lignes vers Clermont-Ferrand, Saint-Bonnet-le-Château, le Puy et Annonay. Son rôle de plaque tournante se trouverait singulièrement développé par l'ouverture de la ligne directe vers Valence et Marseille à travers le Pilat.

Les besoins locaux sont desservis par plusieurs gares ouvertes au public et quelques stations minières qui se partagent entre elles le travail. Châteaureux est la gare centrale pour les voyageurs; les trains venant de toutes les directions y aboutissent et c'est la seule où s'arrêtent les express. C'est aussi la principale pour les marchandises, avec des arrivages et des expéditions de la plus grande variété. La Terrasse, sur la ligne de Roanne, et Bellevue, sur celle de Firminy, sont des stations de voyageurs, situées aux deux extrémités d'une ville très étendue et utilisées pour le trafic régional. Bellevue possède, en outre, des services de marchandises desservant les quartiers hauts de la ville. La station du Clapier, à l'ouest, est ouverte également aux voyageurs, mais comme celles de la Béraudière, de Montmartre et de la Malafolie qui desservent les mines, elle sert surtout à l'embarquement des charbons. Le Pont-de-l'Ane est la gare de triage; son trafic, au départ et à l'arrivée est le plus important de toute la région, surtout pour les marchandises lourdes.

Place Carnot se trouve le terminus des chemins de fer départementaux, dont l'activité n'a jamais été très considérable et tombe aujourd'hui à bien peu.

En revanche, plus de cent lignes régulières d'autobus partent de Saint-Étienne vers les environs ou vers des destinations lointaines. Le réseau est loin, certes, d'avoir l'importance de celui de

Lyon, particulièrement dense, mais il compte pourtant parmi les plus fréquentés de province; le mouvement des voitures donne une grande animation au quartier de la Poste et l'on envisage la création d'une gare routière. Ce trafic, qui intéresse les voyageurs, s'est superposé, dans le même quartier, à un trafic ancien et très important de messageries, qui naguère utilisait les fourgons à chevaux et dispose actuellement de puissants camions automobiles.

Il convient de rappeler que Saint-Étienne possède, à 12 km. du centre de la ville, son aérodrome à Bouthéon.

Parmi les *banques*, les unes sont des affaires locales, anciennes et solides, connaissant à merveille les ressources et les aptitudes de la région. Audacieuses et prudentes à la fois, elles ont joué un grand rôle dans l'essor des industries. Les autres sont les succursales de tous les grands établissements de crédit; celle de la Banque de France est, en période prospère, l'une des plus actives de province. Toutes sont réunies dans le centre, surtout place de l'Hôtel-de-Ville, au cœur des affaires.

La *Chambre de Commerce*, fondée en 1833, a remplacé la Chambre consultative des Arts et Manufactures. En dehors de ses attributions générales pour la défense du Commerce régional, elle a fondé et administre des établissements annexes : Condition des Soies, Banc d'Épreuve des Armes à feu, Entrepôt réel des Douanes.

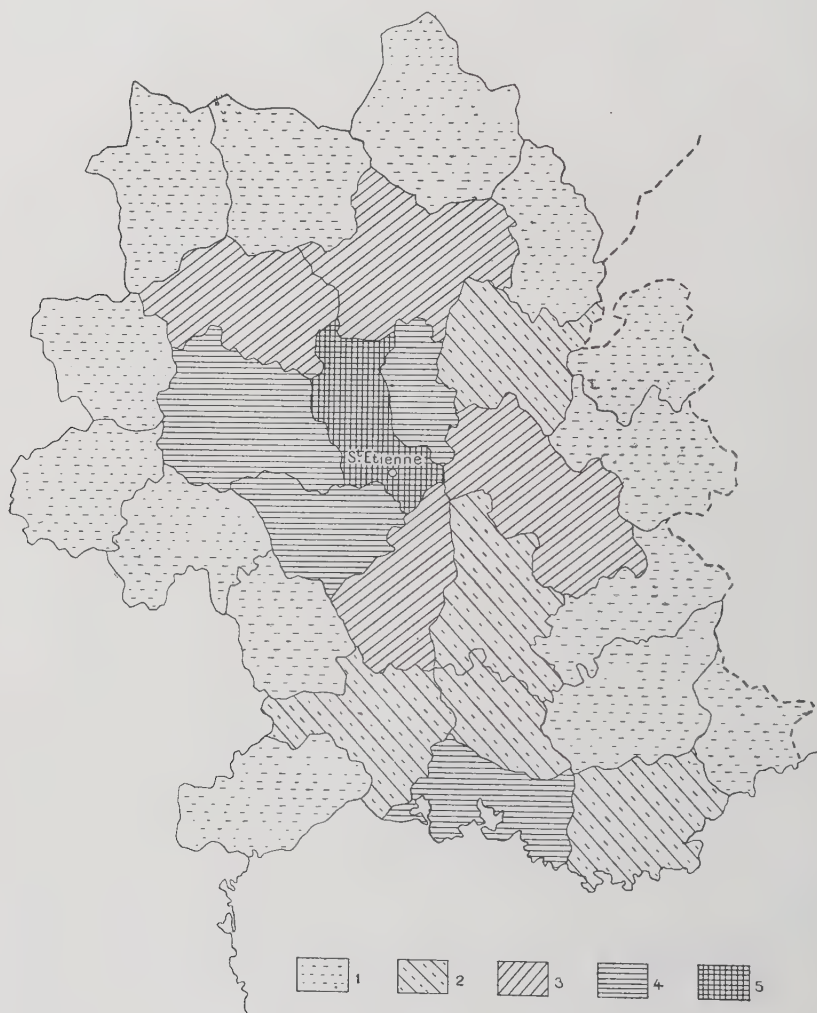
b) Le trafic. — Le commerce de Saint-Étienne est avant tout un commerce *local*; les achats portent sur les matières et les produits nécessaires aux industries ou à la population; les expéditions sont alimentées surtout par les fabrications du pays.

Il s'y ajoute un trafic *régional*, à deux aspects : d'abord rassemblement, à Saint-Étienne, en vue de la vente en gros, de tous les produits dont la fabrication est dispersée dans toute la région, rubans, armes, serrures; ensuite et surtout, redistribution dans le pays d'articles arrivés d'ailleurs à Saint-Étienne.

Sans avoir l'importance des marchés lyonnais, où s'approvisionnent de vastes environs, ceux de Saint-Étienne réexpédient bestiaux, légumes, fruits, surtout primeurs, dans un rayon de 80 km. vers l'ouest et le sud-ouest, plus restreint naturellement du côté de Lyon.

Mais surtout les sociétés à succursales ont pris à Saint-Étienne un essor particulièrement rapide et brillant et se classent au tout

premier rang en France. Leurs dépôts et leurs maisons de vente, au nombre de 3.089, sont répartis dans 28 départements, de la Bourgogne aux Alpes-Maritimes et de l'Auvergne en Savoie,



Le rayonnement des Sociétés stéphanoises à succursales.

Nombre de magasins de vente par départements (d'après la Chambre de Commerce de Saint-Etienne). — 1. plus de 500. — 2. de 200 à 500. — 3. de 100 à 200. — 4. de 50 à 100. — 5. moins de 50.

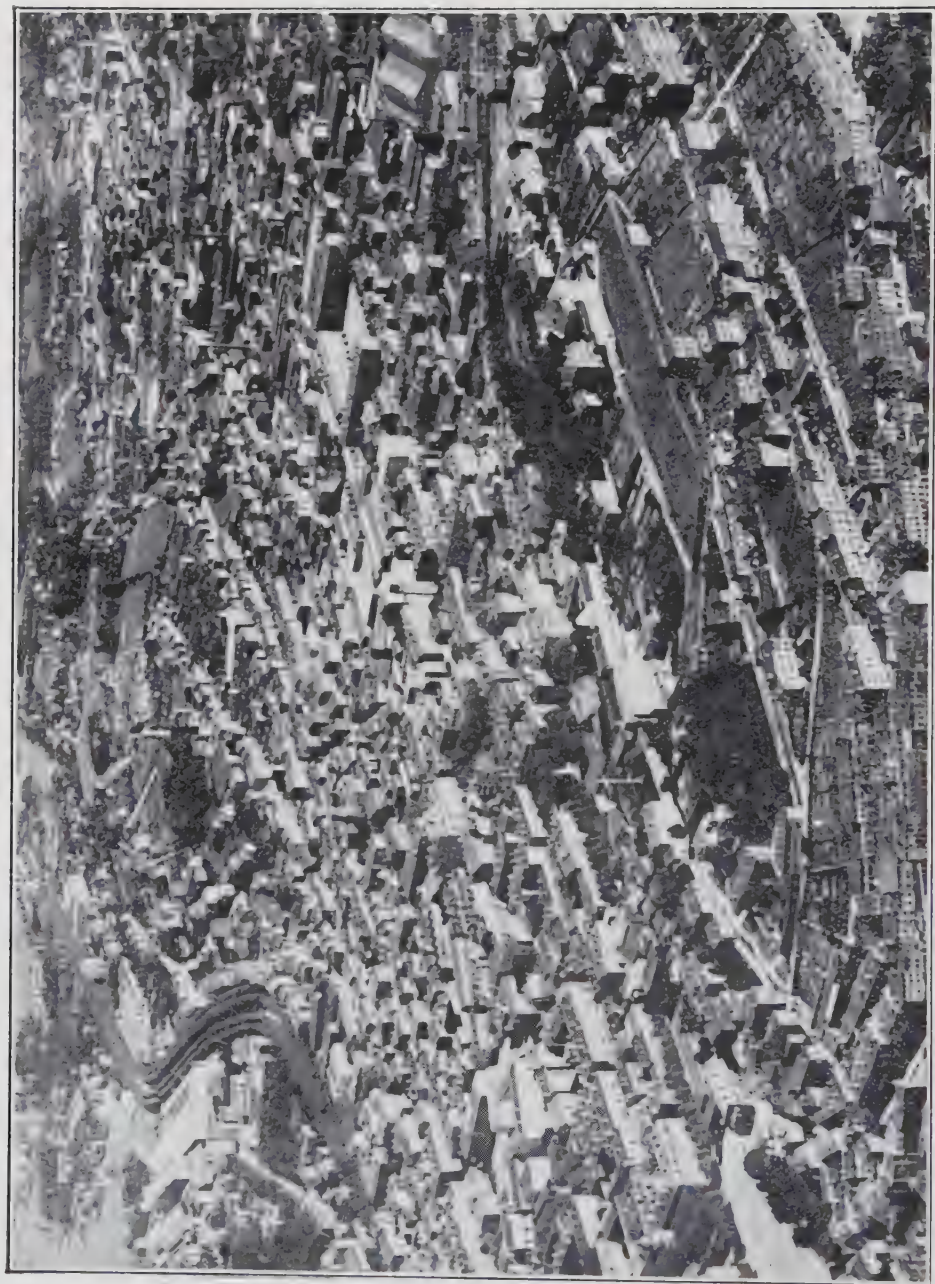
avec une densité plus forte, comme il convient, dans la région économique. Leur chiffre d'affaires dépasse largement un mil-



SAINT-ÉTIENNE. VUE AÉRIENNE VERS LE NORD-EST (*Cliché Cie aérienne française*).

La grande artère, droite sur 7 km. En son milieu, dôme de l'Hôtel de Ville et Préfecture. Vers l'est, route de Lyon.

De bas en haut, à gauche, vélodrome, Palais des Arts, Bourse du Travail, marche des 1 rsules. A droite, caserne d'infanterie, quartiers Saint-Roch et Chavanelle (armuriers), ancien puits Villebrun, lycée de garçons. Au centre, colline du Crêt du Roch (passementiers).
A l'arrière-plan, la grande industrie minière et métallurgique.



SAINT-ETIENNE. VUE AÉRIENNE VERS LE SUD-EST (*Cliché Cie aérienne française*).
La vallée du Furan, épanouie dans la plaine de Champagne (usines de cycles, teinturiers), se resserre entre les collines
Sainte-Barbe (au 1^{er} plan) et Valbenoite (passermentiers).
En bas, à gauche, vieux quartier Roannele. Au centre, ville du XIX^e siècle. En haut, quartiers neufs, cours Fauriel, haras d'arbres

liard. Leur activité s'exerce dans une foule de domaines, alimentation, mercerie, chaussures, papeterie. Le type en est donné par les Établissements économiques du Casino qui occupent 3.000 employés et 5.000 gérants.

La fonction commerciale a, pour maints articles, donné naissance à la fonction industrielle; pour s'assurer leur approvisionnement dans les quantités et avec la régularité voulues, les établissements en sont venus à fabriquer eux-mêmes certaines de leurs denrées, conserves et chocolats par exemple, aux usines de Saint-Étienne-Pont-de-l'Ane. Ils confectionnent eux-mêmes aussi leur journal dans leur imprimerie. Les transports s'effectuent, par chemin de fer pour les expéditions massives à un dépôt régional, mais surtout par camions, qui parcourent toute la zone d'action, prenant les commandes, faisant les livraisons, ramenant les emballages, tout en répandant une publicité efficace.

A une échelle plus réduite, certaines grandes pharmacies et drogueries distribuent leurs produits sur toute la région stéphanoise, la Haute-Loire et une partie de la Haute-Arèche.

Sur un plan plus vaste, le commerce stéphanois s'établit dans le cadre *national et mondial*, surtout, d'ailleurs, en relations avec ses industries, qui, presque toutes, s'approvisionnent en partie à l'étranger et presque toutes sont des industries d'exportation. En outre, certaines spécialités donnent lieu à des manifestations commerciales, qui dépassent de loin les limites de la région : la Foire du Cycle, par exemple, qui rassemble les industriels, fournisseurs et acheteurs, venus des plus lointains horizons. Il convient de mentionner la Manufacture française d'Armes et Cycles de Saint-Étienne qui pratique dans le monde entier la vente sur catalogue et a contribué dans une large mesure à la réputation des fabrications stéphanoises.

3. — SAINT-ÉTIENNE, CAPITALE RÉGIONALE.

Le rôle de métropole qu'elle détient dans l'ordre économique, Saint-Étienne l'a étendu progressivement à d'autres domaines.

Les premières conquêtes remontent au ^{xvii}e siècle. L'une des 5 élections de la Généralité de Lyon, établie à Saint-Chamond en 1627, est transportée à Saint-Étienne en 1629. Le ressort administratif et fiscal du subdélégué correspond environ à l'arrondissement actuel. Quelques années plus tard, une sénéchaussée y est créée pour l'administration de la justice; il en résulte un

conflit avec Montbrison, dont les gens de loi sont atteints dans leurs intérêts et leur prestige; après une période de compromis, où les juges foréziens viennent tenir pendant un semestre chaque année des assises à Saint-Étienne, la sénéchaussée est supprimée, mais pour être rétablie et durer jusqu'à la Révolution.

La Constituante fait de notre ville le chef-lieu d'un arrondissement de Rhône-et-Loire, le plus actif et le plus peuplé après Lyon. Après la séparation du Rhône et de la Loire et la création en 1793 du département actuel, Saint-Étienne n'en devient pourtant pas le chef-lieu. Ce rôle est d'abord dévolu à Feurs, pendant quelque temps, puis à Montbrison. Malgré sa plus faible population et sa moindre vitalité, cette ville se recommandait par son passé d'ancienne capitale, sa situation médiane, ses monuments, son esprit, ses hôtels, l'existence d'un personnel administratif et judiciaire attaché à ses fonctions.

La rivalité pour le chef-lieu, entre la vieille cité et la métropole industrielle, se poursuit jusqu'en 1856, où Saint-Étienne, qui compte 94.432 habitants contre 7.456 à Montbrison, devient la résidence du préfet et le siège des services administratifs. Pas de tous cependant, car Montbrison conserve encore aujourd'hui la Cour d'assises et l'École normale d'instituteurs.

Pour la primauté dans les circonscriptions qui dépassent le cadre du département, Saint-Étienne rencontre la concurrence de Lyon, si voisine. Dans l'administration judiciaire la Cour d'appel est à Lyon. Dans l'ordre militaire, Lyon est tourné naturellement vers la défense des Alpes et gouverne un vaste territoire; Saint-Étienne est rattaché à l'une des régions du Massif Central, dont Clermont-Ferrand, mieux situé, est la tête, mais reste le chef-lieu d'une région de subdivisions et conserve une importante garnison. En ce qui concerne l'organisation ecclésiastique tout en maintenant officiellement la Loire dans la juridiction diocésaine de l'archevêque de Lyon, on a donné aux Stéphanois un vicaire général ayant rang d'évêque et résidant chez eux ⁽¹⁾.

La ville fait partie de l'Université de Lyon, elle demeure un centre très averti de vie intellectuelle, tournée plus spécialement vers les domaines de la science et de l'industrie. Ses réalisations sont particulièrement heureuses dans l'ordre de l'enseignement technique.

Elle possède l'une des grandes Écoles d'ingénieurs de France,

(1) L'Évêché de Saint-Étienne ou de Montbrison (1858-1912), in *Ann. de Saint-Étienne*, 1913.

une École régionale des Beaux-Arts, bien adaptée aux goûts et aux besoins du pays, un Conservatoire de musique qui compte dans les tout premiers de province. Parmi ses Sociétés savantes,



Zone de vente des journaux de Saint-Étienne.

la Société de l'Industrie minérale étend son action et sa réputation bien au delà du cadre régional et même national et la diffusion de la *Revue de l'Industrie minérale*, la grande revue française spécialisée dans ces questions, donne la mesure de son rayonnement.

A proximité de Lyon, ville riche en journaux, l'importance de la presse quotidienne à Saint-Étienne souligne une individualité réelle et forte. Trois grands journaux, bien servis par la situation géographique et ferroviaire, se répandent fort loin de l'agglomération ⁽¹⁾.

La *Loire Républicaine* est le journal du soir. Le *Mémorial*, fondé en 1845, est devenu un grand organe moderne d'informations générales et régionales, tout en conservant son caractère de défenseur naturel des intérêts du commerce et de l'industrie. Avec ses quinze éditions répandues de la Bourgogne à l'Ardèche, ses vingt-quatre chroniques, sa prospérité et son influence sont en progrès constants.

La *Tribune Républicaine* a été fondée en 1899, elle resta pendant quelques années un petit journal local et devint, avec l'élection d'Aristide Briand comme député de la Loire, un grand organe départemental. Pendant la Guerre les journaux de Paris et de Lyon arrivant mal, elle élargit son rayonnement grâce au nœud de voies ferrées constitué par Saint-Étienne. Aujourd'hui ses 23 éditions régionales sont distribuées dans 23 départements, du Gard au Loiret, de Grenoble à Limoges; elle est le plus important journal du centre de la France et l'un des grands quotidiens de province, qui s'apparente par son expansion à ses confrères de Toulouse et de Bordeaux.

D. — LES QUARTIERS

L'étranger qui arrive à Saint-Étienne distingue peu de variété dans cette cité tout entière adonnée au travail et où l'industrie a tout recouvert de sa patine grise. Pourtant tout ne s'y ressemble pas, les quartiers ont chacun leur cachet et souvent leur vie particulière. Déjà, du haut de l'une des collines où l'on accède par d'interminables escaliers, ou en suivant la grande rue centrale, toute droite, qui, sous différents noms ne mesure pas moins de 7 km., on peut percevoir maints aspects différents, qui se précisent par la suite.

1. — LE CENTRE.

La physionomie et l'animation propres aux grandes villes se localisent dans un espace relativement restreint entre les places Badouillère, Jean-Jaurès et Fourneyron.

(1) DEMAISSON, Visites à la presse de province. *Revue des Deux-Mondes*, 1931.

C'est là que se rassemblent les principaux monuments : l'Hôtel de Ville, surmonté d'un dôme qui rappelle celui de Saint-Pierre de Rome, la Préfecture, la nouvelle Poste, les Lycées, la Chambre de commerce, l'Hôtel des ingénieurs. Les services publics et les administrations de la ville et du département y voisinent avec les banques, le siège des grandes affaires industrielles, les Comités des Houillères et des Forges, la Bourse du travail, la Condition des soies. Magasins et grands cafés occupent tous les rez-de-chaussée.

Là se groupent les beaux immeubles bien bâtis qui constituent, certes, un ensemble moins vaste et moins artistique que dans telle capitale provinciale, mais qui, pourtant, affirment la grande ville, son goût, son souci du confort.

L'animation est intense. La grande artère se trouve constituée par la route nationale Paris-Nice, qui, construite dans ce secteur au début du ^{xix}^e siècle, est très étroite. Elle est rejointe, place du Peuple, par la route nationale de Lyon à Toulouse, dont le mouvement est encore plus nourri et qui vient se fondre avec elle. Le courant de circulation y est comparable à celui des carrefours les plus fréquentés dans les très grandes villes. Les tramways se succèdent à faible intervalle, les autobus, les lourds camions, les voitures particulières forment de longues théories. Nulle part, la réglementation n'était plus nécessaire, ni l'obligation du sens unique.

Sur les trottoirs, anormalement étroits, se presse une foule dense qui, à certaines heures, aime à flâner sur la place de l'Hôtel-de-Ville et surtout sur la place Jean-Jaurès. Celle-ci, bien ombragée, décorée de parterres et de pièces d'eau, abondamment pourvue de sièges, est le rendez-vous, l'été, de la société élégante.

Les rues voisines sont agitées de la fièvre des affaires autour des banques et des sièges de sociétés. Rue de la Bourse, rue de la République et dans les rues qui conduisent à la place Jacquard, sont groupés les bureaux et les magasins des fabricants de rubans, des marchands de soie, des commissionnaires et des acheteurs, le gros commerce de toute nature. Place Chavanelle, place des Ursules, place du Peuple, se tiennent les bruyants marchés de chaque jour.

La place du Peuple appartenait déjà à la vieille ville du ^{xv}^e siècle. Sur la bordure ouest en apparaissent encore le noyau, le dessin des remparts, des rues montantes et étroites, quelques façades plus pittoresques qu'architecturales et le plus ancien monument, l'église Saint-Étienne, « la Grand », gothique du ^{xiv}^e siècle, aux murs de grès délités et noircis.

Le versant de la colline Sainte-Barbe, dont le sommet porte une immense Croix de Mission, a été heureusement aménagé en jardins; là s'élèvent l'École des Beaux-Arts, et, bien dégagé et jouissant d'un recul avantageux, le Palais des Arts, qui contient la Bibliothèque et les divers musées artistiques et industriels.

2. — LE SUD ET LE SUD-OUEST.

Après le quartier de la Badouillère, l'un des mieux bâtis, résidence de la bourgeoisie administrative et commerçante, l'aspect se modifie. Le quadrillage des rues se resserre dans la vallée entre les collines rapprochées. Les monuments, les grands magasins, les cafés animés deviennent très rares; seule l'artère axiale conserve une vie commerçante, avec une multitude de boutiques de détail. La population est très dense, dans des maisons sans parure. Partout l'industrie répand sa rumeur, mais le ton en est varié.

Le versant de la colline Valbenoite est le domaine des passementiers; les rues y circulent, parallèles, à flanc de coteau, rejointes par des venelles ou des traverses montantes. Sur la rue donnent les cuisines; à l'opposé, en pleine lumière, s'épanouissent les étages superposés de hautes fenêtres et le cliquetis familier des métiers. C'est là que se fabriquent les velours, les beaux rubans unis et les jacquards. Sur le versant qui lui fait face de l'autre côté du Furan, le quartier de Tardy et de la Sablière, possède aussi ses fabriques, spécialisées plutôt dans les beaux façonnés. La crise y a été durement ressentie.

Les rues de la vallée, la plaine de Champagne, les quartiers de Bellevue et de la Rivière sont le secteur principal de la petite métallurgie, de l'armurerie et du cycle. La rue Saint-Roch, la rue du Vernay alignent par centaines les ateliers de famille où se liment et s'assemblent les pièces de fusil. Ailleurs, ce sont des fabriques plus importantes et aussi des usines, qui travaillent pour le cycle et le moteur; plus des trois quarts des maisons stéphanoises spécialisées sont groupées dans ce quartier, non loin du Vélodrome. Elles y voisinent avec la foule des établissements de décolletage et de petite mécanique, des fabriques de boulons, de vis, d'outils, de lits métalliques, d'accumulateurs, d'appareils de T. S. F. A la sortie des usines, des milliers de bicyclettes et de motocyclettes ramènent chez eux les ouvriers.

Les bords du Furan, avant qu'il ne s'engage en souterrain sous la ville, constituent l'habitat ordinaire des blanchisseries et des

teintureries, dont les eaux bouillonnantes et multicolores, chargées de savons et d'acides, détruisent tout germe nocif dans la rivière. Il subsiste encore des espaces vides, quelques terrains vagues, mais qui se garnissent de plus en plus. Certains coins restent d'ailleurs à peu près exclusivement peuplés d'usines et d'ateliers, les habitations s'accrochant aux pentes des collines ou recherchant le voisinage de la grande rue.

Celle-ci, dans le haut de la ville, au pied de la montagne, bifurque. Une branche, la route qui, à travers le Pilat, se dirige vers le Midi, s'engage dans la haute vallée du Furan, très encaissée; seul le fond porte un chapelet de petits et moyens ateliers. Le poste de transformation de la Rivière, où la Compagnie électrique de Loire et Centre reçoit le courant de ses différentes sources, pour l'adapter aux besoins et le répartir, marque de ce côté et de façon stable, la limite urbaine.

Vers le sud-ouest, il en va différemment; la route gagne la vallée de l'Ondaine, où la concentration de la population présente les mêmes caractères. Le quartier de Bellevue est en plein essor. Un secteur commerçant très actif s'est développé près de la gare du chemin de fer et au terminus des lignes de tramways et d'autobus qui desservent la vallée de l'Ondaine. Une multitude d'établissements industriels y travaillent : petite métallurgie, tresses et lacets, rubanerie, industries du bois.

Sur les premières pentes du Pilat, à 600 m. d'altitude s'est installé l'hôpital général avec ses séries de pavillons isolés dans les arbres. Les avantages de situation et d'altitude, la position abritée des vents dominants et des fumées, expliquent aussi la rapidité avec laquelle s'édifient les quartiers neufs, les cités-jardins, de Solaure, de la Jomayère, qui atteignent déjà la Croix-de-l'Orme et réunissent, par une chaîne continue, Saint-Étienne aux agglomérations peuplées de l'Ondaine.

3. — LE SUD-EST ET L'EST.

La colline de Valbenoite, qui prolonge les plateaux du Pilat sur la rive droite du Furan et le sépare des petits affluents, Vivaraise et Chavanelet, a marqué longtemps de ce côté la limite de la ville. Aujourd'hui, c'est dans ces larges vallées et sur les collines qui les bordent que s'opère le plus rapidement et le plus amplement son extension.

Les rues qui avoisinent la place Chavanelle et la place Villebeuf ont toujours été le domaine des armuriers. C'est l'ancien

quartier de l'Heurton, où la Manufacture royale d'Armes prospérait autour du Banc d'Épreuve, restauré depuis lors et modernisé sur le même emplacement. Ils y travaillent aujourd'hui dans leur atelier familial ou dans des usines d'importance très différente.

Mais leur fief s'est étendu le long du cours Fauriel, l'une des artères les mieux tracées et les plus agréables de toute la ville, large et complantée de platanes. Plusieurs fabriques mondialement connues y sont installées, la plus importante est la Manufacture française d'Armes et Cycles; elle étend sur 800 mètres sa façade élégante et fleurie, derrière laquelle s'étendent en profondeur et s'élèvent sur 8 étages les halls commerciaux et industriels. Tout ce secteur conserve jusqu'au Rond-Point, au pied du Pilat, la physionomie propre, tranquille, coquette, d'une résidence bourgeoise; des villas y reposent dans leurs parcs et la nouvelle École nationale des Mines s'y est édifiée dans des conditions d'hygiène et de tranquillité parfaites.

De tout jeunes quartiers envahissent les collines de Villebeuf et de Beaulieu jusqu'à Patroa; quartiers d'habitation, en formation dispersée, où les maisons s'accompagnent souvent de leurs jardins et d'où les ouvriers et les employés rejoignent leur travail au moyen des nombreux autobus et de bicyclettes.

La mer des maisons qui envahit les hauteurs respecte pourtant une vaste zone sur la colline de Villebeuf, le Jardin des Plantes, qui constitue une île de verdure. Sur son versant nord, en bordure des arbres de Chantegrillet, s'élèvent le Lycée de garçons, l'École professionnelle, l'ancienne École des Mines et à la Richelandière, l'École normale des filles, dans un quartier tranquille de passementiers et de petits employés.

La route de Lyon, qui passe au pied, est un axe très ancien de peuplement. Les constructions y sont ininterrompues maintenant jusqu'au col de Terrenoire et rejoignent à Côte-Thiollière les quartiers industriels de Saint-Jean-Bonnefonds.

4. — LES QUARTIERS DU NORD ET DE L'OUEST.

De cette route de Lyon, qui serpente à flanc de coteau, ou de la colline du Crêt de Roch, peuplée de passementiers, on domine vers le nord la zone industrielle par excellence, du moins celle des industries lourdes. C'est l'un des secteurs les plus actifs pour l'extraction du charbon et pour les industries qui le traitent. Les installations minières y voisinent avec les usines métallurgiques, les halls des constructions mécaniques, les verreries, la puissante

Manufacture nationale d'Armes, et s'étalent jusqu'au pied du mont Reynaud et de la butte de Saint-Priest.

Les communications sont faciles dans cette plaine. Sur la ligne de Roanne et sur celle de Lyon se greffent les nombreux embranchements industriels, la gare du Pont-de-l'Ane déploie le large éventail de ses voies de triage et la gare de Châteaureux ses annexes, ses docks et ses dépôts. Là aussi se sont installées les utilités encombrantes pour la ville, comme les abattoirs et les usines à gaz.

Les habitations ont fui ce sol, longtemps mal drainé et marécageux, disloqué aujourd'hui par l'exploitation houillère. Seul le quartier du Soleil, dominé par un curieux clocher à bulbe, s'y est installé sur une langue de plateaux plus saine; c'est le domaine des mineurs, à proximité de leurs puits, un faubourg important, mais mal relié à la ville.

En s'approchant des collines qui ferment l'horizon au nord, le paysage devient plus gai; des parcs, des terrains de sports, un hippodrome, occupent le quartier de l'Étivalière. Celui de la Terrasse, actif autour de sa gare, est de croissance encore récente. L'exposition au midi, les conditions plus agréables de site et d'existence ont fait naître sur les pentes de Saint-Priest et de l'Étrat une jolie banlieue de résidence bourgeoise, comparable aux banlieues du sud de Paris.

Contrairement aux routes de Lyon et de Firminy, le long desquelles s'accélère le peuplement, celle de Roanne reste encore bordée de jardins maraîchers et de prairies pour l'élevage. Le Furan, dont les eaux s'épandent dans la vallée, lui confère, dès l'octroi, cette prospérité et ce caractère déjà rural.

Du côté de l'ouest, la ville est beaucoup moins étendue. C'est aussi le secteur des Mines; depuis le Bois-Monzil, en passant par le Clapier et les Brunandières, jusqu'à Montmartre et la Béraudière, les puits dominant sur les hauteurs et les installations pour la préparation des charbons, les cokeries, les centrales couvrent les parties planes. Le paysage est tout à fait caractéristique : sol noir, affleurements de rochers, éboulements de la surface, fumées rougeoyantes, intensité de la circulation par camions et par chemin de fer. Les habitations des mineurs sont à l'écart, dans les vieilles maisons de Polignais, de la Pareille, de la rue du Puÿ.

Mais sur le revers de la colline l'aspect change complètement et la tranquillité revient avec le quartier de Montaud, plus récent, construit au ^{xix}^e siècle dans les périodes prospères du ruban.

Les métiers battent encore dans nombre d'ateliers de famille et de petites usines autour de la place Jacquard.

Si l'on s'élève de là jusqu'aux cols qui donnent accès au plateau, on trouve encore, sur le rebord, des faubourgs propres et plaisants, avec de hautes maisons de rapport, mais aussi maintes petites demeures pour un ou deux ménages, dans la verdure et les jardins. Les hautes fenêtres des passementiers spécialistes des velours soyeux et des beaux rubans, y jouissent de l'orientation propice à l'est. C'est l'extrême limite du site urbain, et ces quartiers vivent déjà à l'écart de l'agglomération, à laquelle les relie le tramway.

CONCLUSION

A défaut de charmes et d'attraits, Saint-Étienne a du caractère et ce caractère est robuste et sérieux. Peu de grandes cités laissent une telle impression de fièvre. Cette ambiance de travail probe, intelligent, souvent artistique, n'est pas sans grandeur et ne laisse pas d'inspirer une certaine qualité d'émotion. Il est difficile de s'en défendre, lorsqu'en pénètre dans la vie des usines ou des ateliers, lorsqu'on se penche sur la vie de l'artisan, qui n'est pas sans noblesse, lorsqu'on visite aux musées les riches héritages d'armes et de tissus. Aussi très souvent le préjugé défavorable que connaît l'étranger en arrivant dans cette atmosphère grise se transforme-t-il complètement et la ville a su retenir et s'attacher bon nombre de ceux qui s'étaient promis de seulement la traverser.

L'accueil du Stéphanois est cordial, simple et direct. Sans doute, on n'est pas sans défauts et on les reconnaît sans mauvaise grâce. Le parler, un peu traînant et rocailleux et qu'on appelle « gaga », par dérision peut-être, est caractéristique. Il est empreint d'une « grasse cordialité », se ressent de la rudesse du climat, de l'âpreté du sol, mais il participe aussi du Midi voisin. Dégagé de l'accent du terroir, il se rapproche du provençal; il ne lui aurait manqué qu'un Mistral pour l'assouplir.

Comme lui, « ce peuple, qui paraît au premier coup d'œil féroce et farouche, est peut-être le plus tranquille et le plus doux », disait déjà Alléon Dulac. Depuis longtemps, les statistiques des faits de justice donnent à Saint-Étienne un classement très favorable parmi les villes françaises. L'âme stéphanoise est meilleure que l'âme collective de maintes autres grandes agglomérations,

et les fautes les plus fréquentes et les plus graves sont souvent imputables au vin ou à la promiscuité du taudis.

L'honnêteté est naturelle, l'entraide normale, les amitiés confiantes et durables; l'on ne fait jamais appel en vain aux qualités du cœur et à l'esprit de solidarité. L'ensemble est riche des vertus simples et solides qui assurent les bons foyers et constituent la saine armature d'une race.

L'élite ne manque pas de dons brillants : Saint-Étienne possède l'un des meilleurs Conservatoires de province; elle a fourni au pays sa pléiade d'artistes et de littérateurs; ses enfants ont eu l'âme aventureuse des coloniaux. Ils possèdent surtout, à un degré très aigu, le sens des réalisations mécaniques. Saint-Étienne, ville des artisans, est aussi la ville des inventeurs.

Le fond du caractère est le goût du travail. C'est par le travail que l'homme s'élève ici et parvient à conserver son rang. Les conditions sévères auxquelles est soumise la vie industrielle exigent un effort incessant et les crises, endémiques dans maintes branches, produisent, dans les situations et les fortunes un brassage continu. Les dirigeants se renouvellent plus qu'ailleurs peut-être à la tête des affaires et de la cité. Aussi les catégories sociales sont-elles moins tranchées que dans une foule d'autres régions.

Pourtant la ville n'est pas triste ⁽¹⁾. « La population travaille, mais elle chante, écrit M. Guy Chastel, et la chanson stéphanoise a toujours été au-dessus de l'établi comme l'alouette sur le sillon. » A Saint-Étienne, ajoute-t-il, s'accordent le sentiment et la raison. C'est toute l'âme française.

(1) Guy CHASTEL, *le Forez*.

CHAPITRE IV

L'INFLUENCE DE L'INDUSTRIE SUR LES CAMPAGNES

La vie rurale est étroitement liée à l'activité de l'industrie qui explique dans une large mesure le chiffre et la répartition des habitants dans les campagnes régionales, leurs occupations et leurs spéculations, en un mot, leur prospérité.

Les conditions du sol et du climat ne destinaient pas ces territoires à de riches productions. Dans les parties montagneuses, la rigueur des saisons, la maigreur de la couche végétale, sa pauvreté en éléments fertilisants en ont fait longtemps des contrées à ressources médiocres. La plaine, plus abritée, moins rude, possède quelques cantons fertiles dans les bons terroirs; mais à côté des riches chambons, les varennes graveleuses, beaucoup plus étendues, n'offrent ni la même abondance, ni la même qualité, et souffrent de la comparaison avec le bassin de Roanne, la Limagne d'Auvergne ou les vastes plaines à vocation agricole.

Si l'on pouvait faire abstraction par la pensée de l'influence qu'ont eue les villes et l'industrie, toutes voisines, la partie rurale de la région pourrait se comparer à telles autres contrées du Massif Central, où ne s'affirme aucune qualité spéciale, aucune supériorité. Le sol y nourrit un effectif réduit d'habitants; le peuplement n'y fut jamais dense et s'éclaircit encore pour se conformer au mouvement actuel.

Les campagnes du ressort stéphanois, elles, tirent une valeur toute particulière de leur situation. Leurs habitants ont toujours été nombreux. Sans doute, elles ont obéi à l'appel de la ville, qui a puisé largement, nous l'avons vu, dans la masse des ruraux

et aussi dans les élites. Mais le drainage s'est trouvé ralenti et limité par l'industrie voisine et la population actuelle peut encore passer pour dense.

Autrefois, cette influence vivifiante était en grande partie assurée par la combinaison intime et presque générale de la culture et des industries pratiquées à domicile. Aujourd'hui encore les industries campagnardes, adaptées aux conditions du siècle, maintiennent dans leur terroir un important contingent d'habitants.

Mais l'industrie, génératrice de vie urbaine, agit aussi et surtout sur ce milieu par les puissants débouchés qu'elle offre dans les villes voisines aux produits de la terre. Les sols les plus pauvres ne sont pas toujours les moins intéressants dans leur rendement, si l'on considère leur proximité des grandes agglomérations ouvrières.

La vie des champs et son orientation s'en sont trouvées transformées. Sans doute subsiste-t-il encore l'imprégnation d'un long passé; dans le monde des campagnes les progrès sont lents. Mais l'évolution se marque avec netteté vers l'accroissement des ressources agricoles, leur valorisation et leur spécialisation, en particulier vers les spéculations de l'élevage et la production laitière.

En outre, les campagnes apportent un remède à l'existence épuisante des villes. Les hauts plateaux sont devenus des lieux de repos et de villégiature d'été. La douceur de l'existence dans la plaine, les plaisirs de la chasse et de la pêche y attirent les citadins et en font une région de plus en plus recherchée à mesure des progrès dans les transports.

A. — LES GENRES DE VIE ANCIENS

1. — L'EXPLOITATION AGRICOLE.

Longtemps l'agriculture régionale a présenté un tableau peu satisfaisant. Les réponses des curés et des notables à l'enquête d'Herbigny (1697), les notes de Messance (1778), étalent la médiocrité des ressources, et la statistique de 1809 montre cette activité encore dans l'enfance.

Rien n'est cultivé en grand. Aucune plante n'est propagée pour devenir l'objet d'une exploitation massive. Comme dans la plupart des campagnes françaises, le paysan est resté fidèle au régime plusieurs fois séculaire de la polyculture « dispersée et

routinière, médiocre et uniforme (1). » Il s'applique à faire rendre à son domaine tout ce qui est nécessaire à sa subsistance, même dans des conditions peu favorables de sol et de climat.

Comme partout, la production des céréales est la spéculation essentielle : c'est elle qui est à la base de l'alimentation. A cause du sol, le froment est relativement rare : en dehors des chambons de la plaine et de quelques bonnes terres de varennnes, la céréale normale est le seigle. Beaucoup plus robuste, moins exigeant sur la qualité de la terre et les amendements, il forme le fond de la récolte, surtout en montagne, et fournit presque uniquement à la consommation. Les rendements sont peu élevés : si dans la plaine blé et seigle donnent jusqu'au 10^e ou 12^e grain, il y a des terres pauvres qui ne produisent qu'au double ou au triple.

Le complément est fourni depuis le xvii^e siècle par la pomme de terre, qui constitue la principale nourriture des gens de la campagne, ainsi que par les légumes, racines ou grains de maïs cultivés dans les jardins ou les pièces de terre attenant aux maisons. Le chanvre, on l'a vu, est resté longtemps une plante de première nécessité et particulièrement soignée. On cite encore la vigne qui couvre maints versants du Forez et du Jarez et s'étale sur la Côte Rôtie. Le reste vaut peu.

Malgré les aptitudes excellentes du pays pour la pousse de l'herbe, elle n'est pas suffisante pour nourrir le bétail nécessaire. Les incultes délaissés par la charrue en mauvais terrain, les jachères, la vaine pâture sur tout le territoire après la levée des récoltes auraient pu nourrir un troupeau très peuplé; les usages souvent décrits existent ici comme partout. Mais on manque de foin pour la période, longue dans ces climats froids, où le bétail doit séjourner à l'étable ou à l'écurie. Aussi le nombre des élèves est-il strictement réduit, une grande partie du cheptel se vend à la belle saison et les voituriers qui font les charrois sont obligés d'acheter du fourrage le long de la route.

Les animaux sont utilisés au labourage et aux transports, qui les ruinent sur les chemins affreux. La production laitière est passée sous silence par Messance : c'est dire qu'on n'en tire pas de profit particulier. Elle reste d'ailleurs faible, à cause du manque de sélection des races de vaches, de la pauvreté de leur nourriture et du travail pénible qu'on leur impose. Le laitage reste limité à la consommation familiale et ne donne naissance à aucun com-

(1) FAUCHER, *Plaines et bassins du Rhône moyen entre Bas-Dauphiné et Provence*; GIBERT, *la Porte de Bourgogne et d'Alsace*.

merce ⁽¹⁾. L'élevage se propose, en somme, de fournir les animaux nécessaires aux besognes de la ferme et aux charrois; la vente à la boucherie et le lait ne constituent que des appoints.

Les raisons de cette production médiocre, en quantité et en qualité, sont bien connues. Ce sont les difficultés des communications, qui rendent impossibles les échanges de produits agricoles et obligent le pays à vivre sur ses propres ressources; c'est aussi l'absence d'un débouché, qui incite à développer la production et puisse la rendre lucrative.

Encore cette production est-elle insuffisante à assurer tous les besoins d'une population nombreuse et qui s'accroît rapidement, et ce déséquilibre rend indispensables des ressources de complément.

2. — LES RESSOURCES D'APPOINT.

Le Préfet de la Loire indique, en 1818, quelques autres genres de vie pratiqués par les paysans montagnards pour assurer l'aisance du pays et mettre en œuvre toute son activité ⁽²⁾.

a) **L'émigration temporaire.** — C'était d'abord le remède classique des pays trop peuplés, la recherche du travail à l'extérieur de la région, pendant les saisons où elle n'offrait pas d'occupations pour tous. Chaque année, d'Usson et de ses environs, 700 ou 800 scieurs de long et charpentiers, 150 colporteurs de dentelles s'en allaient dans les provinces voisines, Bourbonnais, Bourgogne, Dauphiné, et jusqu'en Piémont ⁽³⁾. Ils restaient absents de septembre à juillet et ne passaient dans leurs montagnes que les quelques semaines employées aux récoltes.

La plaine du Forez, où la fenaison et la moisson sont plus précoces, attirait tout l'été des « hordes de montagnards qui descendaient, armés de leurs faucilles et suivis de leurs femmes et de leurs enfants ⁽⁴⁾ ». Les vendanges donnaient lieu aux mêmes déplacements saisonniers vers les vignobles de Boën, de Montbrison et surtout vers le Rivage du Rhône.

Avant la grande œuvre d'assainissement du XIX^e siècle, les étangs et les marécages demandaient une énorme somme de

(1) La seule exception a trait aux fromagés fabriqués dans les jasseries des monts du Forez, et connus sous le nom de « fourmes ».

(2) DUPLESSY, *Essai statistique sur le département de la Loire*.

(3) En Bourgogne, ils étaient connus sous le nom de « Foréziens ».

(4) « Ils constituent un vrai fléau pour les champs que les femmes et les enfants dévastent à l'envi » (DUPLESSY).

travail. Les « maraires » venaient de la Haute-Loire pour construire les chaussées, creuser fossés et rigoles, assurer la mise en eau ou en assec, défricher les superficies exondées. Ils menaient une vie rude, exposés à tous les temps et aux fièvres mauvaises, et, entre l'automne et l'été suivant, ne retournaient qu'une ou deux fois dans leurs montagnes.

Partout, on l'a vu, les fermiers se livraient aux charrois avec leurs bœufs et leurs chevaux. Ils transportaient du bois, du charbon, des produits de Saint-Étienne qu'ils emmenaient à Roanne ou Lyon, les métaux bruts ou la soie qu'ils en ramenaient. Ils assuraient le transbordement entre les ports du Rhône et ceux de la Loire. C'était pour eux le seul moyen de payer leur fermage. On sait aussi combien en souffrait le soin des champs.

b) **Les industries à domicile.** — Mais surtout prospéraient partout des industries d'appoint, disséminées dans les campagnes et que le paysan exerçait les jours de mauvais temps et dans l'intervalle des travaux agricoles.

Dans la montagne boisée, le pays du hêtre, le travail du bois était général. On en faisait de la vaisselle, des outils, on tressait des chaises de paille blanche. La variété de ces articles était grande : plats de toutes dimensions, mortiers à piler le sel, salières, pelles en bois, râpeaux, manches d'outils, brouettes, jougs, échelles, sabots. Ils étaient vendus à la foire. Mais parfois, en raison de la difficulté des transports, les producteurs se rendaient à domicile : ainsi les sabotiers de Noirétable et de Saint-Jean-Soleymieux allaient de ferme en ferme confectionner sur place la provision de chaussures pour l'année (1).

Bien plus répandus étaient la petite métallurgie et le tissage. On en a vu les raisons. Leur localisation paraît avoir été déterminée par la commodité plus ou moins grande des transports.

Les travaux du fer, serrurerie, clouterie, quincaillerie, coutellerie, fabrication des armes, qui consommaient un tonnage important déjà de métal et de combustible, étaient liés davantage à la proximité du bassin houiller et des routes. On les reconnaît surtout sur les deux versants montagneux de la vallée du Gier, dans tous les environs de Saint-Étienne, le long du Furan, de la Semène, loin vers leurs sources, ainsi que dans toute la région de Saint-Bonnet-le-Château.

Les activités textiles étaient disséminées dans une multitude de paroisses, quels que fussent le relief et la facilité des commu-

(1) GALLEY, *l'Élection de Saint-Étienne avant la Révolution*.

nications : le faible poids de la matière ou des produits les rendaient complètement indépendantes des transports. On a vu leur spécialisation : le versant sud du Pilat travaillait à la filature et au moulinage de la soie, les plateaux du Velay et le pays de Saint-Étienne constituaient la vaste zone du ruban, les monts du Lyonnais présentaient une beaucoup plus grande variété.

Partout le régime du travail est sensiblement le même. Dans une pièce de la ferme, ou dans un local en location, sont installés le métier ou la forge. Au début la grande majorité des artisans ruraux sont des cultivateurs qui exercent le métier pendant les creux laissés par les soins des champs; leurs femmes et leurs enfants, leurs domestiques les aident dans leurs besognes. Puis il s'établit une certaine division des fonctions, et, de plus en plus grandit, sur les registres des tailles, le nombre des paysans imposés comme tisseurs ou serruriers et non plus comme laboureurs. Dans certains bourgs du ruban, à Saint-Didier, par exemple, se forme une véritable classe d'artisans de campagne, qui travaillent toute l'année sur leurs propres métiers ou ceux des maîtres tisseurs.

Ils achètent au détail la matière première aux marchands quincailliers ou armuriers de Saint-Étienne et de Saint-Chamond, qui rassemblent les produits. Dans la rubanerie, ils sont la plupart du temps de simples façonniers qui mettent en œuvre, pour le compte du fabricant, la soie fournie par ce dernier et qui sont payés à la tâche.

En 1789 le nombre d'ouvriers occupés à ces ateliers se répartit ainsi :

Manufacture d'armes de guerre.	327
— — — de commerce	2.850
Quincaillerie, coutellerie, serrurerie	8.000
Rubanerie	25.200

soit au total 36.377. La ville de Saint-Étienne est comprise dans cette évaluation, mais la part des campagnes reste belle (1).

On a souligné, dans l'étude de chaque industrie, l'influence déterminante qu'eurent dans le développement des usines stéphanoises ces réserves de main-d'œuvre expérimentée. Dans l'économie des campagnes, l'intérêt n'en fut pas moindre : le Préfet de la Loire notait en 1818 : « C'est à cette industrie (la forge), ainsi qu'à la fabrication des rubans, qu'est due la population considérable de ces montagnes, population qui n'est en rapport ni avec l'étendue du sol, ni avec son peu de fertilité (2). »

(1) Notes de Descreux, citées dans GALLEY, *l'Élection de Saint-Étienne...*

(2) DUPLESSY, *Essai statistique...*

B. — L'ÉCONOMIE RURALE ACTUELLE

1. — LE DÉPEUPLEMENT DES CAMPAGNES.

Le développement de la civilisation industrielle et urbaine, considéré dans son évolution générale, a eu pour résultat le dépeuplement des campagnes. Le fait présente une valeur pour ainsi dire universelle et la région économique de Saint-Étienne n'y a pas échappé.

L'ensemble de sa partie rurale a certes connu pendant le XIX^e siècle un accroissement important, ralenti seulement pendant les dernières années; il se chiffre au total par un gain de 110.000 habitants, soit 5 p. 100 de sa population en 1806. La splendide natalité qui caractérisait ces races fortes a longtemps suffi à combler les vides produits par les départs vers la mine ou l'usine et à assurer l'augmentation de la population sédentaire. A certaines époques même et dans certains cantons, l'émigration était considérée comme un fait heureux ⁽¹⁾.

Mais le déséquilibre a fini par se produire. Le nombre des naissances a diminué dans les mêmes proportions que dans le reste du département; le nombre des décès n'a pas fléchi dans une égale mesure et l'excédent démographique s'est réduit, comme partout, à un taux très minime, 1 ou 2 pour mille seulement. En même temps les besoins en hommes des villes sont devenus plus pressants et le drainage des populations rurales s'est fait plus intensif. Les campagnes de la Loire et de la Haute-Loire se dépeuplent, secteur après secteur.

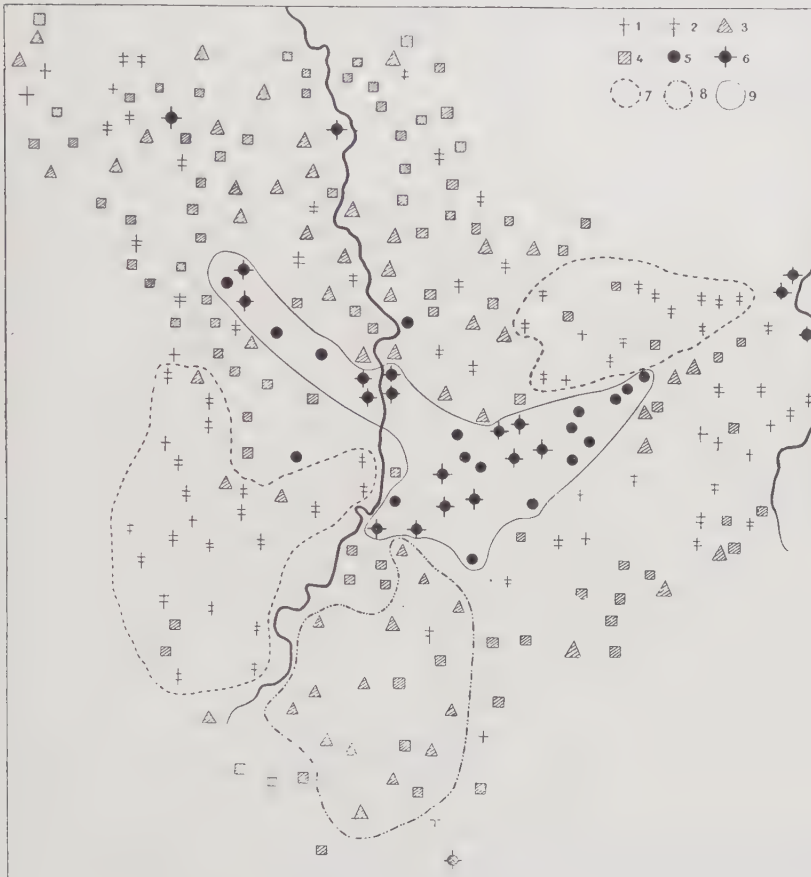
La carte indique pour chaque commune l'année du recensement auquel fut atteint le plus haut chiffre de population et caractérise ainsi quelques zones.

Parfois à la base de la décroissance se trouve un événement local. Par exemple, l'exploitation du canal de Givors et la construction du chemin de fer ont détourné le trafic important qui s'écoulait autrefois sur la route de Rive-de-Gier au port de Con-

(1) « La population trouve dans cet entraînement à l'émigration un contrepois aux forces qui ailleurs déterminent son accroissement rapide. Il faut s'en féliciter sans réserve dans la situation économique et agricole actuelle des cantons montagneux » (Rapport du Préfet de la Haute-Loire, 1851).

drieu par le col de Pavezin, et ont amené le déclin de toutes les communes qui en vivaient.

Entre 1830 et 1850, les versants nord et ouest du Pilat, la face

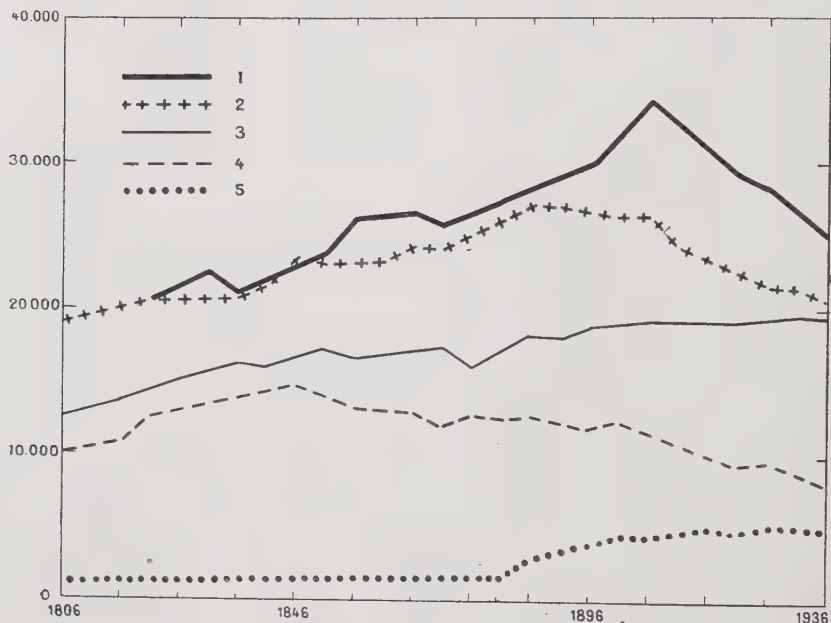


Date à laquelle la population a atteint dans chaque commune son chiffre le plus élevé.

- | | |
|--------------------------|--|
| 1. — Avant 1831. | 6. — En 1931 et 1936. |
| 2. — Entre 1836 et 1861. | 7. — Zones de l'ancienne petite métallurgie. |
| 3. — Entre 1866 et 1891. | 8. — Zone du ruban. |
| 4. — Entre 1896 et 1911. | 9. — Zone de grande vitalité actuelle. |
| 5. — En 1921 et 1926. | |

méridionale du Lyonnais, les monts du Forez et particulièrement le canton de Saint-Bonnet-le-Château sont atteints à leur tour : c'étaient les régions où fleurissait la petite industrie métallurgique sous ses formes anciennes; elle ne peut alors résister à la concurrence des grandes usines qui s'installent et attirent irrésistiblement la main-d'œuvre, appréciée, des forgerons de village.

Petit à petit le mouvement gagne la vallée de la Loire, où les ressources sont plus variées et plus riches. Vers la fin du XIX^e siècle il se généralise; on le reconnaît dans les vallées industrielles du Pilat méridional et dans la plaine du Forez, là du moins où



La population dans les campagnes.

1. — Communes du ruban.
2. — Communes agricoles.
3. — Canton de Saint-Rambert (industries récentes).
4. — Communes de l'armurerie à domicile.
5. — Communes des verreries.

l'industrie ne ravive pas d'anciens centres et où l'exploitation nouvelle des ressources naturelles ne produit pas, au contraire, un accroissement de population.

Les monts du Lyonnais et le vaste plateau des passementiers de la Haute-Loire résistent plus longtemps. Au moment où la concentration allait gagner la rubanerie et rassembler, dans cette branche aussi, les ouvriers dans les usines des villes, la distribution de l'énergie a sauvé l'industrie à domicile et conjuré un exode général. Mais l'exode commença pourtant; les anciens compagnons, devenus inutiles dans les ateliers de famille, quittèrent le pays, puis le courant des départs fut entretenu par la répétition et la gravité des crises rubanières.

D'une façon générale, ce n'est pas le chef-lieu de la commune

qui l'appauvrit le plus; souvent, au contraire, il se développe; mais le déchet provient des écarts, où les commodités de la civilisation, routes, électricité, adduction d'eau, pénètrent lentement.

Il convient de noter aussi le rôle retardateur des centres cantonaux. Ils ont longtemps arrêté et capté à leur profit la main-d'œuvre décidée à quitter son village. L'existence ou la création de petites industries a suffi et suffit parfois encore à y retenir cette population. Mais souvent le bourg ou la petite ville n'est qu'une étape dans la marche vers la grande : on voit le passementier des plateaux ou l'armurier des fermes foréziennes faire un séjour de quelques années à Monistrol, Saint-Didier ou Saint-Bonnet, avant de poursuivre sur Saint-Étienne; quelquefois il se fixe lui-même à cette première étape, mais ce sont ses enfants qui gagnent la grande cité, riche d'attraits à leurs yeux.

Ce n'est qu'au début du ^{xx}e siècle que la décroissance se marque dans la courbe générale. Toutes les régions rurales des pays stéphanois fléchissent alors, aussi bien les communes uniquement agricoles de la plaine et des plateaux que les régions d'industries disséminées; les exceptions sont rares et se rapportent aux petites villes et aux bourgs. Pour la première fois, en 1906, la population des campagnes régionales devient moins nombreuse que celle du bassin houiller, et depuis lors la divergence entre les deux courbes, qui accentuent chacune leur marche, est rapide; l'écart se chiffre en 30 ans par 90.000 habitants et la nouvelle législation sociale n'a pas pour effet de le réduire.

Le dépeuplement revêt, toutefois, rarement l'ampleur douloureuse qu'on a signalée dans certaines régions françaises véritablement désertées. Le type en serait ici la petite commune de Leigneq, qui accroche son bourg au roc escarpé de son château fort dans la haute vallée de l'Ance et qui disperse ses hameaux dans les monts du Forez. En 1851, on y recensait 238 serruriers, 225 dentellières, 218 cultivateurs. En 1931 il n'y restait que 52 maisons, dont 18 inhabitées, 34 ménages et 117 personnes. A Chambles, dont les tours en ruines dominent les gorges de la Loire, 10 maisons sur 30 sont vides et parmi les 66 habitants, 16 ont au-dessous de 20 ans et 14 au-dessus de 60.

Mais ces exemples sont ici de rares exceptions; ils ont trait à des terroirs peu fertiles, restés complètement à l'écart des communications, et la petite industrie, qui expliquait pour une grande part le chiffre anormalement important de leur population, en a entièrement disparu aujourd'hui.

Si l'on considère alors, non plus des échantillons choisis, mais une certaine superficie dans les secteurs les plus atteints, le canton de Saint-Bonnet-le-Château a perdu, depuis 1846, 35 p. 100 de sa population. Depuis 1906, les communes agricoles de la plaine ont fléchi de 22 p. 100 et les plateaux de ruban de 25 p. 100; la chute est, ici, particulièrement rapide.

Pour l'ensemble de la partie rurale comprise dans la région de Saint-Étienne, le dépeuplement s'est marqué depuis 1906 seulement et se chiffre en 30 ans, au recensement de 1936, par 40.000 habitants, soit 13 p. 100.

L'épuisement des campagnes s'est donc produit beaucoup plus tardivement et avec beaucoup moins d'ampleur que dans maintes autres régions ⁽¹⁾. Il apparaît que les méfaits généraux de la civilisation industrielle sur le monde paysan se trouvent atténués et retardés ici par le voisinage immédiat d'une région de grande industrie.

Aujourd'hui, ces étendues rurales réunissent environ 250.000 personnes, ce qui représente une densité de 64 habitants au kilomètre carré. Compte tenu des superficies couvertes de rochers, de bruyères et de forêts dans les hautes altitudes du Pilat et du Forez, ainsi que des étangs de la plaine et des sables de la Loire, cette densité peut être considérée comme forte. Elle est supérieure à celle de 1806 et supérieure aussi à celle des régions françaises de mêmes altitudes.

L'industrie en est en grande partie responsable. D'abord par les vastes débouchés qu'elle offre aux produits du sol, elle assure une prospérité de bon aloi à l'agriculture dans tous les cantons, même les plus médiocrement doués, et aussi on la voit rayonner sous forme d'industries rurales, dispersées ou groupées dans des sites et à des altitudes où l'on n'a pas coutume, ailleurs, de la rencontrer. L'influence s'en marque dans le peuplement et la carte de la répartition des populations souligne, on s'en souvient, que le surplus d'habitants nourris dans ces régions s'explique, justement, par ces activités complémentaires.

2. — LA PERSISTANCE ET L'ADAPTATION DES INDUSTRIES CAMPAGNARDES.

Parmi les occupations variées qui fournissaient autrefois l'appoint nécessaire aux ressources du sol, les charrois ont disparu ⁽²⁾;

(1) Par exemple, la Normandie. Cf. SION, *les Paysans de la Normandie occidentale*.

(2) « Cette multitude de fainéants, qui se promènent toute l'année dans le

pour le plus grand bien de l'agriculture, l'émigration saisonnière a pris fin; seules les industries rurales ont persisté, elle se sont même amplifiées dans certains cas et aussi elles se sont adaptées aux conditions du monde actuel.

Plusieurs sortes apparaissent :

a) Celles qui mettent en œuvre des productions du sol ne sont pas originales. Il existe ici, comme dans toutes les campagnes françaises et répandus dans une foule de communes, les moulins, les huileries, les féculeries qui travaillent en contact direct avec le paysan.

On y trouve, comme dans toutes les régions forestières, les industries primaires du bois : les scieries qui le débitent en poutres et en planches de diverses tailles et de différents profils. Une particularité peut-être : en relation avec l'étendue des pineraies et l'abondance de la demande en poteaux et bois de mines, le nombre est élevé des établissements où les troncs rectilignes sont imprégnés d'une solution propre à assurer leur conservation.

Naturellement, c'est dans les cantons boisés que sont localisés ces travaux, et surtout à Noirétable, Chalmazelles, Usson, Saint-Bonnet-le-Château dans les monts du Forez, à Bonson au pied de ces monts, ainsi qu'à Doizieu, Le Bessat, Saint-Genest-Malifaux dans le Pilat.

Mais les anciennes petites fabrications ont à peu près disparu; elles sont devenues la spécialité d'autres montagnes, où la tournerie de bois et l'ameublement sont souvent concentrées en usines.

b) Les industries exercées traditionnellement à domicile ont en partie été maintenues. Deux branches principales ont subsisté, la métallurgie et le tissage.

Parmi les travaux du fer, ceux qui ne comportent aucune habileté professionnelle particulière et que l'usine peut exécuter à bien meilleur compte, ont disparu, celui des clous, par exemple, des couteaux, de certaines pièces d'armes ou de serrures. Mais la fabrication des bascules, des platines pour les fusils, leur montage, la confection de certaines serrures et pièces de ferronnerie ont persisté : on a vu leur localisation, leur économie, ainsi que les raisons qui les expliquent.

Dans les textiles, la rubanerie (et aussi certaines spécialités

royaume à la suite de leurs mulets et de leurs chevaux travailleraient la terre... Les champs incultes seraient défrichés. Car enfin, voiturier n'est pas travailler » (Ch. comm. Lyon, 22 déc. 1756).

issues d'elle), occupe le plus grand nombre de bras, dans les régions où elle s'est traditionnellement exercée depuis des siècles et sans gagner en extension. On sait que sa dispersion en ateliers de famille présente les plus grands avantages dans l'ordre technique, économique et social. Sur le mode disséminé se pratiquent encore, partiellement, le moulinage de la soie, la confection de la dentelle, les industries de Panissières et la chapellerie de Chazelles.

Mais le genre de vie est différent d'autrefois : rares sont aujourd'hui les maisons où l'on travaille à la forge ou sur le métier d'une façon irrégulière, pendant la mauvaise saison ou dans l'intervalle des travaux champêtres. A peine pourrait-on signaler quelques fermes du Haut-Forez, où se fabriquent l'hiver quelques serrures ou quelques pièces de fusil. Peu nombreux également sont les métiers où le paysan monte, sa journée des champs terminée, pour tisser quelques mètres de ruban. La survivance la plus parfaite se maintient peut-être dans le tissage des gazes aux environs de Panissières. Partout ailleurs, la profession pratiquée par le cultivateur pour compléter les profits de son travail agricole est en voie de disparition presque complète.

Aujourd'hui l'industrie est, pour les gens qui s'y emploient, l'occupation unique ou du moins l'occupation dominante. Le travail s'est spécialisé, il faut opter entre la culture et l'artisanat. A la demande des ouvriers des villes, la réglementation s'applique jusque dans les ateliers familiaux. Dans la rubanerie, la fourniture limitée du courant fixe matériellement la durée journalière du tissage mécanique. Le rural qui s'est ainsi orienté est donc contraint d'employer son activité à son métier pendant les heures auxquelles la loi ou le règlement lui permettent de le faire.

Il en est de même, naturellement, dans les usines campagnardes, qui se sont établies, sur des modèles et des tailles variés dans toutes les zones où abonde la main-d'œuvre des artisans : rubanerie et moulinage dans les bourgs, grands et petits, de la région traditionnelle, tissage des toiles et fabrique de chapeaux des monts du Lyonnais, serrurerie et armurerie de Saint-Bonnet et de Monistrol.

Toutefois, le caractère mixte du genre de vie n'a pas disparu ; il s'est seulement déplacé. La culture est devenue l'occupation accessoire. Disposant de moins de temps, chacun ne peut la pratiquer que sur une moindre étendue. Le morcellement de la terre dans les environs de Panissières et des bourgs rubaniers montre sa répartition aux mains d'une multitude de petits exploi-

tants. L'exiguïté des parcelles et des exploitations ne peut assurer à la subsistance d'une famille qu'un appoint. Ce sont des jardins ou de petits champs que l'ouvrier soigne, sa journée finie. Le fermier voisin est appelé pour le labourage; on cultive les plantes sarclées, légumes, pomme de terre surtout, de quoi alimenter les personnes et nourrir aussi le cochon qu'on tue à Noël; il s'y ajoute parfois un bout de pré, un carré de trèfle pour la vache ou pour quelques chèvres.

Ailleurs le genre de vie mixte a pour cadre la famille : dans la ferme, un premier étage ou un apprentis contiennent le ou les métiers, la forge avec une machine-outil, où travaillent, régulièrement, les personnes spécialisées. Elles ne s'en détachent que pendant quelques jours, dans la saison des grandes besognes agricoles, pour donner la main aux autres membres de la famille restés, ceux-là, uniquement des cultivateurs.

Pour ces ouvriers, la métallurgie ou le tissage sont devenus la profession officielle, celle qui est indiquée dans les recensements et qui permet de bénéficier des lois sociales. Ainsi s'est constitué un prolétariat rural, comparable à maints égards, et en particulier au regard des lois d'assurance, à celui des grandes agglomérations, sauf qu'il vit dans une ambiance bien meilleure. Malheureusement les attraits de la ville, les agréments que le paysan lui suppose, détachent encore chaque année de la souche rurale une foule de jeunes gens et de jeunes filles, qui vont grossir la masse du prolétariat urbain.

c) Dans la plaine du Forez, l'aspect des industries est différent.

Ce sont les briqueteries de Saint-Marcellin, les exploitations d'eaux minérales de Saint-Galmier, Saint-Romain-le-Puy, Sail-sous-Couzan, Montrond-les-Bains, les verreries de Veauche et de Saint-Romain, la métallurgie représentée par diverses branches et l'industrie des cycles à Montbrison, Boën, Feurs, Sury-le-Comtal, Saint-Rambert, Saint-Just-sur-Loire, le tissage des rubans et des étoffes, les industries du vêtement et la teinturerie répandues en maintes usines.

Elles n'y ont pas d'attaches anciennes; toutes y ont été récemment créées ou importées. En outre des richesses du sous-sol, qui sont à la base de certaines d'entre elles, la principale raison de leur existence est la proximité de la région stéphanoise. L'industrie a fait tache d'huile, venant bénéficier ici d'une heureuse réunion d'éléments favorables : emplacements illimités et moins

onéreux, main-d'œuvre abondante, docile et moins exigeante, facilités de transport. Ce sont des conditions solides et qui promettent à cette région le plus bel avenir.

Elle est le prolongement naturel, la zone d'expansion tout indiquée pour le bassin industriel stéphanois. Elle satisfait, par tous ses caractères, à la tendance reconnue actuellement souhaitable de la décentralisation. Elle prendra un essor remarquable le jour où les communications seront améliorées, particulièrement les liaisons par voie d'eau; leur établissement, il importe de le remarquer, échapperait ici aux inconvénients qu'on redoute dans les vallées du Gier et du Furan.

La physionomie industrielle commence à se marquer dans le paysage rural. Elle se marque aussi dans la carte de la répartition de la population. Le sud et l'ouest de la plaine du Forez, quelques communes du centre et de l'est s'y inscrivent avec des chiffres largement supérieurs à 100 et s'approchent parfois, — à Andrézieux, — des taux qui caractérisent le bassin houiller lui-même.

En somme, toute cette population industrielle vit à la campagne dans des conditions d'hygiène, de vie matérielle, d'ambiance familiale et souvent de moralité bien meilleures qu'en ville, tout en bénéficiant de tous les avantages sociaux conférés aux ouvriers urbains.

Quels que soient ses contacts avec le monde paysan, quelque activité qu'elle consacre aux travaux de la terre, elle reste toutefois, avant tout, un élément ouvrier ou artisan. Elle ne fournit qu'un appoint, important certes, à l'activité et à la production agricoles.

3. — LES TRANSFORMATIONS APPORTÉES DANS L'EXPLOITATION AGRICOLE.

La vie rurale s'est trouvée surtout affectée par les profonds changements apportés dans l'exploitation du sol.

Les causes. — Les progrès réalisés depuis un siècle et demi dans les communications et les relations humaines ont mêlé les campagnes, longtemps repliées sur elles-mêmes, à la vie d'ensemble. Assurées de ne manquer de rien, grâce à la facilité des échanges, elles ont pu concentrer leurs efforts sur un petit nombre de productions, pour lesquelles elles apparaissaient

comme mieux douées. Ainsi, dans la région, la vigne a disparu des hautes altitudes où elle était pratiquée autrefois, avec un succès bien aléatoire, pour subsister dans les côtes bien exposées. Ainsi la culture du chanvre, prospère il y a deux siècles, est abandonnée devant la concurrence des textiles exotiques, et c'est aussi l'une des raisons qui expliquent le déclin presque total de l'élevage du mouton. Ce sont là des faits d'économie générale bien souvent signalés. Ils affectent toutes nos campagnes françaises.

Deux autres faits, de portée générale, eux aussi, revêtent ici une intensité et des aspects particuliers à cause du voisinage de puissantes agglomérations industrielles.

L'industrie, on l'a vu, a raréfié la main-d'œuvre agricole ⁽¹⁾ et l'emploi du machinisme dans la culture, développé largement dans la plaine et ses grandes propriétés, limité en général dans les parties montagneuses par le relief et le morcellement des exploitations ⁽²⁾, n'a pas apporté une compensation suffisante. Les

(1) Sans doute le dépeuplement n'est pas aussi accentué que dans certaines régions, mais une grande part de la population rurale est vouée aux travaux industriels et, au total, la main-d'œuvre employée aux champs s'est trouvée beaucoup réduite.

(2) La proximité des villes industrielles s'ajoute aux causes d'ordre physique et historique qui maintiennent la grande propriété et la grande exploitation *dans la plaine*. En effet, à la valeur purement agricole de la terre s'ajoute ici une valeur de luxe, la chasse, plus importante souvent que le prix du fermage, mais qui exige de vastes territoires d'un seul tenant. Cette raison empêche le lotissement des terrains lorsqu'ils changent de mains, et seuls de riches industriels ou commerçants sont à même de les acquérir : ils font ainsi un placement dans une autre branche que l'industrie et sont flattés de posséder leur chasse en Forez. Aussi, surtout depuis la guerre, les vieilles familles terriennes ont-elles été remplacées par les plus importants représentants de la bourgeoisie des affaires.

Le même fait s'était produit aux ^{xv^e} et ^{xvi^e} siècles. C'étaient des banquiers et des marchands de Lyon et de Saint-Étienne qui achetaient des terres vendues par les nobles ou devenaient seigneurs engagistes des châtellenies aliénées par le Roi, notamment après la confiscation des biens du connétable de Bourbon. Ils y étaient alors fortement incités par la possibilité de parvenir à la noblesse (Cf. VACHEZ, *Acquisition des terres nobles par les roturiers du XIII^e au XVI^e siècle*).

En revanche, l'industrie participe à l'explication du morcellement dans d'autres secteurs.

Les *bourgs industriels* sont entourés d'une poussière de parcelles de faible contenance, exploitées par les artisans ruraux et par beaucoup d'ouvriers d'usines, surtout depuis la loi de 8 heures. Ils sont en même temps cultivateurs, mais ne peuvent consacrer aux champs qu'une application limitée et intermittente. Dans le canton de Rive-de-Gier, il existe 1.584 exploitations de moins d'un hectare et les vignes étagées en terrasses près de la ville se sont vendues jusqu'à 90 francs le mètre carré.

Dans les *régions accidentées*, les limites naturelles sont nombreuses et imposent aux exploitations un cadre restreint. Le morcellement qui résulte en particulier de notre régime de succession, est accentué ici et aboutit à « une véritable pulvérisation de la terre » (Cf. PALIARD, *C. R. des séances de la Ch. d'Agric. de Saint-Étienne*, 1930). L'héritier, émigré à la ville voisine, tient le plus souvent, par attachement du rural à son sol, à conserver quelques parcelles que parfois il vient exploiter

spéculations rurales, qui reposaient sur une grande somme de travail humain, sont devenues plus difficiles. Aussi le paysan a-t-il été conduit à transformer en prairies, qui réclament peu de soins, les cultures, qui, surtout dans les régions accidentées, absorbent beaucoup plus d'efforts et rapportent peu.

C'est l'industrie également qui a concentré dans les villes voisines des masses de population qu'il faut ravitailler. Non seulement le nombre, mais aussi le niveau de vie de ces hommes s'est élevé. En particulier, la consommation de viande et de laitage s'est considérablement accrue. Aux portes des cantons ruraux sont nés ainsi des débouchés presque illimités, directs et rémunérateurs, pour les produits de la terre et notamment les produits de choix.

L'évolution s'accroît de nos jours en raison de l'émigration rurale continue et de la demande toujours croissante en produits du bétail. Aussi l'économie agricole, longtemps somnolente, se trouve-t-elle stimulée par des profits autrefois inespérés, en même temps que les progrès réalisés dans la technique lui apportent une aide précieuse.

L'exploitation intensive. — Il en résulte d'abord une mise en valeur plus intensive, même en terrain moins bon. Beaucoup de parcelles autrefois incultes sont exploitées aujourd'hui; mais surtout la récolte s'est accrue par unité de surface, au prix souvent, il est vrai, de lourds efforts et de frais très élevés. L'agriculteur fait produire au sol tout ce qu'il peut. Céréales et plantes sarelées se succèdent suivant des modes variables, mais sans laisser de repos à la terre. De puissants engrais animaux ou chimiques, les gadoues des villes lui redonnent ses principes fertilisants. Il n'est pas exagéré de dire que dans de nombreux cas ces fumures organiques ont transformé la nature primitive du sol. Aussi le blé, la pomme de terre, les cultures maraîchères atteignent-ils à l'hectare des rendements particulièrement forts.

Les progrès de l'élevage. — Il en résulte aussi la prédominance croissante de l'élevage sur la culture. Dans le département de la Loire, l'étendue des terres labourables, qui s'était déjà beaucoup réduite depuis 50 ans, est passée entre 1890 et 1929 de

lui-même (champs de pommes de terre surtout) mais que, le plus souvent, il trouve à louer avantageusement. Il en résulte que les moyennes exploitations, dans l'obligation de « s'arrondir », sont contraintes de louer ces parcelles à des prix de convenance, parfois très élevés. Le capital investi à l'hectare devient ainsi littéralement excessif; il est le plus souvent mal utilisé par suite de l'exiguïté des parcelles et de leur éloignement relatif.

199.556 ha. à 151.774 ha., diminuant ainsi de 25 p. 100. Dans le même temps la superficie des prairies s'accroissait de 117.491 à 165.257 ha. Le changement est complet : là où dominaient les champs, dominant maintenant les herbages.

La transformation s'est accélérée depuis la guerre et notamment pendant les 3 ou 4 années qui ont précédé la crise. Elle est générale, propre à tous les sols, moins accentuée pourtant en proportion dans les régions élevées, parce qu'elles avaient de moins grandes étendues labourables. Elle paraît atteindre son maximum dans les parties montagneuses de moyenne altitude, où une grande proportion de terrains de culture difficile a été mise en prés, mais elle est très forte aussi dans la plaine, où la facilité d'établir des parcs à bestiaux et la pénurie de main-d'œuvre ont fait créer de nombreuses prairies.

Dans l'ensemble, à l'exception des « chambons », terres d'alluvions récentes des bords de la Loire qui sont restées en culture, ce sont les meilleures terres et les plus mauvaises qui ont été transformées, les unes en herbages, les autres en pâturages et en bois (1).

Les spéculations de l'élevage se sont aussi modifiées. Bien que les conditions du sol et les traditions soient beaucoup moins favorables que dans le Charolais et le Roannais voisins, certains cantons de la plaine ou des plateaux supérieurs ont en vue l'élevage des bœufs et des veaux pour la boucherie. Le grand marché est constitué par les villes industrielles.

Mais surtout, et notamment dans les prés irrigués par le Furan et dans les régions montagneuses, l'effort des campagnes s'est porté vers la production laitière. Elle a été très sensiblement augmentée. Il y avait en 1902 dans la Loire 120.000 vaches laitières donnant 1.086.000 litres de lait, soit 900 litres par tête. En 1929, les 129.300 vaches fournissent 1.530.000 litres, soit 1.200 litres chacune. C'est une augmentation de 7 ou 8 p. 100 du nombre des animaux et de 33 p. 100 de la production individuelle.

Sur cette quantité de lait, le tiers est consacré à l'élevage des

(1) Sur certains coteaux les prairies proviennent, en petite partie, de la disparition des vignes. Dans les régions plus élevées et dans la zone d'alimentation en lait des villes, c'est surtout au détriment des landes et par amélioration de celles-ci qu'elles se sont développées. Mais les plus grandes étendues sont d'anciennes terres labourées; souvent ce sont des luzernes, trèfles ou sainfoins que, faute de main-d'œuvre, on a laissé subsister plusieurs années et auxquels sont venues se mêler d'autres herbes, graminées la plupart; il importe seulement que de temps en temps on fournisse l'engrais nécessaire.

veaux, dont on connaît l'importance, particulièrement dans les monts du Forez, trop éloignés des villes pour la fourniture directe de lait.

Dans le voisinage des grandes agglomérations, celle-ci est plus avantageuse. A l'origine, et encore aujourd'hui dans les petits centres, chaque producteur débite son lait à domicile. Puis il l'a porté à un dépositaire, épicier généralement, qui en assure le détail. Enfin se sont organisés des services de ramassage quotidien et de transports automobiles. Le chemin de fer est peu employé ⁽¹⁾.

La spécialisation. — Ainsi, en relation avec les agglomérations ouvrières, la prospérité rurale s'est accentuée, et, selon le degré de voisinage, des spécialisations se sont développées dans l'économie agricole, sans tenir un bien grand compte de la qualité et des aptitudes du sol. C'est la demande des villes qui détermine surtout la mise en valeur, et elle porte particulièrement sur la production laitière.

Dans une bande de 20 km. de chaque côté de la vallée houillère, la vente directe du lait constitue la spéculation fondamentale pour toutes les exploitations, quelle que soit leur importance; les veaux et le beurre ne sont que des sous-produits. On joint à cet élevage les cultures vivrières, céréales et plantes sarclées, demandées par les assolements.

A l'intérieur de cette zone, la basse plaine du Furan, les plateaux qui dominent le Gier, enrichis par les déchets des villes et par des engrais abondants, sont, en outre, des régions de culture riche et intensive : les produits maraîchers en occupent les quartiers les mieux irrigués; les céréales de qualité, les plantes sarclées y alternent avec les cultures fourragères dans un cycle très chargé. Chaque ferme possède de plus un important élevage secondaire de porcs, de moutons et de volailles.

Au delà, la production laitière est encore généralement la grande ressource, mais la distance empêche de la diriger vers la consommation directe.

Dans la plaine du Forez, qui était autrefois le grenier régional, les conditions actuelles ont orienté la mise en valeur vers un partage à peu près égal entre la production des champs — blé, plantes sarclées — et l'élevage, — engraissement du gros bétail, production d'élèves, abondance des volailles et des porcs : spé-

(1) Seule la ligne de Dunières amène 4.000 litres chaque jour à la gare de Saint-Étienne-Bellevue.

culations variées comportant toutes des débouchés rémunérateurs dans le voisinage immédiat, et assurant une régularité réelle dans le rendement : la physionomie peut, d'ailleurs, s'en modifier rapidement.

Les zones montagneuses les plus éloignées se confinent surtout dans l'engraissement des veaux de boucherie et des porcs, dans la production du beurre et du fromage.

4. — LA VILLÉGIATURE ET LE TOURISME.

Les attrait de la région. — Les pays stéphanois ne jouissent pas, même dans des environs assez rapprochés, d'une réputation touristique. On semblerait croire que la vaste renommée de leurs industries les dispense de tous agréments.

Rappelons pourtant d'un mot l'intérêt et l'émotion puissante qui se dégagent du labeur intelligent et artistique d'une grande cité. Ajoutons que, dans le paysage matériel, les aspects banals des mines et des manufactures se limitent à une superficie étroite. Dès que l'on quitte le fond de la vallée houillère, les campagnes deviennent aimables et pittoresques; dans le Pilat, les monts du Forez, la plaine, nombre d'aspects ne manquent pas de grandeur ou d'un charme parfois pénétrant.

Leurs attrait sont variés. Si l'on ne trouve pas ici de reliefs grandioses, propices aux escalades audacieuses, il y existe pourtant de fort belles montagnes. Leur parure un peu sévère de hautes futaies, la verdure reposante de leurs prairies, l'éclat ou la mélancolie de leurs genêts et de leurs bruyères évoquent les paysages des Vosges; elles présentent, elles aussi, leurs sommets arrondis et leurs gorges sauvages. Il y manque les lacs, mal remplacés par les vastes réservoirs, mais les ruisseaux ne sont nulle part plus clairs, ni plus fertiles en truites ou en écrevisses.

De splendides belvédères ouvrent à la vue les lointains horizons. A Pierre-sur-Haute et sur la ligne de faite du Forez, l'œil domine tout un vaste secteur du Massif Central et se promène avec intérêt sur les volcans d'Auvergne et les profonds fossés d'Ambert et de Montbrison. Du Pilat, « le Righi français », l'on découvre 17 départements, la vue se porte du Mézenc et des Puys à la barrière neigeuse des Alpes et suit la trace argentée du Rhône dans sa course au Midi.

Partout l'air est vif, léger, riche de senteurs balsamiques. Il tonifie les organismes et fait monter le rose de la santé aux joues pâlies par l'existence des villes. Le séjour d'été s'y prolonge plus

avant qu'en haute montagne et les colorations ardentes de l'automne y revêtent toute leur intensité. Cependant quelques semaines plus tard, et pendant de longs mois, l'épaisseur de la neige invite à pratiquer les sports d'hiver sur les vastes plateaux sans rochers, qui constituent des champs de ski d'allure idéale.

La plaine est le domaine du calme et du repos. La mollesse des horizons, les volutes tranquilles du fleuve baignant les prairies, l'immobilité des étangs, imposent une impression de paix et de quiétude. Mais c'est aussi le pays des pêches fructueuses et plus encore peut-être un vaste territoire de chasse, particulièrement giboyeux, une autre Sologne, qui ne serait ni triste, ni mélancolique.

D'autres attraits s'y rencontrent : les sources d'eaux minérales ont leurs amateurs : Montrond-les-Bains s'organise à la moderne, Saint-Romain, Sail-sous-Couzan conservent leur caractère plus familial. Les hippodromes de Feurs et de Saint-Galmier sont fréquentés pendant la saison par une clientèle animée.

Partout le passé a répandu ses souvenirs et les traces de son art : vestiges gaulois et romains, architecture religieuse de diverses écoles, forteresses altières, riantes demeures de la Renaissance. Le joyau en est cette splendide Bastie d'Urfé, mais la collection en est opulente, que l'on visite au long des chemins ombreux et qui conduit de proche en proche aux richesses des provinces voisines, Velay, Vivarais, Auvergne.

L'accès en est partout facile, grâce aux lignes de chemins de fer et aux bonnes routes qui sillonnent le pays.

La villégiature et le séjour d'été. — A vrai dire, malgré les avantages de situation sur des itinéraires fréquentés et à proximité de contrées mieux dotées, l'industrie touristique est encore à ses débuts. Il reste beaucoup à accomplir pour faire connaître la région, attirer une clientèle plus lointaine et l'y retenir ⁽¹⁾.

(1) Les Syndicats d'initiative se sont attelés à la tâche et ont commencé une publicité de bon aloi. Il leur faudra l'appui du chemin de fer : jusqu'ici le P.-L.-M. a paru faiblement intéressé, car le réseau possède des contrées déjà bien outillées pour le tourisme, les Alpes, le Jura, l'Auvergne, la Méditerranée. Pour une part de la clientèle, la région est trop éloignée de Paris, qui va plutôt au Morvan, et, en ce qui concerne les Lyonnais, elle peut lutter difficilement contre la proximité et l'attrance des Alpes.

L'effort a surtout porté sur l'équipement des moyens d'accès et l'aménagement des sites. Le massif du Pilat est sillonné par un réseau bien tracé et bien entretenu de routes qui s'élèvent de toutes les vallées voisines. Pierre-sur-Haute et la crête du Forez ont été dotées récemment d'un itinéraire heureusement établi.

Des lignes d'autobus les desservent pendant la saison d'été et des sports d'hiver,

Mais dans le voisinage immédiat des agglomérations industrielles, les agréments des campagnes n'ont pas été dédaignés et une forte population saisonnière vient chaque année animer pendant plusieurs mois ces sites agrestes. On se l'explique facilement en pensant à l'atmosphère des grandes villes ouvrières.

Une abondance de villas, de maisons de campagne rouvrent leurs portes à la belle saison. Dans les bourgs et les villages les habitants louent quelques pièces, où les commodités sont souvent sommaires, et parfois aussi l'hygiène. Quelques hôtels ont été aménagés et présentent des installations simples, mais propres et munies d'un certain confort. Il existait, dans l'un des plus beaux sites du Pilat, un hôtel classé, de type moderne; il est regrettable qu'on ne l'ait pas réinstallé après son incendie. La plupart des établissements sont des auberges rustiques, à la bonne et saine cuisine, aux menus plantureux et aux prix doux.

C'est dans la plaine que l'occupation des quartiers d'été commence d'abord, à cause du climat plus chaud et de la proximité des grandes villes. Toute sa partie méridionale, les communes d'Andrézieux, de Saint-Just-sur-Loire, de Saint-Rambert, de Saint-Galmier, et aussi les pentes du Lyonnais, les bourgs de la vallée de la Loire supérieure, Aurec, Retournac, Chamalières, reçoivent les Stéphanois de bonne heure, dès le milieu de mai : les femmes et les jeunes enfants s'y installent pour plusieurs mois; les aînés, en âge d'école ou de travail, le père de famille viennent chaque soir lorsque le trajet n'est pas long. Tous se réunissent, les vacances venues. Le coquet bourg de Saint-Just-sur-Loire est le type de ces résidences temporaires; au recensement de mars 1931, il accusait une centaine de maisons vides, qui sont habitées seulement l'été.

On arrive plus tard dans les séjours des hauteurs. Si la saison est belle, on y vient passer le dimanche au printemps, quelques jours à Pâques. C'est en juin-juillet que commence l'occupation continue, qui dure pendant toutes les vacances.

Les régions les plus fréquentées sont les villages du Lyonnais, puis, dans le Forez, les cantons de Saint-Bonnet-le-Château,

au départ des villes régionales et de Lyon. Pendant quelques années, la Société des Transports automobiles P.-L.-M. a entretenu des circuits d'autocars dans le Pilat et le Velay jusqu'au Puy; l'initiative devra être reprise.

Le Club Alpin, dont la section stéphanoise est particulièrement active, s'est chargé d'équiper les sentiers montagnards, de placer aux meilleurs belvédères des tables d'orientation. Les installations pour les sports d'hiver se perfectionnent chaque année au Bessat et à Pierre-sur-Haute; des pistes, des champs de ski et de luge, des itinéraires en forêt ont été aménagés.

de Noirétable, et sur les plateaux du Pilat, les communes de Planfoy, de Saint-Genest-Malifaux, du Bessat. La Haute-Loire est particulièrement recherchée, et, en plus des villages, de véritables stations s'aménagent progressivement, Montfaucon, Dunières, Tence; surtout le Chambon-sur-Lignon, qui annonce Saint-Agrève et les centres de villégiature du Haut-Vivarais.

Il n'est pas possible de déterminer les chiffres des « estivants ». Sauf au Chambon-sur-Lignon ⁽¹⁾, il n'est pas perçu de taxe et les évaluations diffèrent dans une mesure très sensible. Toutefois, pendant les trois mois chauds, les hôtels et les locations chez l'habitant sont toujours occupés et les demandes sont souvent loin d'être toutes satisfaites. C'est pour les campagnes une source importante de prospérité : depuis le développement du tourisme d'été et d'hiver, le Chambon-sur-Lignon a vu sa population permanente augmenter sans arrêt et la densité y atteint 65 habitants au kilomètre carré.

La clientèle est presque exclusivement régionale, sauf au Chambon où, comme les vents, elle vient aussi de la vallée du Rhône et même du littoral et d'Algérie. Partout ailleurs, en dehors de quelques familles lyonnaises, ce sont les villes du bassin houiller qui la fournissent. Il convient de souligner le grand nombre des colonies scolaires de vacances. Chaque école de la vallée industrielle, chaque œuvre vouée à l'enfance ont leur quartier d'été dans les hauteurs, où elles disposent parfois de domaines, voire d'un château. C'est un spectacle familier dans toutes ces montagnes que ces jeunes troupes disciplinées qui traversent en chantant les villages.

CONCLUSION

Les campagnes ne constituent pas, dans la région, un monde séparé des cantons miniers et industriels. Elles conservent des attaches étroites avec les villes, avec Saint-Étienne particulièrement, et assurent vis-à-vis d'elles trois principales fonctions :

a) Une fonction d'approvisionnement en produits du sol et notamment en produits d'élevage : c'est le rôle normal de toutes les campagnes, mais il s'est trouvé ici singulièrement accentué.

b) Une fonction d'approvisionnement en main-d'œuvre et en travail, soit que cette main-d'œuvre émigre dans le bassin

(1) On y évalue à 356.000 le nombre des journées de pension dans l'été 1936.

houiller et s'y fixe, scit qu'elle reste dans sa montagne et ajoute sa production à celle des usines et des ateliers urbains. Dans les deux cas, les campagnes ont un rôle de régularisation. On sait la souplesse que le genre de vie mixte confère à certaines branches de la petite métallurgie et surtout à la fabrication du ruban. On sait aussi quels réservoirs puissants les territoires ruraux constituent pour les usines, comment ils fournissent en temps de presse, comment ils ont fourni, après le vote de la loi de 8 heures et de la récente législation, des ouvriers et des cadres pleins d'expérience; comment aussi, en période de crise, ils résorbent la main-d'œuvre en excédent et limitent le chômage. Mais dans ces échanges, la balance devient dangereusement déficitaire pour les campagnes et pose, ici également, de très graves problèmes.

c) Une fonction reconstituante et reposante. Déjà les habitants des villes ont pris l'habitude des séjours plus ou moins longs dans la plaine ou sur les hauteurs. Les familles envahissent les campagnes le dimanche ou s'y fixent pendant des semaines l'été. Cette fonction est appelée à se développer en relation avec la nouvelle législation des loisirs hebdomadaires et des congés annuels.

Tous ces services rendus ont reversé sur les campagnes une partie des richesses dégagées par l'industrie dans le bassin houiller. Elles s'emploient en amélioration des fonds, en accroissement et en embellissements de certains villages et des principaux bourgs. Tous ces contacts ont développé aussi les relations entre deux mondes, qui, parfois ailleurs, vivent beaucoup moins rapprochés.

*
* *

Ainsi, parallèlement au groupement industriel dans lequel les diverses branches se rendent des services mutuels et se fortifient l'une l'autre, s'est constitué un groupement humain dont les constituants sont animés entre eux d'une puissante solidarité. Les liaisons permanentes qui existent entre eux sont anciennes; elles ne font que se confirmer et devenir plus puissantes. Mais elles ne se développent guère en étendue et les limites à l'intérieur desquelles elles s'exercent confèrent, dans ce domaine aussi, un cadre relativement stable à la région stéphanoise.

TABLE DES FIGURES

	Pages.
Densité de la population en 1936 (<i>hors-texte</i>).	13
Densité de la population en 1806.....	13
La population de 1806 à 1936 dans le bassin houiller et les régions agricoles.....	15
La vallée de l'Ondaine en 1845 (<i>extrait de la carte d'État-Major</i>).	16
La vallée de l'Ondaine en 1935 (<i>extrait de la carte d'État-Major</i>)..	17
Variations dans le peuplement du bassin houiller entre 1881 et 1931.....	23
Naissances et décès à Saint-Étienne de 1801 à 1936.....	26
Le lieu de naissance des habitants de Saint-Étienne en 1911 et 1936.....	33
Origine des habitants de Saint-Etienne (<i>carte</i>).....	35
Répartition des nationalités dans la population étrangère.....	39
La population étrangère dans la région stéphanoise.....	40
Proportion des étrangers dans la population totale.....	41
La population de Montbrison depuis 1806.....	47
La population dans la commune de Saint-Chamond et dans son agglomération.....	49
La population de Rive-de-Gier et de Firminy depuis 1806.....	50
Site de Saint-Étienne.....	55
Les étapes de la croissance de Saint-Étienne.....	58
La population de Saint-Étienne depuis 1806.....	70
Le rayonnement des sociétés stéphanoises à succursales.....	80
Le rayonnement des journaux de Saint-Étienne.....	83
La population dans les campagnes depuis 1806.....	99
Date à laquelle la population a atteint, dans chaque commune, son chiffre le plus élevé.....	100

TABLE DES PLANCHES HORS TEXTE

	Pages. —
PL. I. — 1. Feurs, capitale romaine (<i>Cliché du Service géographique de l'Armée</i>). A gauche, lit de la Loire, bancs de sable. En bas, à droite, étang. La grande croisée du Forez : route bleue de Paris à Nice, route de Lyon à Bordeaux. Plan globulaire de la vieille ville. Attraction à l'est vers la voie ferrée. Large avenue de la Gare, bordée d'arbres. Au-dessous, quartier industriel récent; au delà du chemin de fer, quartiers en formation. A gauche, hippodrome. La région est un centre d'élevage du cheval de selle	48
2. Montbrison, capitale féodale (<i>Cliché du Service géographique de l'Armée</i>). Château du moyen âge sur la butte. Enceinte de remparts, aujourd'hui boulevard circulaire. Faubourgs. Attraction vers la voie ferrée. Usines modernes près du chemin de fer.	48
PL. II. — 1. La ville de Saint-Étienne au xv^e siècle. Restitution de la Tour de Varan. Musée de la ville (<i>Cliché J. Merlat</i>).	49
2. Plan de Saint-Étienne en 1767. Orientation de l'est à l'ouest. Ceinture de biens de main-morte	49
PL. III. — SAINT-ÉTIENNE. VUE AÉRIENNE VERS LE NORD-EST (<i>Cliché Cie aérienne française</i>). La grande artère, droite sur 7 km. En son milieu, dôme de l'Hôtel de Ville et Préfecture. Vers l'est, route de Lyon. De bas en haut, à gauche, vélodrome, Palais des Arts, Bourse du Travail, marché des Ursules; à droite, caserne d'Infanterie, quartiers Saint-Roch et Chavanelle (armuriers), ancien puits Villeboeuf, lycée de garçons. Au centre, colline du Crêt du Roch (passementiers). A l'arrière-plan, la grande industrie minière et métallurgique	80

PL. IV. — SAINT-ÉTIENNE. VUE AÉRIENNE VERS LE SUD-EST
(Cliché Cie aérienne française).

La vallée du Furan, épanouie dans la plaine de Champagne (usines de cycles, teinturiers) se resserre entre les collines Sainte-Barbe (au 1^{er} plan) et Balbenoite (passementiers). En bas, à gauche, vieux quartier Roannelle. Au centre, ville du xix^e siècle. En haut, quartiers neufs, cours Fauriel, bordé d'arbres, avec la Manufacture française d'Armes et Cycles et l'École nationale des Mines.....

TABLE DES MATIÈRES

Pages.
—

LA POPULATION

CHAPITRE PREMIER

LA RÉPARTITION DE LA POPULATION

A. — La carte actuelle.....	9
B. — La population à l'avènement de la grande industrie.....	12

CHAPITRE II

LA CONCENTRATION HUMAINE DANS LE BASSIN HOILLER

A. — SES ÉTAPES ET SES CAUSES.

1. — <i>La mesure des accroissements.</i>	
2. — <i>Les périodes de la concentration.</i>	
a) Jusqu'à la crise de 1880.....	18
b) La crise de 1880.....	20
c) De 1886 à la crise actuelle.....	22
d) La crise actuelle.....	24

B. — L'ORIGINE DE LA POPULATION.

1. — <i>La vitalité de la population régionale.</i>	
a) La natalité.....	25
b) La mortalité.....	28
c) Les excédents de naissances.....	29
2. — <i>Les échanges de population.</i>	
a) Ceux qui partent.....	30
b) Ceux qui arrivent.....	32

C. — LA POPULATION ÉTRANGÈRE.

1. — <i>L'immigration ancienne</i>	37
2. — <i>L'immigration depuis la guerre</i>	38
— Ses causes. — Les nationalités. — La localisation des étrangers. — Les professions exercées. — Les caractères démographiques.....	38

CHAPITRE III

LES VILLES

a) <i>Leur situation géographique</i>	44
b) <i>Les villes anciennes</i>	46
c) <i>Les villes industrielles</i>	47

SAINT-ÉTIENNE

A. — LE SITE DE SAINT-ÉTIENNE.

1. — <i>La situation générale</i>	52
2. — <i>Le site local</i>	54
a) <i>Le sillon hercynien</i>	54
b) <i>Le Furan</i>	56

B. — L'ÉVOLUTION URBAINE.

1. — <i>Les origines de la ville et ses débuts jusqu'au XVI^e siècle</i> ..	59
2. — <i>La ville aux XVII^e et XVIII^e siècles</i>	62
a) <i>L'essor industriel</i>	62
b) <i>La population</i>	63
c) <i>L'extension de la ville</i>	65
3. — <i>La croissance de la ville depuis la fin du XVIII^e siècle</i> ..	67
a) <i>L'orientation nouvelle dans le dessin de la ville</i>	67
b) <i>Le développement économique</i>	68
c) <i>L'accroissement de la population</i>	68
d) <i>L'extension de l'agglomération</i>	71

C. — LES FONCTIONS DE SAINT-ÉTIENNE.

1. — <i>Saint-Étienne, ville d'industries</i>	76
2. — <i>Saint-Étienne, ville commerçante</i>	78
3. — <i>Saint-Étienne, capitale régionale</i>	81

D. — LES QUARTIERS.

1. Le Centre	84
2. Le Sud et le Sud-Ouest.....	86
3. Le Sud-Est et l'Est.....	87
4. Le Nord et l'Ouest.....	88
CONCLUSION.....	90

CHAPITRE IV

L'INFLUENCE DE L'INDUSTRIE SUR LES CAMPAGNES

A. — LES GENRES DE VIE ANCIENS.

1. — <i>L'exploitation agricole</i>	93
2. — <i>Les ressources d'appoint</i>	95
a) <i>L'émigration temporaire</i>	95
b) <i>Les industries à domicile</i>	96

B. — L'ÉCONOMIE RURALE ACTUELLE.

1. — <i>Le dépeuplement des campagnes</i>	98
2. — <i>La persistance et l'adaptation des industries campagnardes</i>	102
3. — <i>Les transformations apportées dans l'exploitation agricole</i>	106
Les causes. — L'exploitation intensive. — Les progrès de l'élevage. — La spécialisation.....	106
4. — <i>La villégiature et le tourisme</i>	111
Les attraits de la région.....	111
La villégiature et le séjour d'été.....	112
CONCLUSION	114

Le 5 avril 1937.

Vu :

*Le Doyen de la Faculté des Lettres
de l'Université de Paris,*

H. DELACROIX.

Vu et permis d'imprimer :

Le Recteur de l'Académie de Paris.

S. CHARLETY.

ERRATA

- Page 24, ligne 10. Au lieu de : 1916, lire : 1926.
- Page 31, ligne 35. Après *itape*, ajouter :
- Page 42, ligne 11. Au lieu de : 37,5 p. 100, lire : 27,5 p. 100.
- Page 46, ligne 23. Au lieu de : baillage, lire : bailliage.
- Page 63, ligne 2. Au lieu de : rendus, lire : rendu.
- Page 63, ligne 32. Après : *fonctions royales*, supprimer la virgule.
- Page 71, ligne 26. Après *Furan*, ajouter une virgule.
- Page 77, ligne 6. Au lieu de : disséminés, lire : disséminées.
- Page 80. Dans la légende de la figure : remplacer 1 par 5; 2 par 4;
4 par 2; 5 par 1.
- Page 115, ligne 27. Au lieu de : leque, lire : lequel.

